BnF Gallica

Millionnaire malgré lui

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Ivoi, Paul d' (1856-1915). Millionnaire malgré lui. 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

Millionnaire malgré lui

Le pseudo-chef rouge s'était remis en selle.

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
Rue de Turbigo 27
PARIS

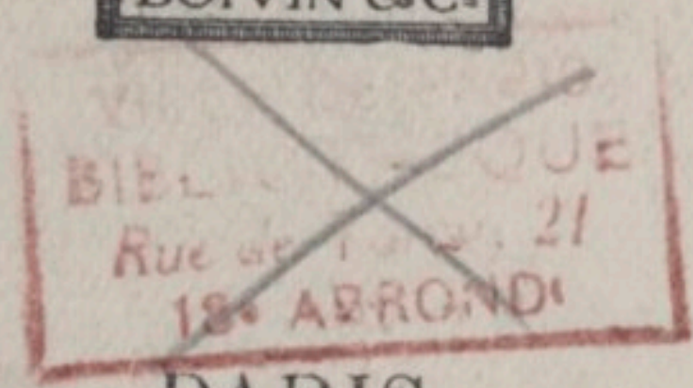
Ex. 1
1068 (2)

F

PAUL D'IVOI

Millionnaire malgré lui

TOME DEUXIÈME



R
IVO
Ex. 1

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

Tous droits réservés.

MILLIONNAIRE MALGRÉ LUI

I

L'ENLÈVEMENT

Tandis que ces événements s'accomplissaient, Tiennette approchait de Désastre-Rocks.

Une fois le pont de la Mignardise traversé, la modiste, laissant son père galoper avec les autres chasseurs, avait lancé son cheval à fond de train sur la route, plus longue, mais incomparablement plus facile, adoptée par les fourgons de vivre !

Tout en galopant, elle songeait.

Les semaines écoulées se retraçaient à son esprit comme les images d'un cinématographe.

C'était l'arrivée du steamer *Canadian* dans le golfe du grand fleuve, le Saint-Laurent, l'apparition des îlots de la Madeleine, du cap Gaspé, point extrême de l'estuaire du puissant cours d'eau.

Puis la montée du bras droit du Saint-Laurent,

entre les rives de la Gaspésie et la côte basse de l'île d'Anticosti, terre jadis désolée, dont des millions français habilement dépensés ont fait un séjour habitable où déjà onze cents colons sont établis et vivent largement.

Plus loin, les berges se rapprochaient. Le fleuve coulait dans une large faille, que l'on eût cru coupée à la hache au milieu de la province si française de Québec.

Les bourgades, les villes se succédaient avec leurs dénominations pittoresques : Trois-Pistoles, Tadoussan, Saint-Aude, Bain-Saint-Paul. On longeait la petite île d'Orléans, laissant à gauche la pointe Lévis, avec ses habitations que dominent, ainsi que des tiares élancées, les flèches de nombreuses églises.

Le steamer filait toujours au milieu d'une armée de voiliers, de vapeurs, de canots du pays.

Il dépassait la chute écumante de Montmorency, atteignait le magnifique amphithéâtre, dont le fond est occupé par la ville maritime, dont le bassin est formé par la rivière Saint-Charles, et dont les hauteurs sont dominées par les constructions trapues ou gracieuses du Château-Frontenac, de la Citadelle et de l'Université Laval.

En ce point, on quittait le *Canadian*, bien qu'il remontât jusqu'à Montréal ; puis, sous la conduite de Topee, de Laura, tout fiers de présenter *leur* Canada à un prince, les voyageurs, par chemins de fer, chalands, ferryboats, etc., suivaient le Saint-Laurent, dans les méandres des Mille Iles, traver-

saient le lac Ontario, admiraient les cataractes sans rivales que forme le Niagara amenant dans l'Ontario le trop-plein du lac Érié.

Ils parcouraient ce dernier dans une de ces longues chaloupes, dont les aubes, non recouvertes de tambours clos, projettent en tournant une pluie de gouttelettes et donnent au passager, lorsque brille le soleil, l'illusion de naviguer au milieu d'un éclaboussement de diamants.

Ils remontaient la rivière Saint-Clair pour passer dans le lac Huron, prolongeaient les îles Manitoulines, qui séparent ce lac de la baie Géorgienne, apercevaient par le détroit resserré de Machinue l'immense dépression du lac Michigan, lequel s'enfonce au loin vers le Sud.

Puis, s'engageant dans le couloir encaissé du Sault-Sainte-Marie, la petite troupe atteignait enfin le lac Supérieur, ayant suivi le Saint-Laurent dans sa traversée des grands lacs, en comparaison desquels notre lac de Genève apparaît comme une simple mare de village (1.200 kilomètres carrés auprès de 340.000 kilomètres carrés).

Là, on rejoignait la grande artère ferrée canadienne de Québec-Vancouver, tendue ainsi qu'un trait d'union entre l'Atlantique et le Pacifique. Et un sleeping-salon des plus confortables emportait à travers les provinces de l'Ontario, du Manitoba et de l'Assiniboïa, la petite troupe formée par les Topee, Albert, Mariole, Tiennette. Dodekhan, Kozets.

Avec stupéfaction, les Européens admiraient les

exploitations agricoles géantes, prolongeant la voie durant des lieues. Charrues, faucheuses, herses, batteuses, tous les instruments d'agriculture se surmontaient ici d'un panache de fumée. La vapeur défonçait le sol, l'ensemençait, faisait la récolte.

Et puis, la voie entrait dans la région des lacs de l'Ouest... On les entrevoyait en filant à cinquante milles à l'heure. A Saint-Boniface, c'était le lac des Bois ; à Selkirk, le Winnipeg ; au portage Marquette, le Manitoba.

Tiennette souriait en se rappelant ces nappes d'eau. Pourquoi ? Oh ! pour une raison qui fera sourire toutes les jeunes filles : c'était là qu'elle avait découvert le secret du dévouement de Nelly au señor Orsato Cavaragio.

Certes, elle l'avait soupçonné bien avant, mais la certitude lui était refusée, car jamais elle n'avait pu avoir, avec la suivante, une conversation catégorique à ce sujet. Ce qu'elle croyait lui avait été conté par Dodekhan, dont elle servait les projets avec un plaisir chaque jour croissant, un plaisir qu'elle confiait à M. Kozets, ce qui nécessitait d'interminables conversations avec le policier russe.

Après un déjeuner substantiel, Topee et Mariole s'étaient assoupis. Laura et Prince devisaient à mi-voix de choses qui semblaient les mettre en joie.

Dodekhan et Kozets paraissaient se plonger dans l'étude de la région. Tiennette, quelque peu délaissée, avait prétexté le besoin d'un peu d'exer-

cice, et, quittant le wagon, elle avait parcouru par les couloirs de communication le train dans toute sa longueur.

Toute, non pas ; dans l'avant-dernière voiture on lui apprit que le wagon de queue avait été *loué momentanément* par deux gentlemen, qui élucidaient une question commerciale *au couteau*, et que, par suite, l'accès en était provisoirement interdit à toute personne étrangère à l'affaire.

Atroce une interdiction semblable.

Une modiste parisienne, qui ne serait pas curieuse, n'aurait droit ni au titre de modiste ni à celui de citoyenne de Paris. Être arrêtée devant un wagon derrière les parois duquel on s'égorge, mais cela était inadmissible.

Heureusement pour Tiennette, son ingéniosité se montra digne de sa curiosité.

Elle appela le chef de train, lui déclara gravement qu'elle avait provoqué une jeune et insolente miss, qu'elle lui avait donné rendez-vous pour une rencontre au revolver de poche, et moyennant le paiement de dix dollars, elle devint propriétaire de l'avant-dernière voiture pour cinquante-cinq minutes.

Elle ne comptait plus la dépense depuis qu'elle coudoyait chaque jour ce Pactole ambulant du nom de Topee. Tous les soirs elle faisait sa partie, et empochait un nombre respectable de dollars, ou de livres sterling. Le nom lui importait peu pourvu qu'elle eût la chose.

Une fois maîtresse de la place, car tous les voyageurs s'étaient retirés par discrétion, la jeune fille

s'empressa d'ouvrir la porte de la plate-forme d'intercommunication, traversa à pas de loup la passerelle, et entr'ouvrit avec toutes sortes de précautions l'entrée de la voiture de queue.

Aucun de ces cris, de ces appels du pied, qui caractérisent le duel au couteau ne parvint à son oreille.

Elle écouta encore.

Toujours rien.

— Ah ça ! murmura-t elle, mi-railleuse, mi-émue, est-ce qu'ils se seraient réduits en charpie tous les deux ?

Cette idée lui causa un petit frisson des plus agréables, tel celui qui saisit le spectateur lorsqu'un dompteur de fauves est en danger, ou lorsque l'on voit une personne tomber du quatrième étage dans la rue.

Seulement le désir de se renseigner se greffa sur celui de voir. Tiennette entre-bâilla la porte et avança la tête.

Les premiers fauteuils-lits étaient dressés comme une cloison, isolant le reste de la voiture d'un espace de quatre mètres carrés situé devant le seuil. Elle comprit. Les duellistes avaient élevé cet obstacle pour se dérober à tout regard indiscret.

Mais que faisaient-ils donc?

Et soudain elle distingua, au milieu du bourdonnement produit par le roulement du train, un léger chuchotement.

Plus de doute, les combattants, à bout de forces et de sang, expiraient à ce moment.

Sans plus réfléchir, elle entra. Mais elle s'arrêta, les pieds rivés au plancher. Avec l'accent de la belle humeur, une voix disait :

— Vous concevez, mon vieux garçon... le bras en écharpe, une petite tache de sang pour satisfaire ceux qui en veulent voir... cela vous mènera à la première station où vous descendrez. Une fois le train reparti, vous enlevez l'écharpe et vous reprenez l'usage de vos deux mains.

— Pour la besogne dont vous m'honorez, master Troll.

— Précisément. La besogne vous ira, j'en suis sûr... car vous êtes un solide *voleur*, mon cher Bring.

— Comme vous êtes un bon policier... Chacun sa partie, n'est-ce pas, master Troll ?

Voilà ce que Tiennette médusée entendit.

Un instant, elle craignit d'être devenue subitement folle. On lui annonçait un duel et elle trouvait quoi ? Un voleur et un policier en amicale conversation. Pourtant le témoignage de ses sens chassa son anxiété ! L'entretien continuait derrière les fauteuils-lits dressés.

— C'est égal, mon bon master Troll, vous m'avez fait une rude peur quand vous avez mis votre digne main sur mon épaule.

— Oh ! habile Bring, quand on *travaille* si bien des siennes, on ne doit redouter la main de personne.

— Il vous plaît à dire... mais la vôtre indique si nettement le chemin de la prison...

— Aux coupables, cher Bring ; or vous avez purgé votre dernière condamnation.

— A Sacklesand, master Troll.

— Par conséquent vous n'êtes plus dans la catégorie des coupables.

Un court silence, puis l'organe du voleur reprit :

— Qui oserait l'affirmer ? Il y a un mois que l'on m'a renvoyé...

— Un mois ? Diable ! On a commis quelque peccadille ?

— Ah ! master Troll, voilà une question à laquelle je ne répondrais pas, même si elle m'était adressée par mon directeur spirituel.

— Il ne peut être plus spirituel que vous, Bring. Mais laissons les vains compliments, les hommes comme nous se connaissent trop pour se montrer sensibles à des paroles creuses, que les lèvres sont aptes à prononcer à l'insu du cœur. Non, mon estime pour vous désire se prouver autrement.

— Et comment, master Troll ? L'estime d'un personnage comme vous est inquiétante.

— Mais non, timide Bring. Voyons, depuis notre rencontre, qu'ai-je fait ? j'ai loué ce wagon jusqu'à Broadwiew... Y a-t-il de quoi frémir ?

— Non, seulement ce dont j'ai peur... c'est après...

— Après, vous descendrez librement, tandis que je poursuivrai mon voyage.

— Librement, master Troll ?

— Plus que cela encore, vous aurez en poche un papier signé par moi, déclarant que, d'ici un

délai de deux mois, toutes vos actions vous sont commandées par le service de la police et doivent en conséquence n'être point entravées...

— Deux mois, mais c'est la fortune que vous m'offrez là, master Troll.

— Quelque chose d'approchant. Je vais vous expliquer l'affaire, très bien payée en elle-même. Je sais bien qu'un... artiste tel que vous ne peut rien voir de précieux à sa portée sans le faire disparaître... Je fermerai les yeux, en vous priant cependant d'y mettre quelque discrétion.

— Mon rêve est d'être honnête, master Troll.

— Cela ne me surprend pas, Bring, on m'a toujours dit que les songes sont mensonges. Mais arrivons au fait, vous connaissez certainement le milliardaire Topee ?

— Hélas !

— Pourquoi ce soupir ?

— Trois mois de *hard-labour*, master Troll, pour avoir fait une visite chez Topee et l'avoir, par bienveillance pure, débarrassé d'un peu de l'excédent de son superflu.

— Cela suffit.

— Vraiment ?

Maintenant Tiennette s'appuyait aux fauteuils-lits, tout empourprée d'émotion. Que signifiait ce complot d'un policier et d'un voleur contre cet excellent M. Topee ?

Elle avança tout doucement la tête, cherchant une solution de continuité, une fissure, qui lui permît d'apercevoir les causeurs.

Ce qui ne l'empêchait pas d'écouter de toutes ses forces.

— Topee, mon cher garçon, continuait le policier, Topee a fait le trust du cuivre américain. Tout le stock disponible est entre ses mains, soigneusement garé dans les grottes qui occupent le Sud de son territoire Swift-Current...

— Il doit y en avoir !...

— Pour un milliard au prix courant, pour trois ou quatre, quand il aura affamé l'industrie.

— Mâtin !

— Tout son jeu est là. Les stocks sont près d'être épuisés, et alors il établira les cours qu'il lui plaira.

— C'est trop d'argent pour un homme, gémit le voleur.

A ce moment, Tiennette retint un cri de joie prêt à s'échapper de ses lèvres... Un espace libre existait entre le fauteuil-lit et la cloison, et par cette étroite rainure elle pouvait couler son regard avide. Elle voyait les causeurs.

Troll, carré, trapu, dans sa blouse de chasse beige, la culotte large serrée par les bottes de cuir fauve, la tête ronde, ornée de cheveux rudes et droits, la face colorée, la bouche énorme.

Bring, petit, mince, souple, brun, ayant quelque chose de l'allure cauteleuse et féline du chat.

— C'est trop d'argent, venait de prononcer celui-ci.

— Voilà ce que pense le gouvernement, affirma Troll.

— Le gouvernement ?...

— L'ai-je dit, Bring ?... Ma foi, tant pis, vous me

garderez le secret... La loi ne permet pas d'atteindre les trusts ; nous sommes forcés de lutter par des moyens... détournés.

— Je comprends... il s'agit de détourner, vous avez pensé à moi.

— Exactement raisonné, Bring. .

— Que faut-il faire ?

— Tirer, avec des gaillards vigoureux, le cuivre des cavernes de Swift-Current et le porter dans les carrières de la Biche.

— C'est plus difficile à *faire* qu'une montre.

— On vous aidera. Miss Nelly, une suivante de miss Topee, a compris le grand *intérêt* qu'il y avait à réduire le roi du cuivre.

— Intelligente, cette Nelly.

— Très. Elle vous donnera tous les renseignements désirables, éloignera les surveillants.

— Oh ! alors... Que paie le gouvernement ?

— Quarante pour cent du prix de vente des cuivres enlevés. Nous avons le vendeur.

— Hein ! mais c'est quatre cents millions.

— A partager avec miss Nelly.

— Mettons deux cents.

— Vous pouvez les mettre.

— La fortune... honnêtement... en sauvant l'industrie de mon pays... Ah ! master Troll, excusez mon émotion, jamais je n'aurais cru que ma carrière se terminerait comme cela.

Et vraiment très troublé, sans doute par l'énoncé du chiffre fantastique mis à ses services, le voleur se laissa tomber sur un fauteuil.

Soudain, il se redressa avec un cri :

— Mais où rencontrerai-je votre Nelly ?

— A Broadwiew.

— Hein ?

— Elle descendra à cette station, afin de faire diverses emplettes pour ses maîtres, qu'elle rejoindra ensuite à Swift-Current. Notre train en route, vous causerez tout à l'aise.

— *All right* !

— Un mot encore : si vous découvriez que, tout en ruinant Topee, cette Nelly, une femme charmante, songe à se faire épouser par notre vendeur, n'ayez pas le mauvais goût de songer qu'elle fait la meilleure affaire.

Bring eut un geste indigné.

— Oh ! master Troll, pour qui me prenez-vous ? Quand on est raisonnable avec moi, je suis le garçon le plus coulant du monde. Qu'aurai-je besoin d'ailleurs de ces fortunes démesurées auxquelles se complaisent certaines gens... Je paierai environ cent millions à mes aides... J'en aurai autant pour moi... cela me suffira, j'ai des goûts simples.

Puis, d'un ton insinuant :

— Et le vendeur, que miss Nelly compte acheter en mariage... quel est-il ?

— Le señor Orsato Cavaragio.

— *By devil !*

— Vous le connaissez aussi, Bring ?

— Oh ! master Troll, une bague en diamants trop large, qui ne tenait pas à son doigt... Je la ramasse...

Troll et Bring.

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
Rue de Tocqueville 21
18e ARRDT

vingt-huit semaines d'ateliers de fer-blanc (1).

— Satané Bring... il a été en relations avec toute la société huppée du Canada...

— Et même des United States, master Troll.

— Soyez tranquille, le señor Orsato devient votre associé... Il vous marquera, j'en suis certain, une considération particulière, pour vous faire oublier un malentendu qu'il doit déplorer.

Tiennette comprit que l'entretien allait prendre fin.

Au surplus, elle en savait assez.

Ouvrant délicatement la porte, elle se glissa sur la passerelle, traversa en courant la voiture louée par elle-même, jeta aux curieux rassemblés dans le véhicule suivant :

— Mon adversaire est lâche, elle n'a pas osé venir. Messieurs, vous pouvez disposer de mon wagon.

Et continua sa course sans s'attarder davantage.

A Broadwiew, Nelly descendit. A travers la glace, Tiennette la vit, sur le quai, se rapprocher de Bring, qui portait piteusement le bras en écharpe.

Puis le convoi repartit.

Alors la modiste entraîna sans affectation Dodekhan et Kozets sur une passerelle de communication et leur apprit ce qu'elle venait d'entendre.

A sa grande surprise, Dodekhan lui prit les mains, et avec une joie profonde, murmura :

— Maintenant le bonheur d'Albert est assuré.

(1) Travail de prison qui consiste à transformer en copeaux les rognures industrielles de fer-blanc.

— Vous croyez ?

— Oui, qu'il se taise quelque temps encore, — et il se taira, car vous et votre père l'avez admirablement fait entrer dans l'imbroglio... — nous serons maîtres de la situation en tous points.

Et la curieuse Tiennette l'interrogeant encore, il refusa de s'expliquer.

Seulement, en arrivant à Swift-Current, il allégua des intérêts au Klondike pour quitter les milliardaires. Il promit seulement que, sous peu, il laisserait son compagnon Kozets libre de rejoindre les Canadiens.

Et il avait tenu parole. Le prince Virgule et sa suite étaient à peine installés depuis quinze jours chez le roi du cuivre, quand Kozets reparut. Sans retard il annonça mystérieusement à la modiste que les menées de Nelly n'étaient plus à craindre, les contre-mines nécessaires ayant été disposées, et qu'il dépendrait uniquement d'elle de les faire réussir.

. . . . . .

Réveillant le souvenir de ces divers événements, Tiennette avait abandonné les rênes, et son cheval ne sentant plus peser sur lui l'impatience et l'ennui de l'amazone, en avait profité pour passer du galop au trot, puis du trot au pas. Brusquement il s'arrêta.

Tiennette tressaillit, comme une personne réveillée en sursaut et promena autour d'elle un regard interrogateur.

A dix pas, un Indien, debout sur un quartier de

roche, s'appuyait sur le canon de sa carabine. Il regardait au loin, sans paraître avoir remarqué la présence de la modiste.

Tiennette n'était point poltronne; de plus, elle se figurait n'avoir pas plus à craindre dans les plaines de l'Ouest que dans celle de Saint-Denis.

Aussi considéra-t-elle le Peau-Rouge avec un intérêt exempt de tout malaise.

— Pas mal, murmura-t-elle, après un moment... Le dernier feuilleton qui prétendait que les Indiens sont abrutis, déprimés par l'alcool... Il n'a pas l'air déprimé, celui-là.

En effet, Flèche de Fer, — car c'était le chef que le hasard jetait sur la route de Tiennette, — ne ressemblait en rien au portrait peu flatté que la jeune fille venait de résumer.

— Mais au fait, reprit-elle, je ne dois plus être loin de leur Désastre-Rocks, celui-ci pourra peut-être me renseigner.

Et poussant légèrement son cheval, elle recueillit ses souvenirs de feuilleton pour lancer cette phrase, à son avis du plus pur tour indien :

— Mon frère rouge est un grand chef.

L'interpellé la regarda... On eût cru qu'une étincelle railleuse s'allumait dans ses yeux noirs, et il répliqua sur un ton ironique :

— Quand on est sur une pierre, cela avantage la taille.

Tiennette en demeura saisie.

Ah ça ! elle parlait en fille accoutumée aux mœurs des peuplades rouges, et il répliquait, lui, en se

moquant, absolument comme si les romanciers avaient créé de toutes pièces une langue de convention.

Mais elle songea que le guerrier de la prairie avait pu perdre, au contact de la civilisation, ses qualités et son éloquence natives. Puisant dans cette idée une consolation pour son amour-propre de lectrice assidue des feuilletons, elle reprit :

— Suis-je bien loin encore de Désastre-Rocks ?

Le chef étendit la main en arrière vers un rideau d'arbres sous lequel s'enfonçait la route.

— Ces érables cachent les rochers. En trois minutes, le cheval de la jolie squaw l'y portera.

Cette fois la modiste respira. L'homme rouge l'avait appelée : jolie squaw. C'était galant, mais c'était indien.

— Et, continua-t-elle avec cette insouciance de l'ouvrière parisienne, qui bavarde en route avec n'importe qui, est-ce que je ne pourrai pas dire à mes amis le nom du grand chef qui m'a renseignée ?

Le guerrier se redressa de toute sa hauteur, et majestueusement ;

— Flèche de Fer est mon nom... et la plume d'aigle piquée dans mon scalp (mèche de cheveux longs que conservent les Indiens au sommet de la tête) dit ma qualité.

Et comme elle le regardait avec une sincère admiration, il éclata de rire :

— Je me nomme aussi Dodekhan, surnommé par vous « le Milord », mademoiselle Tiennette, et je suis enchanté de vous rencontrer.

Elle eut un mouvement de surprise, puis se ressaisissant :

— Moi aussi, j'ai à vous dire...

— Que l'on va déménager les masses de cuivre entassées par M. Topee dans les cavernes sud de Swift-Current.

Elle le considéra avec stupeur.

— Vous savez cela ?

— Kozets n'est là-bas que pour me renseigner.

Elle serra les poings d'un air de menace :

— Oh ! le cachottier qui ne m'a rien dit.

Le pseudo-Indien secoua la tête :

— Il dit ce que je le charge de dire, il tait ce que je juge devoir être tu.

Et doucement :

— Il vous a cependant recommandé de venir à Désastre-Rocks par la grande route.

— Oui, et j'ai obéi.

— Je n'en doutais pas, je vous attendais.

Elle eut un sourire mutin, ce sourire de la Parisienne frondeuse qui se résout, non sans peine, à l'obéissance.

— Alors vous vouliez me voir ?

— Oui, et vous charger d'une mission capitale.

Il s'était approché tout en parlant. Il prit la bride du cheval, l'amena tout au bord de la route.

Puis saisissant la main de la modiste, il fit glisser à son doigt une bague d'or retenant un magnifique saphir. Tiennette n'eût pas été femme si pareil présent ne l'avait fait sourire.

— Oh ! que c'est beau ! fit elle.

— Un instant... Je n'accomplis ici qu'une mission dont M. Kozets m'avait chargé.

— M. Kozets ?

— Oui, il est timide, très timide, et comme il me le disait encore récemment, il se trouve bien laid, pour offrir une pierre précieuse à la charmante Parisienne que vous êtes.

Comme malgré elle, Tiennette murmura :

— Est-il vraiment si laid que cela ?

Il y eut une flamme gaie dans les yeux du faux Indien ; puis sans paraître avoir entendu la réflexion :

— Ma commission est faite. Passons aux choses graves. Demain à minuit, soyez au nord du massif rocheux qui recouvre les cavernes de Swift-Current.

— A minuit ?

— Vous en étudierez les parages durant la journée. Je vous présenterai à mes Indiens, car à dater de ce moment vous les commanderez...

— Moi, une modiste... Vous avez des idées...

— Nécessaires au bonheur de Prince.

— Oh ! alors...

— Écoutez-moi bien. Nelly, avec l'aide de Bring, de Troll et de coquins de leur espèce, fera enlever le stock de cuivre que master Topee a enfoui dans les cavernes du sud. Le stock sera transporté près de la Saskatchewan, dans les carrières de la Biche.

— Oui, je sais.

— Vous, vous le reprendrez là, avec mes Indiens, et vous le ramènerez à Swift-Current. Seulement

vous le cacherez dans les grottes creusées au nord du massif.

Et appuyant l'index sur ses lèvres :

— Tout le monde, surtout Nelly, doit ignorer cela. De la sorte, Orsato et sa complice se croiront maîtres de la fortune de ce bon M. Topee, et c'est nous seuls qui en seront les maîtres.

Du coup, Tiennette applaudit bruyamment :

— Bravo !... je comprends... M. Kozets m'aidera, n'est-ce pas ?

— Non.

— Non ?... Pourquoi ?

— Parce qu'il veillera avec moi sur miss Laura.

— Sur Laura ?... Un danger la menace-t-il donc ?

— Un grand danger. Orsato Cavaragio la fera enlever aujourd'hui, avec la pensée de la contraindre à l'épouser.

— Nelly n'en est pas prévenue.

— Naturellement, elle s'y serait opposée... Mais le señor pense que deux sûretés valent mieux qu'une. Et tandis que sa complice dérobe la fortune de M. Topee, il lui paraît adroit de dérober la jeune fille.

— Il faut la prévenir...

Déjà elle allait rendre la main, mais Dodekhan arrêta le cheval par la bride.

— Vous garderez sur ceci le silence absolu.

— Comment ?

— Vous laisserez faire.

— Ce pauvre Albert souffrira le martyr...

— Et il se lancera à la poursuite du ravisseur, il

délivrera Laura... Ainsi elle oubliera de plus en plus son titre, pour ne voir que sa vaillance, son dévouement.

Tiennette demeurait pensive, avec les paupières baissées.

— Oui, oui, dit-elle enfin, je conçois le plan... Une chose me déplaît seulement... Quand Laura sera au pouvoir de cet énergumène de Cavaragio...

— C'est Kozets et moi, Indiens tous deux, qui escorterons miss Laura.

— Vous ?... Et vous dirigerez Albert, sans en avoir l'air...

— Justement.

La modiste ne fit plus d'observation ; elle se redressa sur sa selle et d'un ton gouailleur :

— Alors, je salue le grand chef Kri et je poursuis ma route.

Et poussant son cheval :

— Ne gardez pas trop longtemps M. Kozets... Il faut penser qu'il est très complaisant ; que je suis habituée à l'avoir sous la main... et qu'il me manquerait.

— Un coup de cravache et le quadrupède partit au trot.

Dodekhan considéra la jeune fille qui s'éloignait :

— Étrange fillette !... Et Kozets... Que diraient-ils, là-bas, à Samarcande, s'ils savaient que je m'occupe à faire le bonheur... de tous ces pauvres gens.

Il haussa les épaules :

— Bah ! il n'est pas de petites besognes... Et puis

c'est pour mon père... c'est pour la « Française » !

A ce moment le sifflement du *merle rouge* se vissa dans l'air.

Le jeune homme tressaillit.

— Ah ! ceci est le signal pour le chef Kri. Il paraît que je me suis attardé trop longtemps.

Et il s'élança à travers champs.

. . . . . .

Cependant, la modiste, tout en maintenant son cheval à un trot allongé, réfléchissait.

De temps à autre, ses regards se fixaient avec complaisance sur le saphir que le soleil faisait étinceler.

Évidemment, la bague lui causait un très réel plaisir, et, sans aucun doute elle ressentait une reconnaissance pour le policier russe qui avait songé à lui causer cette satisfaction.

Bientôt la route s'enfonça sous les verdures d'un petit bois, et cinquante mètres plus loin, Tiennette déboucha dans un vaste cirque, entouré de murailles rocheuses du milieu desquelles jaillissait une source claire, s'écoulant vers la plaine en joli ruisseau murmurant.

Déjà toute la chasse était réunie sur l'une des rives du minuscule cours d'eau qu'un baby eût franchi d'une enjambée.

Sur l'autre rive, une vingtaine d'Indiens Kris étaient campés, considérant d'un œil tranquille la troupe joyeuse et bruyante des chasseurs.

Laura, très entourée, racontait à ses amis le péril auquel elle avait échappé grâce à l'intrépidité de Prince.

Topee se démenait auprès d'elle, clamant avec l'intention de donner plus de poids à ses paroles :

— Ce valeureux Virgule ! Cet héroïque Virgule ! Je l'aime comme mon fils, Virgule !

Celui autour de qui on menait tout ce bruit se tenait à l'écart, parlant bas à Mariole, qui se répandait en gestes désespérés.

En voyant sa fille, ce dernier l'appela, et vite, la voix baissée :

— Tu ne sais pas ce que m'apprend Prince ?

— La vérité, intervint celui-ci. Tout à l'heure... cetours, l'émotion, Laura et moi, nous nous sommes presque avoué notre affection... Je trouve indigne de lui voler son cœur et je vais tout lui dire.

— Vous avez raison, déclara la modiste.

— Raison !... rugit en sourdine Mariole. Tu n'y songes pas ?...

Albert gronda :

— J'y vais !

Mais Tiennette retint le jeune homme qui, déjà, s'élançait vers l'Américaine.

— Vous avez raison, ai-je dit, monsieur Prince; mais encore devez-vous choisir le moment convenable.

— Attendre?

— Pas longtemps. Jusqu'à ce soir seulement. Croyez-vous que l'heure soit propice à votre confidence, ici, en plein air, au moment du déjeuner, en présence de tous les propriétaires et fermiers du pays ?

— C'est vrai, reconnut Albert.

— Remettez donc votre confession à ce soir, et, d'ici là, craignez les malins propos des médisants. Cachez à tous votre préoccupation.

— Je vous obéirai, Tiennette, car vous me comprenez, vous.

— Si je vous comprends !

Topee appelait Virgule d'une voix aussi tonitruante que s'il l'eût lancée à travers une conque marine.

Le prince, puisque prince il y aurait encore durant quelques heures, le prince se précipita vers le milliardaire, qui lui fit prendre place entre lui et Laura.

A ce moment Mariole, en proie à une exaspération en dehors de ses habitudes, saisit le bras de sa fille.

— Tu es folle. S'il parle, nous n'avons plus qu'à nous sauver.

— S'il parlait, je serais de ton avis, papa.

— Eh bien ! il parlera ce soir.

— Non... il ne parlera pas.

— Pourquoi ?

— Ça, mon cher petit papa, c'est mon secret... Tiens, la grosse Mme Mourion fait signe au général comte Mariole qu'elle est ravie de l'avoir pour voisin de table... Empresse-toi, papa... Souviens-toi que tu représentes la galanterie de la noblesse française.

Et laissant son père ahuri, ne sachant plus si la colère ou la gaieté était de mise, elle s'en fut elle-même s'asseoir entre un adolescent et sa sœur, uni-

ques enfants d'un riche agriculteur de la région, qu'elle formait, de quelle manière, aux belles manières de la société parisienne.

Force fut à Mariole de se rendre aux appels mimés de Mme Mourion (exploitation de tourbières) qui, pour le faire venir plus vite, agitait sa ronde personne de façon inquiétante pour la stabilité de sa chaise pliante.

Les domestiques, arrivés bons premiers, avaient fraternisé avec les Indiens Kris.

Ceux-ci s'étaient mis à leur disposition, sur promesse de quelques flacons d'eau-de-feu.

Suivant en cela leur instinct, les hommes rouges s'étaient plus particulièrement improvisés sommeliers.

Les bouteilles, les carafes, maniées avec une adresse étonnante, avaient été mollement couchées dans l'onde glacée du ruisseau, si bien que les convives, altérés par la longue course, pouvaient prendre le plaisir de boire frais.

Silencieux et graves comme toujours, les Kris circulaient autour des tables dressées.

Pleins de sollicitude pour les serviteurs, ils leur offraient en cachette les fonds des bouteilles desservies, avec un empressement quelque peu surprenant, et les domestiques, flattés de ces soins, acceptaient, protecteurs, attendris, absorbant le liquide les yeux mis-clos, en personnages auxquels la nature a assuré une soif inextinguible.

Autour des tables jaillissaient en fusées les éclats d'une gaieté robuste, un peu triviale peut-être pour

nos petits-maîtres européens, mais saine, puissante, enthousiaste, comme tous les sentiments exprimés par l'élite d'un peuple jeune et bien portant.

Assis à l'écart, le chef Flèche de Fer semblait songer. Il avait rejoint ses guerriers sans être remarqué par personne.

Sous sa main, son visage se cachait. On eût dit que, par elle, le pseudo-Indien voulait voiler plus complètement sa pensée, créer un obstacle de plus entre les curiosités et son esprit.

Pourtant, de loin en loin, ses doigts s'écartaient légèrement, laissant filtrer vers les tables un regard noir, aigu, où il y avait de la tendresse, de l'inquiétude, de l'impatience, selon que le rayon visuel se fixait sur Prince ; sur Tiennette, riant à bouche que veux-tu ; sur Laura, un peu pâle, taciturne, oublieuse du lieu et des êtres ; ou bien sur le soleil qui, lentement, laissant traîner par tout le ciel sa chevelure d'or, descendait du zénith vers l'horizon occidental, où se profilait, telle une vapeur dentelée, la silhouette à peine perceptible des Montagnes Rocheuses.

Constatation étrange ! A l'inverse de ce qui se remarque ordinairement dans les banquets, le ton des convives baissait à mesure qu'avançait le repas.

Était-ce la chaleur de cet après-midi ?

Était-ce la digestion somnolente de robustes appétits pleinement satisfaits ?

On n'eût pu le dire.

Le fait certain, indéniable, est que l'on se renversait sur sa chaise avec un laisser-aller plus sincère,

que les coudes s'appuyaient sur la table pour assurer un point d'appui aux mains arrondies en coupe afin de soutenir les fronts alourdis.

Les femmes, les jeunes filles devisaient avec une impétuosité ralentie, jetant au vent des questions dont la réponse ne semblait pas les préoccuper.

Et le soleil poudroyait de plus belle sur la plaine environnante, glaçant de plaques brillantes les feuillages verts, semant des coulées de fusion sur les nappes liquides, découpées çà et là, telles des miroirs modern-style dans l'écrin ocreux des terres.

Et les insectes voletaient, paraissant enfler leurs bourdonnements naguère couverts par les voix humaines, à présent perceptibles malgré les conversations hésitantes, les toasts assourdis, les rires voilés.

La fée des torpeurs présidait sans doute au repas, car les voix s'embrumèrent encore, les regards brillants tombèrent au vague ; les paupières, ainsi que des valves dont le ressort se brise, s'abaissèrent lentement sur les prunelles endormies.

Puis le silence se fit complet. Maîtres et valets, vaincus par un sommeil irrésistible, demeuraient immobiles, en des attitudes figées, parmi la fanfare des insectes, le craquètement des herbes, le clapotis du ruisseau.

Comme obéissant à un signal, les Indiens avaient cessé de circuler autour des tables.

Chacun s'était arrêté là où il se trouvait, mais ils ne dormaient pas, les hommes rouges.

Leurs yeux vifs brillaient de ruse satisfaite. Leurs

regards convergeaient vers le chef à la plume d'aigle.

Celui-ci fit un signe interrogateur.

Les têtes rouges s'inclinèrent affirmativement avec un tremblement des *scalps*.

— Mon cheval ? se décida à prononcer Flèche de Fer.

— De l'autre côté des érables, répliqua un des guerriers.

— Bon ! Que l'on porte là cette jeune squaw.

De l'index, le chef désignait Laura.

Deux hommes s'approchèrent de la milliardaire, l'enlevèrent sans effort apparent, et chargés de ce gracieux fardeau, gagnèrent le petit bois d'érables.

Personne n'avait bougé.

— Ils dorment bien, dit encore Flèche de Fer.

— Oh ! repartit l'Indien, lequel n'était autre que M. Kozets, la *Mousse Ranitobean* est une fidèle semeuse de sommeil... Ils se réveilleront à l'heure où le soleil touchera les crêtes des Montagnes Rocheuses.

— Bien. Je serai de retour. Le chariot est bien là où il est convenu ?

— Oui.

— Parfait ! occupez-vous du reste.

Sur ce, il s'enfonça à son tour sous les érables.

Le bois traversé, il aperçut son cheval tenu en mains par les Kris qui avaient servi de porteurs à Laura.

La jeune fille était déjà attachée en travers de la selle.

D'un bond, l'ex-forçat de Sakhaline fut à cheval.

— Retournez près de vos frères, ordonna-t-il.

Les guerriers s'inclinèrent.

— Et surtout, que l'on ne boive pas. Que l'on réserve les libations, les chants et les danses pour le moment où, sur les rives boisées de la rivière de la Biche, nous n'aurons plus rien à redouter.

Puis il éperonna sa monture.

Bientôt, les fers du quadrupède sonnèrent sur un sol rocheux, dénudé.

— Ici, la trace sera perdue, fit le cavalier avec un sourire.

Et narquois :

— C'est drôle comme on est apte aux ruses de la prairie, lorsque l'on a lu le *Coureur des Bois* de ce pauvre Gabriel Ferry.

Mais bientôt, sans quitter le plateau rocheux qui trouait la croûte de terre de la prairie, il fit volter son coursier et se lança à toute bride dans une direction opposée à celle qu'il avait prise au départ.

Deux heures plus tard, il revenait, mais seul : Laura avait disparu.

Son cheval, couvert de sueur, soigneusement bouchonné, fut mené auprès de ceux des guerriers de la troupe.

Après quoi, le jeune homme rentra dans le cirque de Désastre-Rocks.

L'aspect en était curieux.

Les invités de Topee n'avaient point bougé. Quelques-uns avaient bien glissé de leurs chaises sous la table, mais tous dormaient.

Quant aux Peaux-Rouges, groupés dans la bande d'ombre violacée du rocher, ils regardaient, une diabolique malice dans les yeux.

Flèche de Fer alla s'étendre près de ses compagnons.

Puis le silence régna dans le cirque.

. . . . . .

Les sommets lointains des Montagnes Rocheuses commençaient à mordre la circonférence du soleil, quand des bâillements, des exclamations retentirent.

Chancelants, les dormeurs se levèrent, s'étirant, frappant le sol des pieds pour vaincre l'engourdissement de la sieste involontaire.

La voix de Prince s'éleva anxieuse :

— Où donc est miss Laura ?

Ces mots frappèrent Topee, le tirèrent de sa somnolence.

— Ma fille ? C'est vrai, où est ma fille ?

De bouche en bouche, la phrase vola, galvanisant les dormeurs :

— Laura ! Miss Laura !

On se leva, on secoua les domestiques, les Indiens... Bientôt tout le monde fut debout.

— Laura !

Ce nom, lancé par des voix de stentor, mit en branle les échos d'alentour. Mais la jeune fille ne parut pas.

Alors, une inquiétude sourde envahit l'assistance.

Des phrases soupçonneuses se firent jour.

— Moi, j'ai dormi, je ne comprends pas... Cela ne m'arrive jamais.

— C'est comme moi.

— Quoi ! vous aussi ?... Tout le monde alors !

— C'est bizarre, ce sommeil général.

— Et surtout pas naturel.

— Voulez-vous exprimer qu'un narcotique...

— Ma foi, si vous voyez une autre explication...

En cinq minutes, on arriva à la vérité approximative : un soporifique annihilant l'assemblée pour permettre l'enlèvement de Laura.

Mais qui avait pu manigancer cela ?... Qui ?

Tous s'arrêtèrent net devant ce point d'interrogation. Prince lui-même, qui, en sa qualité de Virgule, eut dû déchiffrer les finesses des signes de ponctuation, resta longtemps coi.

Soudain, il s'écria :

— Le señor Orsato !

Topee eut un rugissement :

— Orsato... ! ce doit être lui.

— Cherchons la piste.

Déjà, Flèche de Fer, avec le calme silencieux des Indiens bon teint, s'était approché de la place naguère occupée par la jeune fille. Près de l'empreinte légère laissée par les pieds de la chaise pliante, celle de lourds souliers ferrés s'imprimait profondément dans le sol.

— Bon, murmura-t-il tout bas, mes braves Kris ont effacé les traces réelles et leur ont substitué celles que j'avais indiquées.

Puis, allant à Topee :

— Vieillard, dit-il, la Perle de l'Ouest a été ravie par un homme de haute taille qui marche la tête courbée en avant.

Tous s'étaient élancés, entourant le chef à la plume d'aigle.

Au premier rang se montraient le milliardaire et Albert.

— A quoi reconnais-tu cela ? demanda le Français, dont la face bouleversée trahissait la souffrance ?

— A ceci : la trace est profonde, donc l'homme est pesant. La dimension herculéenne du pied indique une taille élevée. Le bout du soulier, plus appuyé, prouve que l'individu porte le haut du corps en avant.

— Mais alors tu peux suivre sa piste ?

— La terre dit ses secrets à l'homme rouge

— Eh bien ?

— Suis-moi.

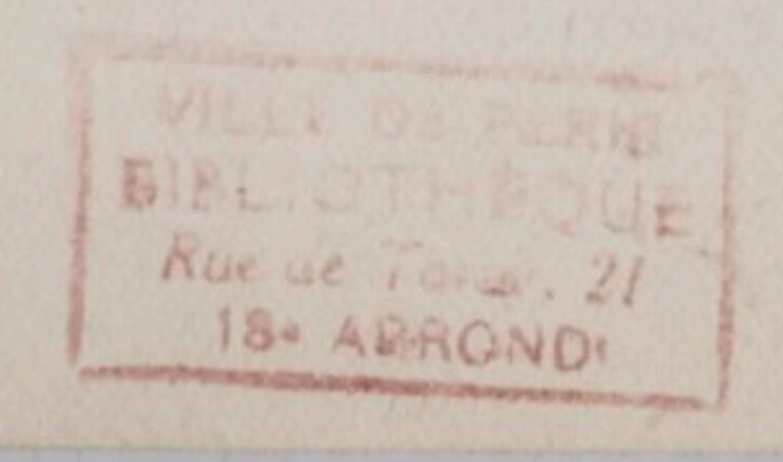
Et gravement Flèche de Fer se mit en marche, désignant de distance en distance les empreintes des souliers ferrés.

Ainsi il atteignit le bois d'érables, le traversa.

Auprès de l'un des derniers arbres il s'arrêta encore.

— Ces mousses, fit-il avec emphase, m'apprennent qu'un cheval attendait là... Le ravisseur s'est mis en selle, tenant la Perle de l'Ouest dans ses bras. Il s'est dirigé vers l'Orient...

Mais à cent pas de là, la piste s'interrompait brusquement.


VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
Rue de Tanger, 21
18e ARRONDt

Le plateau rocheux sur lequel l'Indien s'était engagé, dans l'après-midi, commençait.

Plus de traces sur le roc, plus rien.

Et cependant Mariole, demeuré en arrière avec Tiennette, la pressait de questions.

— Tu restes bien calme, fifille.

— Les autres sont assez affolés sans que je m'en mêle.

— Possible !... Seulement ta tranquillité me fait pousser une idée.

— Voyons l'idée, papa.

— Tu savais ce qui arriverait, parbleu ! C'est même pour cela que tu as conseillé à Albert de ne faire ses aveux que ce soir.

— Non, mon petit papa, répliqua-t-elle avec un aplomb imperturbable.

— Alors, pourquoi ce soir ?

— Tout simplement parce qu'il suffit de réfléchir avant de faire une bêtise, pour éviter de la pousser à fond.

— Pourtant, tu as de l'affection pour cette petite Laura ?

— Beaucoup.

— Eh bien ! permets-moi de te dire que tu restes bien calme devant le malheur qui la frappe.

— Je reste calme en apparence. J'aurais beau agiter la langue et les bras, cela n'avancerait en rien la pauvre Laura.

A ce moment Albert, désespéré de l'insuccès des recherches de l'Indien, vint tomber presque dans les bras de Mariole.

Les yeux pleins de larmes, il balbutia :

— Je veux tout dire à Topee, et lui demander de mourir s'il le faut pour sauver Laura.

— Gardez-vous-en bien.

A ces paroles de Tiennette, Prince et aussi Mariole la considérèrent avec stupéfaction.

Elle continua le plus tranquillement du monde :

— Topee est désolé et furieux, n'est-ce pas ? En apprenant qu'il a été berné, son premier mouvement sera de vous faire une algarade, après laquelle vous n'aurez plus qu'à quitter sa maison.

— Je chercherai seul.

— Dans un pays dont vous ignorez la configuration, les mœurs, les habitudes, vous ne trouverez rien, qu'un échec ridicule.

— C'est vrai ! c'est vrai ! reconnut-il avec désespoir.

— Et savez-vous comment le monde expliquerait vos aveux ?

— Mais par le remords, le repentir, le désir de racheter.

— Vous n'y êtes pas. Le monde dira : Il a joué les princes, tant qu'il s'est agi de bombances. Le danger venu, il a trouvé un biais adroit pour se faire jeter à la porte.

— Oh !

— Restez prince, pour la sauver. Réussissez... et qui sait si, à ses yeux, votre dévouement ne vous tiendra pas lieu de couronne et de parchemins.

Et, hélant brusquement Flèche de Fer qui revenait pensif :

— Le guerrier Kri est un grand chef.

— La Rose du Nord est la plus jolie des fleurs, riposta le pseudo-Peau-Rouge.

— Je sais que les blancs, inexpérimentés de la guerre de la prairie, feraient obstacle à la clairvoyance de mon frère. Mais voici un jeune guerrier, fiancé de celle qui a disparu. Ne consentirais-tu pas à être son guide, son frère de guerre ?

Mariole regardait hébété.

Décidément sa fille prenait à ses yeux des proportions inusitées. Au milieu d'un imbroglio, où lui-même ne discernait goutte, elle se mouvait avec une aisance incompréhensible.

Le faux Indien s'était arrêté sur place.

Ses yeux sombres se fixaient alternativement sur chacun des blancs.

Enfin, un rapide mouvement des sourcils indiqua qu'il venait de deviner ce que Tiennette attendait de lui, et aussitôt :

— Je ferai ce que la Rose du Nord attend du chef à la plume d'aigle. Que demain, vers la deuxième heure après le milieu de la nuit, mon frère le Visage Pâle soit avec son cheval et ses armes à l'entrée de la gare de Swift-Current !...

— Pourquoi demain seulement ? interrogea Prince d'une voix frémissante.

— Parce que le guerrier pense que vingt-quatre heures au moins sont nécessaires à relever les traces.

— Tant que cela ?

— Le Grand Esprit n'a donné des ailes qu'aux

oiseaux. Et puis interroger la terre, questionner le brin d'herbe, la branche gourmande qui s'avance sur le chemin, la mousse froissée par le fer d'un cheval, la fleurette dont la sève saigne de la tige brisée, cela exige des heures, même pour l'Indien.

Tiennette s'empressa d'intervenir.

— Le chef a raison... Demain, à deux heures du matin, son frère au visage pâle sera au rendez-vous.

— Ochs !

Et Flèche de Fer s'éloigna sans prêter la moindre attention à l'exclamation gémissante d'Albert :

— Et Laura ?

Ce fut encore Tiennette qui répliqua :

— Elle n'a rien à craindre ?

— Rien à craindre, quand elle est aux mains d'un homme qui a juré de l'épouser même malgré elle... ?

La modiste s'était oubliée un instant, mais cette fois elle garda le silence, se bornant à couvrir le jeune homme d'un air apitoyé.

A cet instant, les Kris, droits en selle comme des statues de bronze, quittaient au galop Désastre-Rocks, et Topee, allongeant ses courtes et fortes jambes autant qu'il le pouvait, leur criait

— Des guinées, de l'eau-de-feu... Tout ce que vous voudrez, mais rendez-moi ma Laura.

Les hommes rouges envoyèrent au milliardaire un geste de protection et s'éparpillèrent en fourrageurs dans la plaine.

Bientôt ils ne furent que des points mouvants sur l'immense étendue, que le soleil couchant plaquait

de tons pourpres, et l'un après l'autre ils disparurent, masqués par les accidents de terrain.

Déjà Tiennette avait conté que le Prince avait pris rendez-vous avec le chef Kri, et que, le lendemain, il s'engagerait avec celui-ci sur le sentier de la guerre.

Ce furent des compliments, des félicitations.

Topee tint à presser son cher Virgule dans ses bras.

Enfin on reprit la route de Swift-Current. Retour mélancolique, dépouillé des joies du départ matinal; le ciel assombri, la nuit proche ajoutaient à la tristesse générale.

A la résidence du roi du cuivre, chacun prit congé, les invités rentrant chez eux, les hôtes regagnant leurs chambres.

La modiste, comme tout le monde, s'enferma dans la sienne.

II

LE CHARIOT

— Où suis-je ?

Il paraît qu'au sortir d'un profond sommeil ou d'un évanouissement, on n'a jamais pu trouver d'autres paroles que celles-là. Tous les romanciers, tous les auteurs dramatiques en font foi.

Il est vrai que la façon de prononcer cette interrogation trisyllabique varie, selon que l'on a vu le jour sur les bords de la Seine, de la Tamise, du Mançanarès, du Tibre, de la Néva, du Danube ou de la Sprée, ce qui a conduit le savant Hermann-Claudius, Wohl Geborne, de l'Université de Bonn, à écrire un ouvrage à consulter, dont le titre suggestif est ; *De l'influence des eaux de rivière sur les microbes parasites de la glotte et des déformations de prononciation qui en résultent.* (Alpharazius Famidiozorf, éditeur, 87, Tocktrasse Leobtilz ; six forts volumes de 615 pages chacun, avec index analytique et figures schématiques, démontrant l'iden-

tification des courbes du son et des courbes des rivières.)

Donc ces trois mots :

— Où suis-je?

Furent prononcés d'une voix douce, incertaine, comme si la bouche dont ils jaillissaient se fût ouverte avant les yeux encore clos.

Ils ne trahissaient ni émoi ni impatience... C'était l'interrogation dont la réponse importe peu. Et, de fait, Laura Topee, qui parlait, n'adressait ses paroles à personne.

Elle se frottait désespérément les yeux, cherchant à les débarrasser du caveçon d'un sommeil opiniâtre, et, les esprits engourdis, elle disait des mots ainsi qu'on les dit en rêve.

Il était neuf heures du soir. Les étoiles s'étaient allumées au ciel, jetant leur lueur douce sur la route blanche, poudreuse, qui courait au milieu d'une région boisée, mamelonnée d'innombrables collines, les unes couvertes d'un manteau de verdure, les autres rocheuses, dénudées, découpant dans la nuit des arêtes anguleuses et rigides.

Où allait cette route ?

Une plaque de bois, plantée sur une perche à un croisement, portait ces mots :

Fort-Benton road.
Fort-Benton, 3 *miles.*

— Près de six kilomètres encore, grommela un cavalier qui escortait un lourd chariot, sorte d'entre-sort hermétiquement fermé et tiré par trois che-

vaux... Cela en fait bien une dizaine pour atteindre Benton-City... Et demain, retour là-bas... On prétend qu'il faut saisir la fortune aux cheveux quand elle passe. Je le veux bien, moi... seulement on devrait bien rendre cette déesse moins vagabonde.

Il eut un haussement d'épaules.

— Elle doit être éveillée, cette pauvre Laura. Que peut-elle penser en se trouvant enfermée là-dedans?

Il étendit la main vers le chariot.

— Perdre le sentiment à Désastre-Rocks, au Canada, et le reprendre, la frontière franchie, en plein territoire des États-Unis, à quelque distance de l'une des nombreuses rivières qui forment le Missouri, et de Benton, une ville jeune et déjà populeuse de l'État de Montana.

Il se prit à rire :

— Il est vrai que je la fais parler à ma guise. Elle ne dit sûrement pas un mot de cela, pour la raison excellente qu'elle ne voit, n'entend rien, et ne comprend évidemment pas davantage l'aventure qui l'a conduite dans une caisse aussi close... Ma foi, je vais la rassurer...

Et se dressant sur les étriers, il appela :

— Kozets !

— Seigneur, répondit la voix de fausset du policier russe.

En même temps une forme sembla jaillir comme une gargouille du sommet de la roulotte et, glissant le long de la paroi, vint tomber à deux pas du cavalier en répétant :

— Seigneur !

— Surveille mon cheval en même temps que les autres, je vais rassurer la prisonnière.

Et jetant les rênes à son compagnon, Dodekhan se laissa dépasser par le chariot qui roulait lourdement.

A l'arrière, il ouvrit une porte, se glissa par l'ouverture et disparut.

La roulotte était partagée en plusieurs alvéoles par des cloisons transversales. A peine enfermé dans le premier compartiment, le pseudo-Flèche de Fer perçut des gémissements, des cris confus.

— Oh ! oh ! la pauvre se désespère !

C'était vrai.

Peu à peu, l'engourdissement qui paralysait Laura s'était dissipé... Elle avait regardé autour d'elle; vainement, car une obscurité profonde l'environnait.

— Ah ça ! que veut dire ceci ?

En Américaine que rien ne saurait étonner, la jeune fille étendit les bras, marcha avec précaution.

Au bout de trois pas, ses mains rencontrèrent un obstacle, qu'au toucher elle reconnut être une cloison de bois.

— Je ne suis pas dans ma chambre !

Il y avait un commencement de surprise dans cette affirmation.

— Et puis ce plancher qui cahote,..; on dirait que cela se déplace sur des roues.

Elle se retourna, répéta sa manœuvre. Au moment où elle comptait le septième pas, elle fut derechef arrêtée par une paroi de bois.

— Oui... c'est un chariot... Sans doute une précaution de mon père... Mais je préfère le grand air, moi; j'aime mieux rentrer à Swift-Current autrement que cela.

Alors elle chercha une issue.

Ses mains découvrirent bien des solutions de continuité dessinant le contour de portes, mais elle ne découvrit ni serrure, ni bouton d'aucune sorte.

— Quel sot wagon est-ce là? fit-elle d'une voix grondeuse... Je vais appeler... Comment le Prince, papa, m'ont-ils laisser enfermer ainsi?

Un geste inquiet acheva sa pensée.

— A moi! cria-t-elle. A moi!

Elle attendit un instant.

Rien ne répondit. Le fourgon continua de rouler pesamment.

— A moi! reprit-elle plus haut, prise d'une sourde inquiétude.

Même silence.

Alors la peur l'envahit.

Peur d'un inconnu redoutable, caché par les ténèbres qui l'enveloppaient de leur suaire, caché par les planches de ce wagon qui, irrésistiblement, implacablement, l'emportait, impuissante à lutter, vers une destination ignorée.

Cris, promesses, menaces, prières, elle mêla tout, jeta tout aux échos muets de sa prison.

Sa voix elle-même, comme garrottée par l'étroitesse de l'espace où il lui était permis de se développer, sa voix l'effraya.

Les larmes jaillirent de ses yeux, et comme une

enfant, ayant usé dans cette aventure tout son courage, toutes ses forces, elle pleura, gémissant doucement.

Parfois elle avait un brusque retour de fureur ; mais cela tombait aussitôt et de nouveau les sanglots reprenaient.

Tout à coup Laura se tut. Son cœur se prit à battre follement. A demi pâmée d'épouvante, elle se rejeta en arrière.

Un claquement sec s'était fait entendre, puis un glissement léger, et un rectangle lumineux se découpa dans l'une des parois.

La porte, devinée par la prisonnière, s'ouvrait enfin, et sur le seuil, bizarrement éclairé par la lueur vacillante d'une *tresse de cire*, analogue aux rats de cave de France, un Indien se tenait immobile.

Elle le reconnut.

— Le chef Kri !

Il affirma de la tête.

— Vous allez enfin me délivrer.

— Non, Perle du Dominion.

— Non, alors que faites-vous ici ?

— Je viens vous parler, miss, et essayer de vous rassurer.

— Laissez-moi sortir, cela me rassurera plus que de longs discours.

— Je le voudrais, miss, mais cela m'est impossible.

— Alors, je suis prisonnière ?

— Oui.

Elle eut un rugissement, se rua sur son interlocuteur, mais celui-ci l'arrêta net d'un mot.

— Au delà de cette porte est la mort pour vous.

— La mort !

Certains mots font courir le frisson sur l'épiderme des plus vaillants. Laura n'était qu'une jeune fille, qui, depuis de longues minutes, se lamentait dans l'ombre.

Elle recula, affolée, se tordant les mains.

— Mais que se passe-t-il donc ?... Où est mon père ?... Où est...?

Elle suspendit sa phrase, un sentiment de réserve l'empêchant de nommer celui qui, le matin même, l'avait sauvée du brownie.

— Master Topee est à Swift-Current. Il a auprès de lui le jeune guerrier des Vieux-Pays... Celui-ci fourbit ses armes ; il attend que Flèche de Fer ait relevé la piste des ravisseurs de celle qui pleure, pour se lancer à leur poursuite et leur arracher leur victime.

Ces mots, comme une rosée bienfaisante, passèrent sur l'esprit troublé de la captive.

— Flèche de Fer a réussi, reprit l'Indien. Il s'est glissé parmi les gardiens de la Perle de Swift-Current, il a pu arriver près d'elle. Il retourne là-bas où on l'attend.

— Oh ! vous m'abandonnez !

— Non. Vous n'avez rien à craindre tant que vous ne quitterez pas ce chariot. Le chef est sorcier pour les hommes rouges ; à vous il dira la vérité ; il a établi un circuit électrique autour de ce chariot et

nul ne le pourra franchir. Votre ravisseur vous parlera peut-être par une ouverture étroite, qui existe au-dessus de votre tête. Ne manifestez ni colère ni haine ; mais restez à l'abri du fourgon, jusqu'à l'heure où la voix du chef se fera entendre de nouveau.

— Votre absence sera longue ?

— Après-demain je serai de retour.

— Deux jours.

— Ayez patience. On vous passera des aliments par la lucarne dont je vous ai appris l'existence... Mais je vous laisse de la lumière, des allumettes... Votre ravisseur ne veut pas votre trépas.

— Mais qui est-il, enfin ? Quel est le misérable...?

— L'homme qui a juré d'être votre époux, même malgré vous.

— Orsato Cavaragio ?

— Oui, miss... le temps presse, les ennemis qui vous gardent doivent s'étonner déjà de la longueur de notre entretien... Tenez, une dernière indication... Appuyez votre main ici sur cette planche... Bien... Vous sentez qu'elle joue légèrement... Et bien, quand vous voudrez renouveler l'air de votre prison, appuyez... Cela établit un contact, grâce auquel un ventilateur encastré dans la cloison se met en mouvement... Une planche du parquet s'abaisse aussi, démasquant une ouverture par laquelle s'échappe l'air vicié. Au revoir, miss. Ayez confiance dans le chef Kri... et dans le Prince.

Avant que la jeune fille eût pu faire un mouvement, elle se trouva de nouveau seule.

L'Indien avait disparu, la porte s'était refermée, et Laura aurait pu croire avoir rêvé, si la tresse de cire, posée sur une tablette à charnière, n'eût continué de brûler, si elle n'avait senti sur son visage le courant d'air frais projeté par le ventilateur.

Flèche de Fer, une fois dehors, s'était porté à hauteur de Kozets, qui dirigeait la marche des chevaux de trait, tout en tenant en main le coursier de l'ex-forçat de Sakhaline.

— Eh bien ?

— Cette jeune fille est très raisonnable ; moi absent, veille à ce qu'elle ne sorte pas...

Le pseudo-chef rouge s'était remis en selle.

Devant lui, la route descendait en lacets une pente rapide, au bas de laquelle le Missouri, encore torrentueux en ce lieu, bondissait en écumant.

De l'autre côté du pont de fer jeté sur le cours d'eau, la route s'enfonçait dans une étroite faille coupant une haute falaise, au sommet de laquelle s'apercevaient les glacis du fort Benton, édifiés par les États-Unis pour répondre à la construction sur le territoire canadien du fort Moonea Leod.

Telle une caravane d'ombres, les gardiens du fourgon, la voiture massive, descendirent au fleuve, le franchirent et s'engagèrent dans la « coupée », que dominent les fortifications *destinées à défendre la Montana contre toute surprise d'invasion*. C'est ainsi que les rapports officiels ont motivé l'édification de l'ouvrage.

Ici la nuit se faisait plus épaisse.

Les regards des étoiles ne pouvaient plus se glisser entre les hauteurs perpendiculaires.

Kozets avait allumé une lanterne et marchait auprès du cheval de tête afin d'éclairer la route.

Durant près d'une heure, on s'avança dans ce couloir de ténèbres, puis les parois rocheuses s'abaissèrent peu à peu, et l'on déboucha dans une vallée assez large, au fond de laquelle brillaient de nombreuses lumières électriques.

— Benton-City, murmura Dodekhan.

Il achevait à peine que le galop de plusieurs chevaux résonna en avant sur la route.

— Attention ! Agite la lanterne afin que les cavaliers ne viennent pas donner dans notre véhicule.

— Vous pensez donc que ce n'est pas le señor Orsato.

— Il doit venir seul à notre rencontre, et tu entends bien qu'il y a plusieurs chevaux.

— C'est vrai.

Le policier obéit, mais il eut beau agiter son falot, il ne parut pas que les arrivants eussent ralenti leur allure.

Le galop se rapprochait rapidement. Bientôt, au son, il devint évident que les cavaliers allaient apparaître d'une seconde à l'autre dans le cercle lumineux.

Et soudain les silhouettes de plusieurs hommes à cheval se découpèrent dans la pénombre.

L'Indien eut un cri d'avertissement inutile, car les nouveaux venus arrêtèrent leurs montures d'un coup, sur place, à la façon des vaqueros du Sud, et

une voix essoufflée par la rapidité de la course jeta ces mots :

— Est-ce vous, Flèche de Fer ?

— Orsato, murmura l'interpellé, qui ajouta d'un ton plus élevé : Oui, señor, mais vous deviez venir seul à notre rencontre.

Cavaragio eut un éclat de rire, puis poussant son cheval auprès de celui du faux Indien, il murmura :

— Vous savez la rivalité qui existe entre les États-Unis et le Canada ?

— Oui.

— Eh bien, j'en ai profité pour me faire protéger par la police.

— Vous ?

Le señor rit de plus belle :

— Moi ! propriétaire de la grande république, patriote qui veux faire entrer aux United States une fortune canadienne qu'une petite intrigante prétendait conserver.

Dodekhan eut un geste de rage que cacha la nuit. L'immixtion de la police dans l'affaire était une catastrophe imprévue.

. . . . . .

A vingt kilomètres de la résidence de Swift-Current, sur les bords de la rivière Terre-Blanche, l'un des nombreux cours d'eau descendant vers le Sud pour aller gonfler le Missouri, s'élèvent brusquement une série de collines aux pentes abruptes, aux silhouettes déchiquetées.

Tout autour, c'est une plaine basse, terrain d'alluvion puissamment fertile. La protubérance ro-

cheuse se dresse isolée, tel le mont Saint-Michel au milieu des sables de sa baie.

Mais comme en Amérique tout est grandiose, on taillerait six cents monts Saint-Michel dans la masse de granit.

A l'intérieur, ce bloc rocheux est plus curieux encore.

La nature a pris soin de l'évider en cavernes, analogues aux causses du Tarn, mais d'un accès incomparablement plus facile.

Mica, sel gemme et cristal de roche confondent là leurs cristallisations ; des sels de fer, de cuivre, d'alumine, apportés sans doute, à une époque lointaine, par des eaux torrentueuses parcourant ces souterrains, teignent ces cristaux des teintes les plus diverses.

Le voyageur, qui s'engage dans le dédale, voit, lorsqu'il enflamme sa torche, les murailles se consteller de gemmes précieuses. Il croit errer au milieu de topazes, de rubis, d'améthystes, de grenats, d'émeraudes, de saphirs, parmi lesquels certains polyèdres non teintés scintillent comme de purs diamants.

C'est une lumière aveuglante. Les colonnettes des stalactites, les jeux d'orgue des stalagmites, tout brille, étincelle, flamboie ; c'est le décor de la féerie qui berça nos jeunes années ; c'est Aladin dans les caves des trésors, c'est le palais de pierreries, où les princes Charmants vont délivrer les Belles aux Cheveux d'Or.

Sur le sable pâle, fin, compact, qui tapisse le sol,

les pieds glissent sans bruit. Les visiteurs semblent des ombres errant dans un foyer de clartés.

Or, les principales entrées dans des cavernes se trouvent en bordure de la rivière Terre-Blanche.

Jadis, prétend la tradition, les Bois-Brûlés, chasseurs de l'Ouest, toujours en guerre avec les Indiens, en avaient fait un lieu de refuge. Ils avaient étudié les galeries, les grottes, les nefs ; le plan avait été dressé et, quand leurs ennemis rouges serraient les trappeurs de trop près, ceux-ci gagnaient Swift, trouvaient là un des leurs, un vétéran dont les jambes se refusaient aux longues marches et qui, invalide nourri par ses frères de trappe, gardait l'asile, y guidait les fugitifs.

Aujourd'hui tout le massif faisait partie du domaine du milliardaire Topee, et les souterrains, au moins ceux avoisinant la rivière, servaient uniquement à emmagasiner le cuivre que le richissime spéculateur avait *trusté*.

Topee lui-même ne se fût pas ému le lendemain, vers minuit, s'il avait vu une jeune femme arriver à cheval et faire halte au pied des rochers, du côté le plus éloigné du cours d'eau.

L'amazone sauta légèrement à terre en grommelant :

— En voilà une profession pour une modiste.

Et levant son visage mutin vers la lune qui commençait à décroître, mais dont le croissant encore large projetait une vive lumière, Tiennette — car c'était elle — continua :

— Minuit moins le quart, je suis en avance.

Ceci dit, elle attacha sa monture à un buisson et s'assit sur le sol.

Chez toute ouvrière parisienne, il y a une amante d'imprévu, d'aventures, qui sommeille.

La fille de Mariole en était la preuve.

A qui lui eût dit, quelques mois plus tôt, alors qu'elle chiffonnait des garnitures de chapeaux, qu'un jour, ou même une nuit, elle s'aventurerait à cheval, à vingt kilomètres de tout lieu habité, pour se rencontrer avec des Kris bizarrement tatoués, elle eût répondu à la faubourienne :

— Eh bien ! vous n'avez pas peur, vous !

Et maintenant, elle accomplissait ce qu'elle eût jugé impossible, avec la plus parfaite sérénité.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées quand le hululement aigu de la chouette de rocher passa dans l'air, répété presque aussitôt à peu de distance.

— Le signal, fit la jeune fille.

Elle porta un petit sifflet à ses lèvres et en tira un son prolongé.

Elle eut un cri de frayeur.

Le sifflement durait encore, qu'une vingtaine d'ombres semblèrent jaillir du sol, entourant la modiste.

C'étaient les Indiens Kris, que commandait Flèche de Fer. Avec leur prodigieuse habileté de batteurs d'estrade, ils étaient arrivés tout près de la jeune fille sans que le moindre bruit eût décelé leur présence.

Mais elle se rassura de suite.

Flèche de Fer, pour elle Dodekhan, était parmi les nouveaux venus.

Dodekhan et Tiennette étaient seuls.

Un conciliabule se tint à voix basse, rapide, puis les Indiens étendirent solennellement leurs couteaux à scalper et prononcèrent :

— *Bchou! Ijdnam Gochs!* (Nous le jurons par notre sang!)

— Alors, frères, psalmodia le chef à la plume d'aigle, votre demeure sera désormais dans les cavernes dont les ouvertures regardent le Nord, et cette jeune squaw, déléguée par moi, vous commandera.

— Les fils de la prairie obéiront.

— Allez.

Le temps d'abattre et de relever les paupières, Dodekhan et Tiennette se trouvèrent seuls. Les Kris avaient disparu. Ils rampaient à cette heure vers l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux, qu'ils allaient dissimuler, ainsi qu'eux-mêmes, dans les grottes nord de Swift-Current.

— Êtes-vous contente, mademoiselle?

— Oui, monsieur Dodekhan.

— Je vais repartir, car je dois conduire à Benton-City le guerrier blanc dont le cœur a été ravi par la Perle de l'Ouest, *alias* Albert Prince.

— Et Laura?

— Elle est gardée par la police des États-Unis.

— Elle?

— Mais ne craignez rien, nous triompherons.

— Quand même.

— De votre côté, ne vous laissez pas surprendre.

— Pas de danger.

— Alors, au revoir, mademoiselle; ne rapporterai-je pas un mot de vous à mon dévoué Kozets?

Elle eut un petit frisson et sa voix trembla légèrement en murmurant :

— J'attendrai votre retour avec impatience.

Le jeune homme inclinant la tête, lança :

— Au revoir, mademoiselle.

Puis il s'éloigna, pour disparaître bientôt dans la plaine que la lune gouachait de taches éclatantes et de bandes obscures.

Quand le bruit de sa marche se fut éteint, la fille de Mariole se leva.

— Je commande à vingt Indiens, fit-elle d'un petit air décidé. Il s'agit à présent d'apprendre des autres ce que j'aurai à leur commander.

Sur ce, elle se mit en route.

Longeant la base de la gibbosité rocheuse, qui s'arrondit sur la plaine de Swift, elle se dirigea vers le Sud.

Un quart d'heure lui suffit pour atteindre une hutte de guetteur isolée au milieu de broussailles.

En y arrivant, elle siffla, comme elle l'avait fait naguère pour appeler les Indiens.

Un signal semblable lui répondit.

Puis un froufrou de jupes, des exclamations étouffées, et la fille de chambre Nelly émergea des buissons qui formaient un rond-point feuillu en avant de la « Guette ».

Les jeunes filles ne se perdirent point en vains compliments.

— Miss générale comtesse voudra-t-elle se glisser dans cette cahute ?

— Oui, si cela me permet d'entendre ce qui se dira aux environs.

La camériste montra le rond-point.

— Ceux que j'attends viendront ici.

— Alors, ma bonne Nelly, je n'hésite pas.

L'abri, fait de branchages et de terre battue, n'avait point de porte. Il formait une sorte de guérite basse, ouverte dans la direction de la rivière, percée de meurtrières des autres côtés.

— Il y a une souche au fond, en face de l'entrée, jeta l'organe de Nelly. La générale comtesse peut s'asseoir.

— Merci !

Ce fut tout.

Le ricanement du chien sauvage venait de hoqueter à peu de distance.

— Eux, prononça la fille de chambre d'une voix légère comme un souffle, tandis que Tiennette, un tantinet émue, traînait contre la paroi, à côté de l'entrée, le billot de bois sur lequel elle prit place.

La suivante de Laura s'était postée à quelques pas.

Un moment de lourd silence suivit ; après quoi, des hommes pénétrèrent dans le rond-point et le dialogue s'engagea aussitôt entre eux.

— Monsieur Troll, je suis heureux de vous rendre mes devoirs.

— Ravi, honorable monsieur Bring, de vous rencontrer dans des circonstances, où je n'ai pas à arrêter... votre courtoise éloquence.

Tiennette reconnut les deux hommes dont elle avait surpris la conversation dans le train.

— Permettez-moi de vous présenter les associés que je me suis choisis.

— Faites donc. On a tout à gagner à connaître les relations que s'est ménagées un gentleman tel que vous.

La modiste était tout oreilles.

Vraiment, l'entretien de ce policier et de ce voleur lui semblait inénarrable. Habituée aux formes officielles de la police française, la jeune fille tombait d'emblée dans la fantaisie du Nord-Américain.

Toutes les traditions des vieux pays s'écroulaient du coup, et la fantasque façon de procéder d'une police neuve, aux prises avec une *pègre* nouvelle, inventive et active, lui apparaissait dans toute sa saveur originale.

Cependant Bring se livrait à une présentation en règle.

— Voici Lormeau, dit Triple-Lame ; Johnsborn, dit la Raclette ; Gérard, dit le Serrurier ; Pralig, dit l'Ébouriffeur des misses...

Troll l'interrompit :

— Passons, passons... Tous ces messieurs sont des amis de longue date. Je leur ai donné à tous des entrées de faveur à Black-house (surnom argotique des prisons). Passons au fait. Mademoiselle Nelly, voulez-vous apprendre à ces gentlemen ce que l'on attend d'eux?

La femme de chambre s'inclina :

— Messieurs, M. Bring, qui vous a réunis sous sa responsabilité, est chargé d'une mission de confiance par le gouvernement.

Un murmure s'éleva. Il exprimait la surprise

timorée qu'éprouvaient ces citoyens, bandits émérites pour la plupart, à l'idée de travailler pour le compte du gouvernement.

— Des raisons, qu'il serait trop long de vous énumérer, font qu'il est d'une importance de premier ordre qu'un stock considérable de cuivre, enfermé dans les souterrains sud de Swift, soient transportés dans les carrières de la Biche. Sûr de de votre bon vouloir, de votre loyalisme, les autorités s'en remettent à vous du soin de mener à bonne fin cette délicate opération.

A ces paroles, l'étonnement des auditeurs se nuança de satisfaction.

— Je vais vous conduire à l'entrepôt souterrain du cuivre.

— *All right !*

— Et M. Bring voudra bien ensuite prendre toutes dispositions utiles pour assurer, avec votre concours, le transport dont s'agit.

— Et le prix du transport ? demandèrent des voix rauques.

— Je pense que M. Bring vous a déjà instruits.

Bring intervint :

— Un million, dont cinq cent mille francs pour vous, mes gaillards.

— Cela est exact, fit Troll, dont l'affirmation produisit une impression profonde sur l'auditoire.

— Tout à fait exact, appuya Nelly.

Ce ne fut plus un murmure, mais un grognement de plaisir qui ponctua la phrase de la camériste.

— S'il en est parmi vous que l'affaire inquiète, ils peuvent encore s'en aller.

Mais personne ne bougea.

— Alors, reprit la suivante en s'adressant aux chefs de la bande, allons examiner l'œuvre à entreprendre...

Elle éleva la voix pour achever :

— Que personne ne reste en arrière !

La modiste jugea que la recommandation s'adressait à elle, et à vingt mètres des derniers bandits, protégée par la nuit et par les broussailles elle se mit bravement en marche.

En un quart d'heure, on eut atteint la rivière Terre-Blanche. Les eaux étaient basses et découvraient une partie des berges que les crues de printemps avaient nivelées. C'est sur cette portion de territoire, amphibie si l'on peut s'exprimer ainsi, que Nelly et ses compagnons s'engagèrent.

Ainsi l'on contourna les rochers de Swift, et l'on parvint en un point où la muraille abrupte de granit se trouait d'un étroit couloir, au sol s'élevant en pente douce.

Au fond du défilé, sous un voile épais de lianes et de plantes grimpantes, les entrées sud des grottes apparurent.

Toute la troupe s'y engouffra, sur les pas de la femme de chambre.

Tiennette, qui n'avait pas cessé de suivre la trace, hésita une seconde. S'engagerait-elle dans le souterrain?

Elle se répondit non.

A quoi bon se faire surprendre?

Mais sa curiosité voulut au moins contempler les masses cuprifères amoncelées en cette cachette par la volonté de Topee.

Elle n'eut pas loin à aller.

Guidée par les voix des hommes de Bring, la jeune fille, se coulant le long des parois, se dissimulant derrière les blocs en relief, parvint à l'entrée d'une salle assez spacieuse.

Là, le cuivre s'élevait en tas jusqu'à la voûte.

Barres, saumons, masses informes, s'amoncelaient pêle-mêle. Les torches, dont ceux que surveillait la modiste s'étaient munis, piquaient ces cuivres de plaques jaunes ou vertes.

— Il y en a quinze ou vingt « chambres » comme celle-ci, indépendamment des galeries qui les relient, murmura la jeune fille. Je crois bien que l'on n'aura jamais remué autant *de cuivre* pour conquérir une héritière *d'or*.

Puis, sur cette phrase énigmatique, elle regagna la sortie, la berge découverte, et remonta vers l'endroit où son cheval entravé l'attendait.

Légère comme une écuyère consommée, elle sauta en selle et lança sa monture, au grand trot, sur la route qui accède à la gare du chemin de fer de Swift-Current.

Des hangars s'alignaient le long de la voie, édifiés par le roi du cuivre et destinés à recevoir ses énormes transports.

Elle pénétra dans l'un d'eux.

De là, sans être vue, elle discerna, à deux heures

sonnantes au cadran de la station, Flèche de Fer et Albert Prince se rencontrant devant le bâtiment des voyageurs.

Les deux hommes échangèrent quelques mots que la distance l'empêcha d'entendre, puis ils sortirent de la cour de la gare et, à un trot modéré, parcoururent la rue du village conduisant à la partie occidentale du district.

Leurs silhouettes s'effacèrent; les sabots cessèrent de sonner sur le sol.

Alors Tiennette eut un mélancolique sourire :

— Que le ciel les protège,.. tous les deux ! fit-elle... et après un silence : et monsieur Kozets aussi.

D'un mouvement mutin des épaules, elle parut secouer l'inquiétude trahie par sa voix, et, le ton assuré maintenant, elle conclut :

— A présent, je vais me coucher et dormir... Je l'ai bien gagné, car je crois avoir bien travaillé pour arriver au mariage de deux êtres que des préjugés ridicules auraient toujours séparés.

III

UN MARIAGE SUR « PLOTS »

Depuis huit jours, Orsato Cavaragio et l'escorte policière à sa solde chevauchaient auprès du chariot que conduisait Kozets, toujours sous son déguisement d'Indien Kri.

Celui-ci était pensif.

Dodekhan avait promis d'être de retour au bout de quarante-huit heures avec Albert Prince ; il y avait une semaine de cela et il n'apparaissait pas.

Lui était-il arrivé malheur ?

Le digne agent russe se sentait défaillir à cette pensée. Il comprenait quel dévouement le liait à présent à ce jeune homme étrange, en qui naguère il n'avait vu qu'un forçat.

— Il ne s'attendait pas à voir la police des États-Unis prendre parti pour cet Orsato Cavaragio. Il y a là une complication qui a dû modifier ses plans.. Oui... mais huit jours au lieu de deux !

Il convient de dire à sa louange qu'en dépit de

son anxiété sans cesse croissante, il ne songea pas un instant à abandonner le chariot.

Dodekhan lui avait ordonné de ne pas quitter la prison roulante de Laura ; l'absence du jeune homme dût-elle être éternelle, il passerait sa vie auprès du véhicule.

Mais si Kozets demeurait calme, au moins en apparence, Orsato Cavaragio, lui, faisait retentir les échos de ses clameurs de colère.

Il avait voulu pénétrer dans le chariot, railler Laura, lui démontrer qu'elle n'avait d'autre alternative que de lui accorder sa main.

Et un obstacle insoupçonné s'était jeté à la traverse de ses projets.

Le circuit électrique établi par Dodekhan était demeuré infranchissable.

En désespoir de cause, le señor avait, à l'aide d'une échelle, escaladé la toiture du véhicule. Par l'étroite ouverture, signalée à Laura par le faux Indien, il avait fait pleuvoir sur la captive les torrents d'une éloquence qu'il jugeait irrésistiblement persuasive.

Peine perdue. Miss Topee n'avait même pas répondu.

Et ce soir-là, la petite troupe campant au bord de la route, Orsato, plus furieux que jamais, tenait conseil avec les hommes de son escorte, tandis que Kozets, debout sur le wagon, faisait passer à la captive sa nourriture enclose en un panier.

— Par Satan ! rugit Orsato, cette voiture est chargée d'électricité ainsi qu'une bouteille de Leyde.

— Il faudrait donc procéder comme pour une de ces bouteilles que vous dites, hasarda l'un des auditeurs.

Le señor regarda le causeur :

— Que voulez-vous dire, mon brave ?

— Ceci... Un jour, j'ai dû, avec quelques camarades, procéder à l'arrestation d'un professeur de physique de l'Université de Pensylvanie.

— Quel rapport cela a-t-il ?

— Attendez, señor; vous l'allez voir. Nous nous présentons chez le professeur ; nous le trouvons débout, au centre d'un de ces appareils à douches circulaires. Vous voyez cela d'ici : une série de tuyaux parallèles, permettant la douche instantanée et complète.

— Oui, oui... continuez.

— Nous déclinons notre mandat. Il nous répond : « Gentlemen, la loi est la loi, je la respecte. Emparez-vous de moi, je ne ferai aucune résistance.

— C'était fort bien parlé.

— Oui, mais le facétieux personnage avait chargé l'appareil à douche d'électricité, et sitôt que nous allongeâmes la main pour le saisir... vlan ! vlan ! vlan ! des secousses à croire que nous étions foudroyés.

— C'est comme cet odieux wagon.

L'interlocuteur d'Orsato inclina la tête.

— Justement, señor... Et bien ! l'un de nous avait fait des études, il nous dirigea ; chacun toucha l'appareil électrisé... les secousses s'atténuèrent après quelques contacts et nous pûmes opérer l'arrestation du professeur.

Un véritable rugissement échappa au señor Cavaragio.

— Il faut procéder de même pour le chariot.

— Justement, votre honneur.

— Quatre dollars par secousse, allez-y, mes amis.

Personne ne remarqua que Kozets, toujours penché sur le véhicule, s'était agenouillé et avait jeté quelques paroles à l'intérieur.

Stimulés par la prime de quatre dollars, les agents se précipitèrent vers la voiture.

A l'arrière, trois degrés, bordés d'une rampe de fer, accédaient à la porte.

Le premier qui y posa le pied poussa un rugissement et fut projeté au loin comme par une catapulte.

Un second lui succéda et eut le même sort.

Mais les secousses électriques semblèrent bientôt diminuer d'intensité. On eût cru, selon l'expression de l'agent qui avait parlé tout à l'heure, que *la bouteille de Leyde se déchargeait.*

Le neuvième policier, tout en étant fortement secoué, demeura sur ses pieds.

Le douzième put s'établir sur la première marche et y séjourner.

A cette vue, Orsato Cavaragio lança un cri de triomphe :

— A moi, à moi, s'exclama-t-il... Je vais lui parler, à cette petite révoltée, et lui prouver qu'il n'y a électricité qui tienne : il faut m'obéir.

D'un bond de tigre, il fut dans l'escalier.

Mais il n'y resta pas longtemps.

Kozets s'était brusquement penché à l'ouverture supérieure du chariot. Comme par un effet réflexe, le señor fit entendre un hurlement étranglé.

Son chapeau tomba, ses cheveux se hérissèrent, se couronnant d'une aigrette lumineuse ; puis, subitement, il fut enlevé, projeté, et roulant sur lui-même, il alla mesurer la route poudreuse à dix mètres du wagon servant de prison à miss Laura Topee.

Tout étourdi du choc, il regardait ahuri, les hommes d'escorte accourus auprès de lui, quand les sabots d'un cheval sonnèrent sur la chaussée.

Presque aussitôt un cavalier parut, et la voix sonore de l'Indien Flèche de Fer domina le bourdonnement confus des conversations.

— Salut, mes amis. Que se passe-t-il donc ?

Orsato se leva furieux :

— Ce qui se passe ?... Eh ! miss Laura se retranche dans ce damné wagon où le chef Kri l'a enfermée.

Le pseudo-Peau-Rouge eut un sourire :

— N'est-ce que cela ?

— Que voudrais-tu davantage ?

— Le chef à la plume d'aigle ne veut rien que la satisfaction de celui auquel il s'est engagé.

— Nous sommes loin de la satisfaction.

— Le señor se trompe. Il oublie que Flèche de Fer est *Loëgaran* (sorcier) dans sa tribu. Qu'il me laisse faire, et avant une heure, la Rose de l'Ouest Canadien aura consenti à lui accorder sa main.

Un murmure dubitatif s'éleva.

L'Indien toisa les assistants, haussa les épaules, et d'un accent de commandement :

— Où est l'échelle qui accède au sommet du chariot ?

— Elle est dressée, chef, clama Kozets toujours à son poste élevé.

— Bien.

Puis avec une gravité qui impressionna les auditeurs :

— Que personne ne bouge ; je vais transformer l'esprit de la Rose de l'Ouest.

Sautant légèrement à terre, il courut à l'échelle, la gravit rapidement, parvenu sur la toiture du wagon, il s'accroupit, encadrant son visage dans le panneau étroit permettant de communiquer avec l'intérieur.

Kozets s'était redressé et surveillait le groupe resté sur la route.

Flèche de Fer apercevait Laura.

— Mademoiselle ? appela-t-il doucement.

Elle leva les yeux.

— Qu'est-ce ?

— C'est moi, votre ami rouge. Voici une lettre, lisez-la. Ensuite vous m'écouterez.

Rapidement il faisait glisser par l'ouverture un papier dissimulé jusque-là aux regards.

Laura s'en saisit et lut :

« Chère Laura, obéissez aveuglément. Des agents de la police des U. S. A. vous gardent ; il nous est impossible de vous sauver de vive force. Aidez à

notre ruse et de nouveau nous serons réunis, Votre dévoué : ALBERT. »

Elle eut un cri, une larme :

— Parlez !

— Consentez à épouser Orsato Cavaragio.

— Jamais !

— Attendez, miss. Consentez. Dites que, dans trois jours, vous sortirez de votre prison pour suivre le señor devant un révérend. Le mariage n'aura pas lieu, je vous le promets.

— Cela est-il convenu avec *Lui*.

— Il ne vous a pas écrit pour autre chose.

— Alors j'accepte.

— Je vais appeler Orsato Caravagio ; daignez lui répéter cette assurance.

Un instant plus tard, le señor se hissait à son tour auprès du pseudo-Indien, et par la petite baie rectangulaire recevait de Laura la promesse de l'épouser sous trois jours.

Tandis qu'il se répandait en protestations, compliments, congratulations, Flèche de Fer s'était rapproché de Kozets.

— Aussitôt Laura hors du wagon, lui disait-il, vous emmènerez le véhicule. Il importe de le mettre hors d'atteinte, car, pour le retour, il nous fournira un abri sûr.

— Bien, seigneur.

— Vous nous attendrez à l'endroit convenu.

— Oui.

Orsato se relevait radieux, transfiguré. Le chef à la plume d'aigle se sépara de son complice.

— Ah ! chef, s'écria Cavaragio, il faut que nos verres se choquent, que l'eau-de-feu coule en votre honneur.

Mais l'Indien secoua la tête :

— Après le mariage, señor. Je pars en avant. Je choisis le révérend qui vous unira à la Rose de l'Ouest ; puis je reviens au-devant de vous.

Pour toute réponse, le « fiancé de Laura » saisit les mains du pseudo-chef et les serra à les briser

Flèche de Fer laissa passer ces manifestations de joie ; puis il aida aimablement son « cher maître » à redescendre sur la route.

Après quoi, il prit congé du señor, salua les agents stupéfaits de l'aventure et, sautant en selle, il lança son cheval au galop.

Bientôt il se perdit dans l'obscurité. Alors, il quitta le chemin, contourna, à travers champs, le campement de l'escorte du chariot-prison, et après une demi-heure de trot, parvint devant une maison isolée.

Un homme en sortit aussitôt.

— C'est vous ?

— Oui, Prince.

— Eh bien ?

— Tout est entendu.

— Tout ?

— Oui, nous ne pouvions attaquer à main armée des agents de la police, mais la ruse nous est permise.

— Et ?

— Dans trois jours miss Laura sera libre.

— Chère petite Laura !

— Ne nous attendrissons pas ; montez à cheval et suivez-moi. Cette nuit même, nous devons être arrivés à Virginia-City.

Virginia-City est la ville importante de l'État de Nevada.

Elle compte soixante mille habitants, a des rues bien alignées, se coupant à angle droit et numérotées de 1 à 213, ce qui évite aux municipes de se creuser la tête à trouver des noms d'hommes ou de faits célèbres.

Elle a des tramways à trolleys, comme toute agglomération américaine qui se respecte, une gare sur le railway de San-Francisco, Sacramento, Great Salt Lake City, des fabriques de tissus, une caserne de Horse police (police à cheval), des halles vastes et bien aérées; mais ce qui la distingue, c'est que nulle part la multiplication des sectes religieuses ne sévit comme à Virginia. Le ciel sait pourtant qu'aux États-Unis les sectes pullulent, et qu'au dernier recensement de 1902, l'administration en catalogua six mille sept cent soixante-deux.

De même qu'ils ont toutes les grandeurs de la liberté bien comprise, les Américains, exagérant comme tous les hommes, arrivent à en posséder également tous les ridicules.

La création de religions nouvelles est un de ces ridicules.

Oh ! chez eux, c'est bien simple. Ils ne se mettent point martel en tête, comme un Çakia Mouni, ou un Mahomet. A quoi bon? Un brave homme aspire

à être le chef d'une nouvelle secte (la seule disant la vérité sur le ciel); il construit, achète ou loue, selon ses moyens, un hangar, l'orne de bancs de bois, d'une tribune un peu plus élevée; se rend ensuite chez l'imprimeur et lui fait tirer mille, deux mille, dix mille, cent mille exemplaires d'un avis que l'on distribue à domicile ou dans la rue.

Tous sont sensiblement pareils à celui que nous reproduisons ici.

AVIS CÉLESTE

A toutes les personnes graves et honorables que préoccupe le souci de leur salut.

« Le R... Thomas Fluyt, du 16 de la neuvième avenue, informe ses concitoyens qu'il a été visité par l'esprit de lumière. Le dimanche... du mois courant, à trois heures après-midi, il se tiendra au n° 183 de Seventeen street (hangar vert et rouge — ne pas confondre avec le temple d'hérésie, noir et rouge) à la disposition des êtres pensants et méditatifs épris de vérité, pour leur expliquer comment il a découvert, dans le livre... chapitre... de la sainte Bible, les fleurs précieuses du réel enseignement divin; les fleurs que le souffle de l'erreur ne fane jamais.

« Chassez l'indifférence, excitez vos cœurs à la recherche de la vraie parole, et songez que le R... Thomas Fluyt se dérangeant pour éclairer ceux que leurs occupations journalières retiennent loin

des saintes méditations, il est en droit d'espérer que vous vous dérangerez de la même façon.

« Allons, courage! En avant! Terrassons l'hérésie! C'est le meilleur placement que le temps consacre à notre salut.

« Donc dimanche... du mois courant, à trois heures après-midi, la lumière brillera dans le hangar vert et rouge de la Seventeen street, number 183. »

Or, vers la fin d'octobre, Tiburcius Pandilecson, de Virginia, avait réuni, dans un hangar jadis affecté à remiser les fourrages (ce détail démontre que la fortune n'habitait pas sous le toit du digne homme), Tiburcius donc avait réuni, à l'aide d'un avis céleste et de superbes variations sur le trombone exécutées par un sien cousin, instrumentiste à l'Armée du Salut, environ dix personnes graves et honorables préoccupées de leur salut.

Peut-être aussi la température expliquait cette affluence relative.

L'hiver s'annonçait hâtif et froid. Les cimes des Montagnes Rocheuses se montraient, au loin, déjà revêtues de leur manteau de neige, et une bise âpre soufflait à travers les rues, rougissait les nez, engourdissait les doigts ou les picotait d'une vague onglée.

Dans le hangar, le brave Pandilecson expliquait que le pronom, cette partie du discours qui, grammaticalement, remplace le nom, ne le remplace pas du tout divinement, et constitue un manque de respect évident et haïssable à l'égard du ciel et

des grands personnages, dont les faits et gestes sont relatés par la sainte Bible.

C'est dans ce sens que la Lumière l'avait visité.

Il tombait à bras raccourcis, sur les traducteurs du livre sacré, traducteurs vivant à une époque encore à demi-païenne, incapables de soupçonner les précautions oratoires que l'homme, grain de poussière, mousse minuscule, microbe pensant, doit au Maître de toutes choses.

Quand il avait bien étrillé les traducteurs, il bâtonnait d'importance le pronom.

— Monsieur est sorti, *Il* rentrera ce soir.

« Voyez cet exemple. Cet *il* est-il assez cavalier, impertinent, presque moqueur. Oh ! cet *il* à l'allure de traîne-ruisseau, cet *il* voulant tenir la place de monsieur, mot respectueux et respectable ; le rôdeur louche essayant de forcer l'*entrance for gentlemen* du bar de la conversation. »

Il termina sa conférence en lisant à son auditoire quelques lignes substituées par lui au texte ancien contenant ces infâmes pronoms.

« Alors Jéroboam frappa la porte du bâton.

« Et une voix à la douceur grave dit :

« — Entrez !

« Et Jéroboam entra.

« Et le vieillard, à l'œil limpide, à la longue barbe, blanche comme la tunique de lin des lévites, salua le voyageur de ces mots :

« — Quel que soit l'hôte, que cet hôte bienvenu prenne un siège et repose sa personne fatiguée par la route.

« Et Jéroboam s'assit en disant :

« — Jéroboam est mon nom ; fatigué est mon état, car longue fut la route.

« Alors le vieillard appela des serviteurs, leur commanda de servir l'hôte, et cet ancêtre, que l'âge avait auréolé d'argent, disait :

« — Seigneur, reprends des forces, Pour calmer la soif, bois ; pour calmer la faim, mange. »

Par les fenêtres du hangar, les globes électriques de la rue projetaient leur lueur blanche.

L'attention des fidèles se lassait, et, incitée par les premiers tiraillements de l'estomac, s'en allait tout doucement des préoccupations du ciel vers celles de la terre : la maison bien chaude, le souper avec le thé parfumé, les rôties dorées, les sandwiches minces comme papier, où se marient si agréablement à l'œil, au goût, le blanc du pain, le chrome du beurre, le rose du jambon.

Tiburcius Pandilecson jugea qu'il était temps de clore la séance, fit une petite quête pour encourager et favoriser l'essor de la nouvelle secte, puis rendit la liberté à ses auditeurs engourdis.

— Brrou ! fit-il, le temps est froid. Par bonheur, la rue 33, ma chère rue, est à deux pas.

Puis souriant :

— Douze personnes au hangar aujourd'hui... Cela n'est point mal pour un début. J'ai pris leurs adresses. J'irai les fortifier dans la vérité à domicile... Comme cela, je verrai leurs amis et connaissances ; je les ferai agir sur les fournisseurs... Oui, oui, à la fin de l'hiver, je ne doute pas de voir mon

cher troupeau porté à trois cents têtes... L'homme qui en dirige trois cents autres est tiré d'affaires dans cette vallée de larmes, et comme, par profession, les portes du ciel me sont ouvertes, je puis reconnaître, vis-à-vis de moi-même, que je suis satisfait de mon sort.

Tout en monologuant, le nouveau prophète arrivait à l'angle de la rue 33.

Le roulement bruyant d'une sorte de roulotte appela un moment son attention. Il crut même que ce véhicule, arrêté devant son logis, se mettait en marche à ce moment, mais il chassa aussitôt ces pensées.

Quelle apparence qu'un entre-sort stationnât en face de sa demeure !

Au surplus, il arrivait à sa porte. Une porte étroite haute, peinte en rouge foncé, sur laquelle se détachaient les cuivres brillants d'un marteau figurant une tête léonine.

Tiburcius lui sourit. Cette tête encriniérée lui rappelait une de ses douces et enfantines plaisanteries scolastiques.

Par une simple transposition de mots, il transformait la phrase des écritures :

— J'ai frappé le lion de l'épée.

En celle-ci :

— J'ai frappé du lion l'*épais* vantail de mon seuil.

Ce qui le faisait rire aux larmes, ainsi que quelques anciens condisciples, aujourd'hui révérends comme lui.

Donc, il frappa du lion à deux reprises.

D'ordinaire, cinq bonnes minutes étaient nécessaires à la servante, la vieille Dothie, pour venir ouvrir.

Ce soir-là, on eût cru qu'elle attendait son maître derrière la porte

Le marteau, en effet, s'était à peine abaissé pour la seconde fois, que le vantail tourna sur ses gonds, démasquant la créature ridée composant tout le « domestique » de Tiburcius.

Oh ! la vilaine apparition !

Dothie, à l'âge même où les autres filles ont cet éclat de jeunesse dénommée beauté du diable, Dothie avait toujours eu la palme de la laideur, et cela sans injustice, passe-droit, ou protection d'aucune sorte.

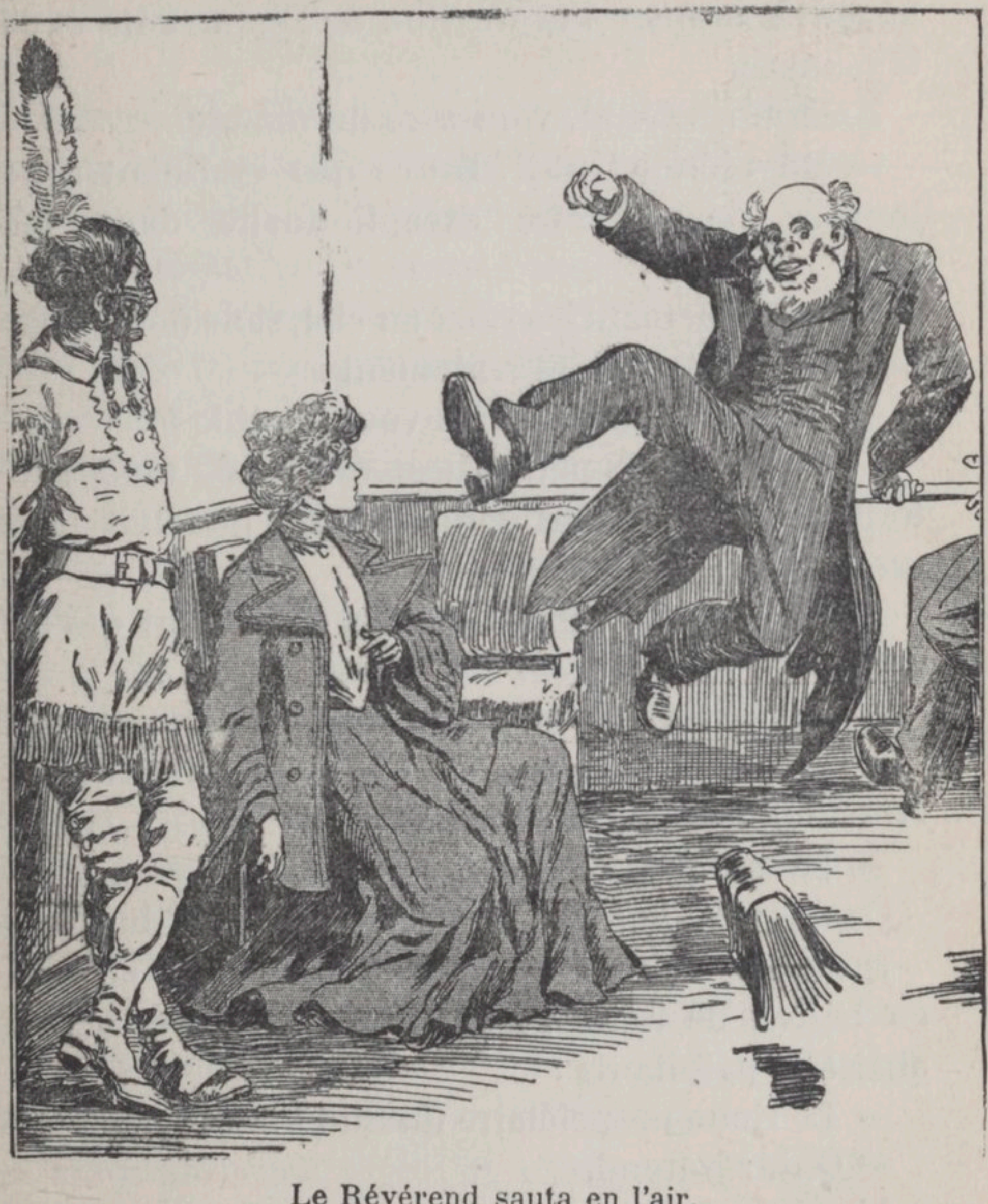
Les années n'avaient fait qu'ajouter à cette hideur, sculptant les traits de mille rides, recourbant le nez, modelant le menton en galoche, édentant la bouche large, rougissant les paupières et tordant le corps maigre en zigzags.

Si l'on ajoute que Dothie, originaire de la Nébraska, avait conservé la coiffure des fileuses de son pays : le serre-tête noir orné de deux oreilles pointant vers le ciel, ainsi que deux cornes, on comprendra pourquoi les écoliers de Virginia-City avaient surnommé la pauvre vieille le « Miroir du Diable ».

Et pourtant, dans ce corps contrefait, toutes les vertus, toutes les bontés avaient élu domicile ; mais, hélas ! qui s'intéresse à la vertu laide ?

Enfermez les meilleurs bonbons dans un cornet de vilaine apparence, personne n'en voudra. L'hu-

manité raisonne comme l'oracle de la fable. — Mieux vaut piquette en un verre mousseline



Le Révérend sauta en l'air.

que nectar dans un gobelet grossier.

Ce soir-là, Dothie apparut particulièrement laide à son maître. Cependant son visage tentait d'exprimer la joie ; mais il l'exprimait avec tant de rides,

des clignements d'yeux si bizarres, des contorsions si inquiétantes de la bouche, qu'il réussissait seulement à donner l'expression de l'épouvante et de la menace.

— Mon révérend, vous avez du monde.

— Du monde? fit-il. Est-ce que vraiment cette journée devrait être exceptionnelle dans ma vie.

Il leva béatement les yeux au ciel, sans doute pour ne plus voir Dothie et lentement :

— De quel monde parlez-vous, Dothie ?

— De plusieurs personnes, révérend ; mais surtout de la plus considérable, ainsi que doit faire une créature polie et sensée.

— Je vous entends. Dites-moi seulement qui est celle-ci ?

La vieille leva les bras en l'air et, avec un orgueil que ne connurent peut-être pas les Césars rentrant en triomphe dans Rome :

— Le señor Orsato Cavaragio !

Ce nom eut le privilège de bouleverser Tiburcius.

Il s'appuya au mur comme si ses jambes eussent en besoin de renfort pour le soutenir, et la voix abaissée, palpitante :

— Le riche propriétaire du Sud ?

— Oui, révérend,

L'organe de Tiburcius se voila encore davantage.

— Et que souhaite-t-il de moi?

— Son mariage?

Tiburcius chancela. La muraille elle-même lui parut un instant insuffisante à le maintenir. Mais

par un héroïque effort, il demeura debout, et avec un geste que n'eût pas désavoué Louis XIV :

— Allons, dit-il, que les destins s'accomplissent !

Dothie se montrait toujours pleine de déférence pour son maître, mais elle mit un respect inaccoutumé à s'effacer pour le laisser passer.

— Dans le parloir, susurra-t-elle.

Gravement, Tiburcius inclina la tête, se dirigea vers la pièce indiquée, tourna délibérément le bouton et entra.

Un groupe de personnes se trouvaient là,

Orsato, Laura, Flèche de Fer, plusieurs agents de la police.

A cette heure même, Albert attendait à la gare en lisant les journaux, et Kozets, quittait la cité, excitant l'attelage qui entraînait la roulotte vers une destination inconnue.

Certes, Tiburcius avait hâte de saluer le riche Orsato ; pourtant se ne fut pas à lui qu'il adressa la parole.

Il s'arrêta devant Flèche de Fer d'un air surpris, et prononça entre haut et bas ses mots étranges :

— Le tapissier !

Tout le monde se regarda avec étonnement.

— Pardonnez-moi reprit le clergyman, mais je n'ai pas été maître d'un mouvement de surprise, en reconnaissant, dans ce chef indien, le tapissier qui vient de disposer mon parloir.

Flèche de Fer hocha la tête.

— Mon frère le visage pâle est joyeux comme l'oi-

seau moqueur. Il se plaît à dire des choses qui dérident les guerriers.

— Vous vous trompez, chef, fit sévèrement Tiburcius, je suis un homme grave, et la plaisanterie, cette mousse du péché, est soigneusement proscrite de mes discours.

— Ah ! modula le Peau-Rouge, alors je ne comprends pas, mon frère.

— Que ne comprenez-vous pas ?

— Pourquoi ? vous m'appelez tapissier.

Du coup, la physionomie de Tiburcius exprima l'ahurissement.

— Pourquoi ? Vous demandez pourquoi ?

— Sans doute.

— Prétendriez-vous dire que, depuis trois journées, vous n'avez pas vécu dans cette maison ?

— Je le prétends.

— Comment ! Vous ne vous êtes pas présenté comme l'envoyé d'un fidèle désireux de conserver l'anonyme ?

— Non.

— Vous n'avez pas posé ce tapis sur le plancher, ces rideaux aux fenêtres ?

— Mon frère le visage pâle a la vue trouble, car il confond un chasseur du Canada avec un artisan de ce pays.

Dans les yeux noirs du pseudo-chef il y avait bien quelque chose d'ironique pouvant inciter l'observateur à croire qu'il cachait la vérité, mais sa voix sonnait si calme, si nette, que le clergyman sentit sa confiance chanceler.

— Ce serait alors une bien curieuse ressemblance.

— Le visage pâle m'a peut-être aperçu dans la ville, reprit froidement Flèche de Fer, car je me suis présenté plusieurs fois sans le rencontrer, et c'est sur l'affirmation de la vieille squaw, la servante, que j'ai annoncé au señor Orsato que mon frère consentirait à célébrer son mariage.

— Sur ce point, au moins, nous sommes d'accord.

— Sur tous nous le serons, si mon frère veut appeler sa squaw et l'interroger.

— Non, non, inutile ; soit ! j'erre... ; j'aime mieux confesser ma méprise de suite que condamner un gentleman comme le señor à attendre.

L'Indien acquiesça à ces paroles d'un signe de tête. Sur ses traits rigides passa comme un sourrire.

Dodekhan s'avouait, tout bas, qu'il avait bien été le tapissier. De temps à autre, il quittait le travail, troquait sa cotte d'ouvrier contre un costume de Kri et, assuré que le clergyman était absent, il venait le demander, causant avec Dothie, apprenant de la peu charmante créature la pauvreté du logis, les expédients de chaque jour.

Mais Tiburcius était déjà tout à Orsato.

— Votre Seigneurie désire se marier ?

— Oui, mon révérend.

— Avec cette jeune et jolie lady ?

— Oui.

— Pourquoi renoncez-vous volontairement à la pompe, dont votre fortune vous permettrait d'entourer cet acte si important de l'existence ?

— Parce qu'une famille aux idées troubles nous a obligés à la fuite, à l'union des fugitifs.

— Quelles raisons alléguait-elle ?

Ici Cavaragio tira de son pardessus un portefeuille bourré de papiers.

— Cela serait long à raconter, et ne saurait fixer l'attention d'un homme tel que vous. Acceptez plutôt cette légère offrande.

— Oh ! s'écria Tiburcius... Fi, fi donc ! Ne parlons pas de cela.

Ce qui ne l'empêcha pas d'ouvrir le portefeuille et de compter religieusement cinquante billets de deux cents dollars (cinquante mille francs).

Après quoi, contenant et contenu s'engouffrèrent dans les poches de la longue redingote du révérend, qui conclut :

— Asseyez-vous, mes frères, je vais me recueillir. Profitez de cet instant pour élever vos âmes.

Fût-ce hasard ? Laura se trouva assise auprès du pseudo-Indien, lequel était très proche de la porte.

Et tandis qu'Orsato et Tiburcius échangeaient encore quelques congratulations à voix basse, l'ex-escamoteur se pencha vers sa voisine.

— Vous avez bien compris, mademoiselle ?

— Je le crois.

— Sous le tapis est un tissu souple de fil métallique, où circulera un courant électrique dès que j'aurai établi le contact. Vos chaussures, les miennes, portant des semelles de gutta-percha, nous ne serons pas incommodés ; mais les autres, eux, éprouveront les joies d'un promeneur qui marche sur un

plot de tramway en action. Ayez les yeux fixés sur moi et obéissez sans hésitation à mon appel... Silence !

Ce dernier mot était motivé par ce fait qu'Orsato venait se rasseoir, pendant que Tiburcius, les bras tendus vers le plafond, la face extatique, semblait magnétiser les grâces divines pour les contraindre à tomber en pluie sur les assistants.

Les agents, naguère escorte, maintenant témoins, s'étaient assis en arrière des fiancés, sur deux rangs.

Le chef rouge, lui, s'adossa au mur.

Sa figure était impassible ; mais son regard brillait, ses lèvres frémissaient.

— Mes frères, commença Tiburcius, mes amis...

Il s'arrêta net, regarda ses pieds, son tapis, puis ses hôtes.

Orsato et Laura avaient pris une attitude recueillie ; mais sur les traits du señor, sur ceux des hommes de police, se reflétait une part de la surprise peinte sur ceux du révérend.

Tous avaient ressenti un fourmillement sous la plante des pieds, et chacun avait oublié un moment l'acte grave qui allait s'accomplir, pour murmurer :

— J'ai *des fourmis* sous les pieds... c'est bien agaçant.

Mais le chatouillement avait cessé. Les faces exprimèrent derechef la satisfaction, et Tiburcius, l'air épanoui, reprit :

— Chers amis, vous qui, vous appuyant l'un sur l'autre, désirez parcourir le pèlerinage de la vie...

Il marqua ici un point d'orgue prolongé, tout en agitant la jambe droite de façon bizarre.

Sympathie probablement, la jambe gauche d'Orsato Cavaragio se prit à se trémousser également. Respect probablement, pour leur chef, les agents remuèrent vigoureusement leurs tibias.

Laura et Flèche de Fer, seuls, conservaient la tenue décente de rigueur en pareille circonstance.

— Je vous demande pardon, fit enfin le révérend je ne sais pas ce que j'ai.

— C'est comme moi, gronda le señor.

— C'est comme nous, appuyèrent les agents.

— Une démangeaison.

— Moi également.

— C'est tout à fait insupportable.

— A qui le dites-vous ?

Rapprochés par cette confidence d'une souffrance commune, tous se sourirent.

Tiburcius murmura :

— Je reprends ; encore une fois, pardon.

— Il n'y a pas de quoi... se gratter est une nécessité fâcheuse et non une injure.

— Je le pensais aussi.

Et pour la troisième fois, Tiburcius reprit son discours :

— Chers amis !

Hélas ! il ne put aller plus loin. Flèche de Fer, qui avait à sa portée le bouton de contact déterminant le passage du courant électrique dans le tapis métallique, le poussa *à bloc*.

Ce ne furent plus des fourmis mais des pointes

de feu qui picotèrent la plante des pieds du señor, du clergyman et des assitants.

Le révérend sauta en l'air.

Orsato l'imita, accentuant son mouvement d'un juron profane.

D'un même élan, les policiers se trouvèrent debout.

Mais à peine leurs semelles se trouvèrent-elles en contact avec la moquette, que l'intolérable chatouillement se reproduisit. Tous exécutèrent un nouveau saut, suivi bientôt d'un troisième, puis d'un quatrième.

Ils avaient l'air de se livrer à un cake-walk échevelé.

Et avec cela des cris, des malédictions ; malgré sa réserve habituelle, Tiburcius faisait à présent chorus avec Orsato et ses gardes.

Ses lunettes d'or sautèrent, son livre pieux roula sur le sol.

Flèche de Fer avait couru à la porte, appelant :

— Dothie ! Dothie !

Tout en invitant du geste à se tenir prête, Laura, qui avait toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

Aux clameurs du faux Indien, la servante se précipita tout essoufflée.

— Qu'y a-t-il ?

— Votre maître est fou.

— Fou, lui, ce saint homme ?

— Il danse au lieu de célébrer le mariage du gentleman, voyez.

S'effaçant, le chef démasqua la porte, montrant à

la vieille l'étrange spectacle dont les victimes ignoraient la cause.

Dothie fut suffoquée.

Comme toutes les personnes laides, elle avait la vertu revêche. Il lui plaisait d'être servante du révérend. Cela convenait à son désir intime de morigéner et de gourmander les autres.

Aussi, pour elle, l'aventure constituait un écroulement.

Ce fut bien pis lorsque Tiburcius, affolé, hors d'haleine, clama :

— Dothie ! Dothie ! Vieille folle ! Au lieu de me regarder avec des yeux de hibou, venez donc arrêter mes jambes.

— Oh ! murmura-t-elle avec mépris, c'est le démon du whisky qui lui inspire une idée si peu sage.

Brusquement, elle se sentit poussée en avant. Flèche de Fer avait attendu le moment favorable pour engager la gouvernante sur le tapis.

— Allez, allez donc, votre pauvre maître vous réclame.

Alors la scène devint épique. La laide créature se prit à exécuter un cavalier seul auprès duquel les gambades d'Orsato, de Tiburcius, des agents n'étaient qu'enfantillages.

Elle pirouettait, voltait, bondissait, ses os craquaient.

Laura, riant aux larmes, se fût peut-être oubliée dans la contemplation de ce tableau, qui la vengeait de ses transes passées, mais l'Indien veillait.

— Vite, mademoiselle.

Elle se glissa dehors. La porte fut refermée à clef, et laissant les victimes de la fée Électricité se livrer à une danse échevelée, à un exercice diabolique, les fugitifs se précipitèrent au dehors.

Une voiture passait. Dodekhan y poussa sa compagne, prit place auprès d'elle, et lança au cocher :

— A la gare du railway... trente *cents* (environ 1 fr. 50) de pourboire.

Quand l'automédon peut boire, le cheval galope... En vertu de ce singulier axiome de mécanique usuelle, le véhicule partit à fond de train.

IV

ENRÔLÉS DANS L'ARMÉE DU SALUT

La gare, une des curiosités de ce pays lointain. peut-être unique en son genre, est bâtie de pierres bleues de minerai de cobalt, agrémentée de colonnes de porphyre. Le choix des matériaux n'est point le fait d'un luxe peu habituel dans les chemins de fer, mais d'une économie bien entendue.

Les hauteurs voisines sont composées de ces pierres. On les avait à pied-d'œuvre, au prix d'extraction, puisqu'on les tirait de terrains appartenant à la Compagnie, et on les a utilisées.

Voilà comment la cité fut dotée d'une gare de cobalt et de porphyre.

Dodekhan expliquait ces choses à sa gracieuse compagne.

Il s'était fait reconnaître d'elle, lui avait conté à sa façon comment il avait été amené à se déguiser, à se mettre au service du señor Orsato, afin de lui arracher sa victime.

Il n'avait pas manqué d'exalter le courage, le dévouement de Prince.

Et comme Laura, tout émue, le remerciait avec effusion, il s'était lancé à corps perdu dans une description physique, politique, etc.. de Virginia-City et de ses environs.

Dans la cour, que bordent de gracieuses rampes, aux balustres alternés des deux matières, un homme se précipita à la portière de la voiture.

— Le Prince Virgule !

— Mademoiselle Laura !

Mais le jeune homme semblait bouleversé.

— Chef, dit-il en abrégeant les effusions, un malheur !

— Lequel ?

— Les vêtements qui devaient nous servir de déguisement...

— Eh bien ?

— Nos valises, tout enfin, disparu, enlevé, emporté par les gens chez lesquels nous les avions remisés.

Il est des instants où les plus malins sont tourmentés par les lauriers de feu La Palisse, qui, un quart d'heure avant sa mort, était encore en vie.

Dodekhan le démontra en demandant :

— C'étaient donc des voleurs ?

— Oui. Les voisins me conseillaient de porter plainte, mais, dans notre situation, je me suis abstenu. Ici, aux États-Unis, Orsato serait soutenu par la police et la magistrature. S'adresser à ces institutions, serait se livrer à lui. Ma foi, je suis venu à

la gare, avec l'espoir que vous trouveriez une idée

— Votre confiance m'honore, grommela le jeune homme, d'un ton embarrassé qui démontrait combien peu il apercevait l'idée libératrice.

— Bon, intervint Laura, on se passera de déguisements.

— Oui, et notre signalement sera envoyé sur la ligne... nous serons arrêtés au premier buffet...

— C'est vrai.

— Avec cela, que ma valise contenait certaines choses qui eussent pu nous tirer d'affaire à l'occasion... Et le train part dans dix minutes.

Laura, Prince s'étaient assombris.

Ils comprenaient que leur position était plus précaire encore que tout à l'heure.

Maintenant Orsato, s'il reprenait la fugitive, serait sur ses gardes. Un coup de main n'aurait plus de chance de réussir.

Et navré par cette constatation, Albert murmura :

— On peut toujours se faire tuer.

— Excellente idée, riposta le faux Indien en haussant les épaules, se faire tuer pour vivre libre.

Le représentant de Bonnard et Cie allait répondre. Il n'en eut pas le temps.

Un vacarme étourdissant retentit à l'entrée de la cour.

Trombones, tambours, grosses caisses, cymbales, meuglaient, sonnaient, roulaient, tonnaient.

Des musiciens, en redingotes, coiffés de képis à larges bandes rouges, précédaient une vingtaine

de jeunes filles portant l'uniforme de l'Armée du Salut.

Elles marchaient deux par deux, au pas accéléré, fluettes dans le costume bleu-marine, cocasses et drôlettes sous le grand chapeau.

Dodekhan rêvait :

— Ici, se disait-il, je n'ai plus trace de ma puissance d'Asie; je suis même séparé de Kozets et de ce chariot où nous avions groupé quelques moyens de défense. Je suis seul, avec les forces d'un homme. Avec cela, il faut que je sauve ces êtres dont j'ai juré le bonheur.

Il hocha la tête, comme répondant à une remarque intérieure :

— Oui, cela est vrai. Auprès de mon père Dilevnor, j'ai appris la lutte incessante contre la police russe... et nous n'étions pas toujours les plus forts.

Traqués, proscrits, il nous fallait, par ruse, passer à travers les mailles du filet tendu autour de nous. Ici, nos déguisements sont volés, Kozets et le chariot sont en route pour le rendez-vous que je leur ai fixé... Avant une demi heure toute la ville sera en rumeur à cause de nous. Et pourtant... mon père, la « Française », veulent que mon frère d'adoption, que sa fiancée soient sauvés.

Les sourcils froncés, le front plissé par l'effort de la réflexion, le jeune homme regardait les salutistes défilant à travers la cour de la gare.

Miss Turncrof, présidente de la Compagnie de Virginia-City, conduisait en personne le troupeau

musical. Grande, sèche, osseuse, des poils gris et rudes ombrageant sa lèvre supérieure — miss Turncrof n'avait pas eu le temps de se raser — elle était assistée de sa lieutenante Dinah Roll, aussi efflanquée qu'elle-même, mais rouge de cheveux, rouge de teint, à croire que les brides écarlates de son chapeau-cabas faisaient partie de sa rubescente personne.

— Halte ! front ! rompez les rangs !

La musique pénètre dans la salle d'attente, gagne le quai, où elle se forme en cercle, prête à saluer d'une aubade le départ du train.

Turncrof et Dinah Roll se précipitent au guichet de distribution des billets.

Quant aux douces pupilles de l'Armée du Salut, elles se débandent. Les unes suivent leurs « officières » dans la gare; les autres se dirigent, toujours au pas de charge, vers un édicule qui, derrière une haie de buissons et d'arbustes, se dresse dans l'angle de la cour.

— Oh ! murmure Dodekhan qui ne les perd pas de vue... ces chapeaux, ces longs manteaux... pourquoi pas !

Ses compagnons ont entendu. Ils tressaillent. Quelle est l'idée de leur ami ?

Celui-ci montre les « imperméables » bleus dont sont munies les ouailles de l'Armée du Salut, leurs chapeaux, sous lesquels leurs figures disparaissent.

— Voilà un déguisement.

Parbleu oui, en voilà un. Seulement il est porté

par d'autres qui n'ont aucune raison de le quitter.

Cependant le pseudo-chef indien, après avoir enjoint à ses amis de l'attendre, s'est élancé à son tour vers l'édicule en question.

Justement une salutiste en sort.

— Miss, lui dit-il, en s'inclinant le plus respectueusement du monde.

Elle s'arrête et rit en découvrant ses dents blanches.

— C'est à moi que vous parlez ?

— Oui, très bien, on ne veut pas que vous quittiez la ville.

Il a appuyé sur ces mots. Son interlocutrice le considère un peu surprise :

— J'y suis forcée. Je n'ai pas le moindre argent et l'Armée du Salut me fait vivre.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Allez au 63 de la Quarante-quatrième avenue. Joë Smith et sa mère vous attendent, si vous souhaitez vous marier avec lui.

Oh ! Dodekhan a touché juste. Parler hyménée à une pauvre petite Américaine ruinée de naissance.

Elle rougit, pâlit, et avec ce sens pratique de sa nation, elle questionne :

— Si je souhaite ! Qu'est-ce qu'il *vaut* Joë Smith ?

— Huit à dix mille dollars annuellement.

— Et il n'est pas horrible de sa personne?

— Il est charmant.

— Alors, je cours...

Le Turkmène retint la jeune fille, si prompte à

contracter mariage à l'américaine. Le recrutement des salutistes explique, du reste, cet empressement. Ce sont des jeunes filles pauvres appartenant à toutes les classes de la société. Lors de la fondation de la section de Paris, il y eut un instant où l'œuvre faillit péricliter. Toutes les gentilles agentes, servies par l'étrangeté de leur mise, l'originalité de leur association, se mariaient avec une rapidité telle que la société n'avait plus le loisir de combler les vides par le recrutement.

L'Armée du Salut prit, à ce moment, une résolution énergique. On décida que les « soldates » de Paris seraient toutes laides et contrefaites; mais alors plus personne, les laiderons moins que les autres, ne voulut faire partie de la division parisienne. Il fallut rapporter le malencontreux décret.

Donc l'Indien arrêta la jeune fille.

— Un instant. Si l'on vous voit sortir de la gare avec votre imperméable, votre chapeau, on courra après vous, on vous retiendra.

— C'est vrai.

— Confiez-les-moi... En chemin, vous n'attirerez pas l'attention.

Sans défiance, l'interlocutrice de Dodekhan lui remit les objets demandés, montrant ainsi un minois rose, des cheveux dorés; puis, légère comme une gazelle, elle s'enfuit au pas de gymnastique.

Le faux Indien suspendit manteau et coiffure aux branches d'un buisson, appela du geste Laura, Albert, et rapidement :

— Miss, voici le déguisement pour vous... Hâtez votre toilette et ne vous laissez pas surprendre.

Lui-même revint devant l'édicule.

Par deux fois encore il recommença la même scène. Il avait bien compris les salutistes. Aucune ne résista à l'attraction matrimoniale.

Le mot magique : mariage, était à peine prononcé qu'elles abandonnaient manteau et chapeau.

Dodekhan revêtit l'un, coiffa l'autre; puis, rejoignant ses compagnons qui en avaient fait autant :

— Nous voici déguisés. Montons dans le train, et tâchons de nous glisser dans un compartiment, dont les autres places soient déjà occupées. De la sorte, nous n'aurons pas de salutistes avec nous, et nous ne risquerons pas d'être démasqués.

— Mais jusqu'où irons-nous?

— Jusqu'à la première station d'arrêt. Là, nous louerons des chevaux et nous gagnerons la montagne... Je vous transformerai en Indiens. Nous rejoindrons alors mon chariot et, à petites journées, nous atteindrons la frontière canadienne, puis Swift-Current.

Tous deux lui serrèrent les mains.

A sa suite, ils traversèrent les salles d'attente. Un employé interrogé déclara que les salutistes s'étaient groupées en tête du train, ce qui décida aussitôt les fugitifs à se porter vers les wagons d'arrière.

Le long du convoi les employés couraient, fermant les portières, houspillant les voyageurs retardataires.

Dodekhan, Albert, Laura aperçurent de grands chapeaux, des mouchoirs qui s'agitaient. Ils répondirent à ces signaux et firent irruption dans un compartiment où toute une famille, composée du père, de la mère, et de quatre moutards barbouillés, s'empilait déjà.

Poussant l'un, pressant l'autre, ils réussirent à s'asseoir, au moment même où une secousse, une trépidation métallique, annonçaient que le train quittait Victoria-City.

. . . . . .

— Moi je suis Jonathan Batby, et voici mon épouse Maggie et mes quatre garçons : Tod, Ned, Dick et Bell.

— Mes compliments !

— Vous pouvez me complimenter. Je suis le fils de mes œuvres ; j'étais garçon et pas père du tout. J'ai épousé Maggie et nous avons eu quatre enfants, et je les nourris tous, et nous mettons des dollars à l'abri... avec cinq peaux d'ours.

C'est ainsi que les trois voyageurs, dissimulés sous les vêtements salutistes, subirent la présentation de leurs compagnons de wagon.

— Oh ! oh ! fit Laura, des peaux d'ours pour les nourrir... ; les couvrir, voulez-vous dire ?

— Non pas, nourrir.

Et avec un rire sonore, le yankee poursuivit:

— Vous n'êtes pas du pays, je l'ai reconnu tout de suite, sans cela, d'abord, je ne me confierais pas à vous ; puis le nom de Jonathan Batby ne vous serait pas inconnu.

— Étrangers en effet, notre ignorance est excusable.

— Je pense ainsi... Je suis l'attractif et sans égal dompteur d'ours des Montagnes Rocheuses.

— Oh ! oh !

— Yes... dompter des ours, cela n'est pas même matière à conversation. Le sensationnel de mon affaire est que je dompte des ours... sans en avoir.

— Ah çà ! comment vous y prenez-vous ?

— Le moyen le plus simple, si simple qu'il ne pouvait venir que dans une cervelle yankee ?

— Et c'est ?...

— D'acheter cinq peaux d'ours... de mettre Maggie, Tod, Ned, Dick et Bell dedans, de les faire ajuster ; à distance, cela donne l'illusion. J'ai des ours qu'aucun autre ne saurait égaler.

Ma foi, en dépit de leurs préoccupations, les fugitifs riaient, quand une figure longue, sèche, anguleuse, drapée dans un manteau bleu, le front auréolé du chapeau-cabas, se dressa dans le couloir, à la porte du compartiment.

C'était miss Turncrof, officière des salutistes voyageuses.

A sa vue, la gaieté se glaça sur les lèvres.

— Jane, Maud et Liddy, fit-elle d'une voix caverneuse, je viens vous demander compte du retard qui vous a séparées de vos compagnes, douces brebis de mon troupeau ?

Oh ! cet organe ! jamais éclatement de tonnerre ne bouleversa pareillement touristes en chemin de fer.

Les fugitifs comprirent que, s'ils parlaient, leur accent, différent de celui des charmantes personnes dont ils avaient pris la place, les trahirait certainement.

D'autre part, leur visage les démasquerait tout aussi sûrement.

Sur cette réflexion, plus rapide que l'éclair, ils baissèrent la tête, opposant le fond de leurs chapeaux aux regards sévères de Turncrof, et demeurèrent muets.

Jonathan Batby, sa famille, l'officière, regardaient surpris.

— Eh bien ! reprit cette dernière, j'attends.

Même immobilité, même silence.

— Enfin, mesdemoiselles, êtes-vous devenues muettes ?

Les trois têtes coiffées de cabas s'abaissèrent encore pour affirmer.

— Oui.

Jonathan, Maggie et les quatre boys Batby ouvrirent des yeux ronds, effarés, énormes.

Cette catastrophe soudaine, privant ainsi, sous les yeux, trois jeunes personnes de la faculté si appréciée de découper sa pensée en mots, si l'on pense, et, si l'on ne pense pas, de démasquer le vide de sa pensée sous un déluge de syllabes, cette catastrophe les remplissait évidemment de terreur.

— Voyez-vous, Jonathan, fit Maggie à mi-voix, vous auriez mieux fait de ne pas leur confier vos secrets de dompteur.

— Moi, pourquoi ?

— Parce que le ciel protège manifestement nos efforts.

Le yankee passa sa main sur les têtes rousses de ses fils.

— Oui, certainement, il les protège.

Tandis que la ménagère continuait d'un ton doctoral :

— Et rien ne m'ôtera de l'idée qu'en condamnant ces jeunes filles au mutisme, ce ciel protecteur a voulu les mettre dans l'impossibilité de répéter votre imprudente confidence.

Jonathan courba le front, absolument désolé d'avoir causé par sa faconde aussi irréparable désastre.

Maggie remercia, *in petto*, le ciel de n'avoir puni les discours inconsidérés de son mari qu'en la personne d'étrangères, qu'elle plaignait, certes, mais dont la malchance la laissait beaucoup moins inconsolable que si l'un des siens en avait été victime.

Quant aux boys, ils se mirent insoucieusement les doigts dans le nez en signe que la situation leur échappait.

Miss Turncrof, elle, avait passé du jaune safran, sa couleur habituelle, à l'orangé. Elle allait s'emporter, tempêter, mais une main s'allongea dans sa direction.

Cette main tenait un papier.

L'officière le saisit et lut, avec stupeur, ces mots tracés au crayon :

« Ayant failli manquer le train par suite de bavardage, nous avons fait vœu, pour nous punir, d'ob-

server un silence rigoureux pendant le voyage. »

C'était Dodekhan qui, comprenant l'absolue nécessité d'une explication, venait de s'aviser de celle-là et l'avait vivement consignée sur une page de son carnet.

Miss Turncrof relut deux fois le billet.

— Oh! oh! fit-elle après la première.

— Ah! ah! susurra-t-elle après la seconde.

Et, digne, austère, mais clémente à l'aveu sincère :

— Je ne vous blâmerai, ni ne vous punirai, mesdemoiselles. Avoir conscience de sa faute, c'est être sur le chemin du pardon. Accomplissez votre vœu, je vais aviser vos compagnes, afin qu'elles comprennent ce qu'est le repentir réel et qu'aucune ne vous vienne troubler dans votre pieuse méditation.

Elle pivota militairement sur les larges pieds plats que la nature lui avait généreusement alloués, et s'enfonça dans le couloir.

— Ouf!

Des trois poitrines, cette onomatopée s'échappa. Puis Laura, Albert demandèrent, l'usage de la parole leur étant subitement revenu :

— De quel vœu parle-t-elle?

— De quel repentir?

— De quelle méditation?

Leur compagnon expliqua tout, en répétant, mot pour mot, le texte du billet qui avait clos l'incident de si heureuse façon.

Alors ce furent des rires, auxquels Jonathan et sa famille mêlèrent les leurs. Seulement, après

s'être esbaudi un bon moment, le dompteur fit timidement :

— Pensez-vous avoir suffisamment ri ?

— Peut-être bien, s'écria miss Topee, un peu étonnée de la question.

— Alors je puis, sans vous troubler, vous prier de me dire pourquoi nous rions.

Du coup, les fausses salutistes repartirent de plus belle, accompagnées derechef par les Américains.

Enfin Dodekhan, redevenu maître de lui-même, apprit aux aimables yankees que, pour éviter une réprimande, il avait jugé bon d'affirmer à l'officière que lui et ses compagnes s'étaient condamnées, comme punition, à garder le silence durant tout le voyage.

Les Batby riaient sans comprendre : on juge de leur joie débordante lorsqu'ils crurent avoir compris.

Jonathan, hilarant, produisait un bruit analogue à celui d'un camion roulant sur le pavé ; Maggie, elle, poussait de petits cris perçants ainsi qu'un chien auquel on écrase la patte ; quant aux marmots, on eût cru entendre une basse-cour dont les habitants auraient été abreuvés de vin blanc.

Tout le wagon fut secoué par cette gaieté bruyante. Les voyageurs s'agitèrent, vinrent dans le couloir, regardant du coin de l'œil cette famille sursautant dans une inextinguible hilarité.

De vieilles dames interrogeaient anxieusement leurs voisins :

— Ne serait-ce pas là des fous en rupture de maison de santé?

Soudain le jeune Dick, qui, ravi de tout ce remue-ménage, avait trouvé bon de s'exhiber à la curiosité publique et se promenait dans le couloir le nez au vent, les mains dans les poches, rentra en coup de vent dans le compartiment :

— Chut! chut! voilà la maîtresse!

Dans sa jugeote d'écolier, celle qui gronde et qui punit ne pouvait être autre chose qu'une maîtresse de pension.

Immédiatement, les trois chapeaux-cabriolets s'inclinèrent si modestement, que les bords s'appuyaient sur les genoux des salutistes.

Les Batby demeurèrent comme figés, la bouche grande ouverte.

Et miss Turncrof obtura de nouveau, de sa longue silhouette, l'entrée du compartiment.

Sa main sèche désigna successivement chacune des salutistes, et, d'un air triomphant :

— Dix-neuf et trois font vingt-deux, s'exclama-t-elle; cette dépêche ne sait pas ce qu'elle dit!

Le mot de dépêche fit tressaillir le Turkmène.

Toute sa personne exprima l'interrogation.

— Ne parlez pas, enfants, observez votre vœu, reprit l'officière avec bonté. Je veux vous expliquer l'incident. Vous savez que, grâce à certains appareils, on peut utiliser aujourd'hui les lignes ferrées pour transmettre des télégrammes à un train en marche, entre deux stations?

Les trois chapeaux marquèrent avec ensemble :

— Oui.

— Eh bien, le chef du train vient de recevoir une dépêche de ce genre, et il me l'a communiquée.

Les mains jointes des fausses salutistes formulèrent clairement :

— A vous ? Pourquoi à vous ? Qu'avez-vous de commun avec l'Administration des Télégraphes ?

— Justement, mes chères filles, c'est ce que je me suis dit. Mais, en lisant la bande télégraphique, j'ai failli tomber en syncope, tant mon émoi fut grand. Tenez, lisez vous-mêmes cette calomnie électrique, heureusement fausse.

La dépêche passa de main en main, et chacun des fugitifs, abrité sous son chapeau, put lire :

« Trois pick-pockets se sont mêlés aux salutistes. Au premier arrêt, on les happera. Prière employés du train surveiller la contre-voie afin d'éviter toute évasion. »

Dire l'émotion des jeunes gens est impossible.

Ils étaient signalés. Lors de l'arrêt du train, des policemen envahiraient les wagons ; on les prendrait. Ils n'avaient point de tickets ; il ne leur servirait donc de rien de se défaire de leur déguisement, car on les empêcherait de sortir de la gare.

Miss Turncrof repliait sa dépêche :

— Ou c'est une erreur, ou c'est une plaisanterie de mauvais goût... Je l'ai dit et je le puis affirmer. Seulement, à l'arrêt, faites garder vos places et rejoignez vos compagnes, afin qu'en présence des policiers, je puisse procéder à l'appel et à la reconnaissance de mes chères brebis.

Elle se retira sur ces mots.

Et les boys Batby, très émoustillés par ces aventures toutes nouvelles dans leur courte carrière d'oursons apprivoisés, suivirent la maigre dame jusqu'à la limite du wagon, puis revinrent auprès de leurs chers parents, en chantant à tue-tête :

— Il y a des pick-pockets dans le train ! Il y a des pick-pockets dans le train ! *Gentlemen and ladies, beware to the pick-pockets !* (Messieurs, mesdames, prenez garde aux pick-pockets !)

Ces mots, clamés, hurlés, rugis, amenèrent un désordre indescriptible.

— Taisez-vous, petits malheureux, glapit Maggie.

— Qu'est-ce qu'ils disent? firent vingt voix inquiètes.

On se levait ; on se rassemblait dans le couloir.

Bell, séparé de ses frères, fut interrogé.

Un peu effrayé d'être le point de mire de tant de regards, il geignit :

— Il y a des pick-pockets dans le train ! C'est la dame de l'Armée du Salut qui l'a dit.

Et comme on le pressait de questions, il se mit à pleurer dans le ton d'un veau que l'on égorge.

Du coup, Jonathan et Maggie se précipitèrent dans le couloir.

— Qu'est-ce que l'on fait à notre cher Bell ?

— On l'interroge.

— Personne n'a le droit d'interroger Bell, sauf les magistrats de l'Union.

— Il parle de pick-pockets.

— Il a raison.

— Il prétend qu'il s'en trouve dans le train.

— Bell est assez raisonnable pour qu'on le croie. A quoi bon le faire pleurer? c'est une cruauté inutile.

Le chef de train intervint.

Le pauvre homme courait de voiture en voiture. Partout la nouvelle s'était répandue avec la rapidité de la foudre, commentée, amplifiée, enguirlandée, métamorphosée

Partout des querelles. Partout des gens qui se regardaient avec défiance. Les bagages à main, déposés dans les filets, étaient vivement repris par leurs propriétaires.

C'était pitié de voir tant d'obèses voyageurs ou de frêles voyageuses étouffer sous des piles de valises, de couvertures , de cartons, de cannes, de parapluies, qui ne leur semblaient plus à l'abri des voleurs qu'empilés sur les genoux de ces touristes infortunés.

Pendant ce temps, Dodekhan, mettant à profit l'isolement où le laissait avec ses compagnons l'exode dans le couloir de la ménagerie Batby, parlait bas avec animation.

— Mes amis, je ne vois qu'un moyen de nous sauver.

— Vous en voyez un ?

— Oui, il demande de l'audace.

— Nous en aurons.

— De votre part surtout, mademoiselle Laura.

— Ah !

La jeune fille regarda Prince, puis avec fermeté :

— Je serai audacieuse autant que cela sera néces-

saire. C'est ma liberté, c'est plus encore que je veux sauver.

De nouveau, ses yeux bleus se fixèrent sur Albert.

Le pseudo-Indien, alors, la voix baissée, expliqua son plan :

— A la première gare, la police envahira le train.

— Cela ne fait pas de doute.

— Bien ! Si la police nous arrête, Mlle Laura est perdue, elle retombe entre les mains d'Orsato...

— Cette fois, je le tuerai, gronda Albert, le visage contracté par une douloureuse colère.

— Et cela vous conduira en prison.

— Que faire alors ?

— Tromper la police.

— Mais comment ?

— Elle veut arrêter des voleurs... Fournissons-lui des voleurs.

— Nous ?

A ce moment la voix du conducteur du train s'éleva.

— Gentlemen, ladies, veuillez reprendre vos places. Dans cinq minutes, nous arriverons à Nevada-station. Moins il y aura de désordre dans le train, plus la tâche de la police sera facile.

A cet avertissement, lancé d'une voix paterne par le chef de train, le vacarme s'apaisa. Chacun rejoignit son compartiment.

Jonathan et Maggie firent comme les autres, mais ils s'obstinèrent à conserver leurs quatre rejetons sur les genoux, comme s'ils avaient craint qu'un pick-pocket distrait n'enlevât l'un des garçonnets

au lieu d'une montre ou d'un colis de valeur.

Durant quelques instants, le silence ne fut troublé que par un de ces délicieux dialogues de famille que tout le monde connaît.

— P'pa, laisse, que j'aille dans le couloir.

— On ne bouge pas.

— Je veux aller dans le couloir, na, pour voir ces maisons qui courent de l'autre côté.

— On ne va pas dans le couloir.

— Pourquoi on ne va pas dans le couloir, pour voir les maisons qui courent de l'autre côté ?

— Parce qu'il y a une bête.

— Je veux voir la bête.

— Elle te mangerait.

— Alors, je veux voir les maisons qui courent de l'autre côté.

Mère et enfants — ce qui prouve bien que leur état est agréable aux dieux — peuvent converser ainsi durant dix heures consécutives sans devenir enragés.

Au demeurant, ce dialogue, en occupant les Batby, permit à Dodekhan de développer à ses amis le plan éclos dans son cerveau inventif.

Il achevait, quand l'organe du chef de train se fit entendre de nouveau.

— Les voyageurs pour Nevada-station sont avertis qu'ils ne pourront descendre du train qu'après la visite de la police.

A ces mots, les trois salutistes, immobiles dans le compartiment des Batby, se levèrent.

— Gentlemen, lady, *nice children* (jolis enfants),

nous vous saluons. Nous allons rejoindre nos sœurs comme la capitaine Turncrof l'a ordonné.

— Au revoir, misses.

— Que le bonheur soit sur vous.

Processionnellement, leurs manteaux tombant droit, leurs chapeaux-cabriolets leur donnant l'allure de lampes, ornées de leurs abat-jour, en promenade, les trois salutistes parcoururent le couloir, traversèrent les passerelles d'intercommunication, et firent halte sur celle qui précédait immédiatement la voiture où s'était rassemblé le reste du troupeau, pour employer l'expression chère à Mesdames les officières de la vaillante Armée du Salut.

Le train ralentissait.

Les quais, les bâtiments de la gare de Nevada s'apercevaient à faible distance, et sur le quai, des policemen alignés.

— Mais, murmura Laura, un peu émue, si nous jetions manteaux et chapeaux.

— Tout le train nous accuserait, miss.

— Trois figures nouvelles, qu'aucun voyageur n'aurait vues en cours de route.

— C'est vrai, fit-elle.

Et après un court silence :

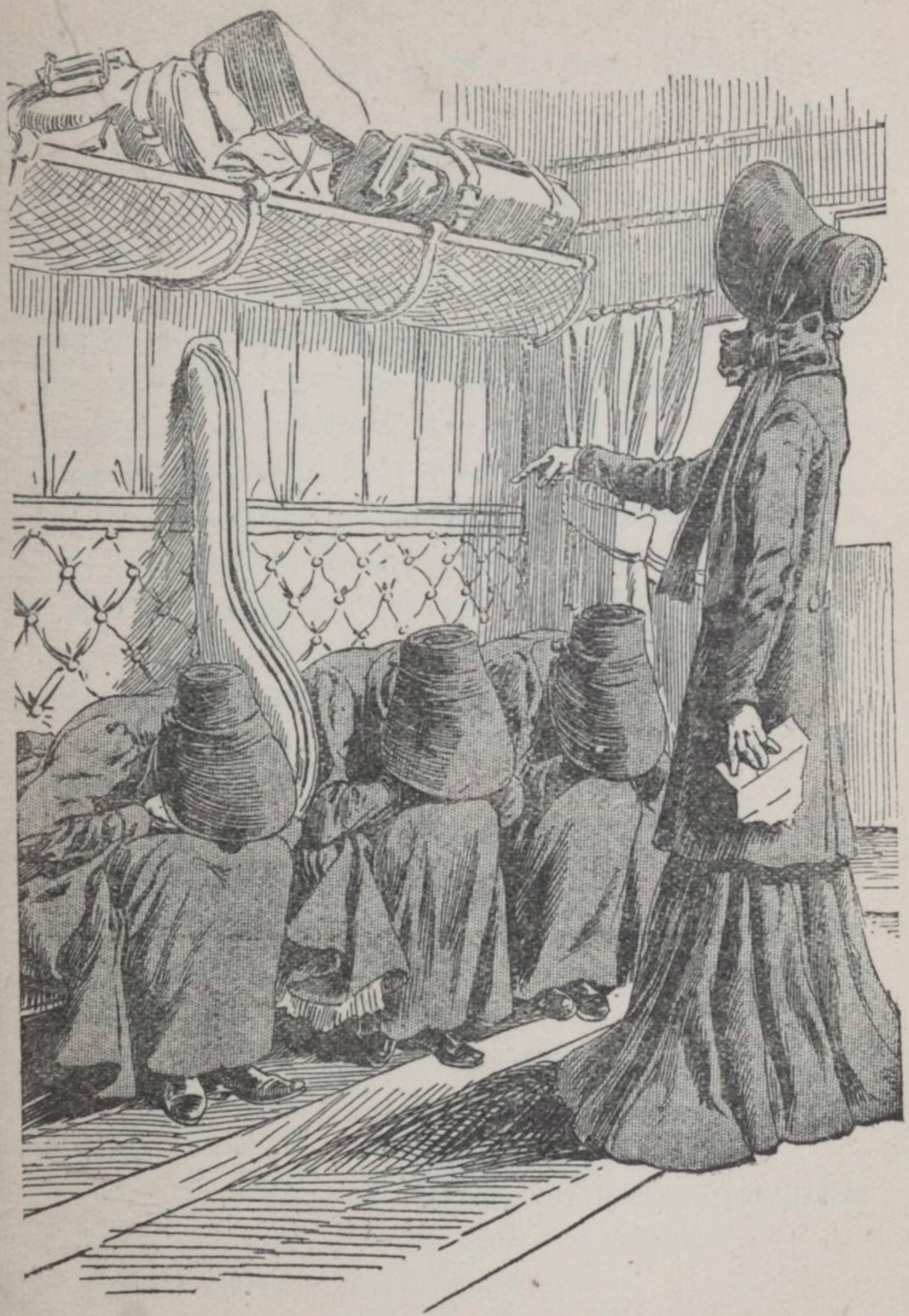
— Alors, il faut jouer la terrible partie que vous m'avez indiquée ?

— Je n'entrevois pas d'autre moyen.

— Enfin, soit... Si l'on nous prend, j'ai mon revolver...

Albert eut un léger cri.

— Quoi ? Laura, vous..



Les trois chapeaux s'inclinèrent avec ensemble.

— Je me tuerai, Prince.

Elle se pencha vers lui, et tout bas, la voix frémissante :

— Je me tuerai en disant votre nom. Mieux vaut finir ainsi, que vivre prisonnière de ce misérable Orsato.

Avec un grand bruit de ferraille, faisant sonner lugubrement les plaques tournantes, le convoi entrait en gare ; les freins grincèrent, puis un grand silence succéda à tous ces bruits.

La longue rame de wagons avait stoppé.

La milliardaire eut un geste de décision.

— Allons ! murmura-t-elle.

Et vite, suivie par ses compagnons, elle sauta sur le quai, juste devant le police-chief (chef de police), reconnaissable à ses insignes.

— Personne ne descend, commença ce fonctionnaire...

Mais Laura releva la tête, lui montra son visage mutin et d'un ton timide :

— C'est pour vous donner un renseignement qui facilitera vos recherches et évitera peut-être mort d'homme.

— Vous dites, balbutia le policier, troublé autant par la phrase que par la gentillesse de son interlocutrice.

— Je dis que nous avons découvert deux des pick-pockets... Le troisième a sauté en route...

— Et ils sont arrêtés, les deux ?

— Oh ! non, ils ont des revolvers.

— Diable !

La mine du police-chief encouragea la jeune fille.

— Ah ! si l'avis de fillettes pouvait être donné?

— Mais il le peut, miss. Honni soit le gentleman qui tenterait d'en faire fi.

— Je vous remercie... Voici donc ce que nous avons pensé. Les voleurs ont pris la place et le nom de la capitaine Turncrof et de la lieutenante Dinah Roll.

— Quoi ? Les officières...

— Qui nous conduisent, oui. N'ayez l'air de vous douter de rien. Faites-nous toutes descendre. Conduisez-nous au poste le plus voisin.

— C'est un hôtel, miss, sis en face de la gare, car la ville est distante de plus de deux kilomètres.

— Cela ne fait rien. Là, vous les arrêterez par surprise, et un combat meurtrier ne risquera pas d'ensanglanter le train.

— Mais l'idée est excellente, miss, et vous nous rendez un réel service.

A ce moment même, une portière du wagon salutiste s'ouvrait; la forme anguleuse de la capitaine s'encadrait dans la baie et sa voix sèche jetait :

— Messieurs de la police, nous sommes prêtes à vous recevoir.

— Turncrof! souffla Laura à l'oreille du policier.

— Parbleu ! fit celui-ci, ce drôle n'a même pas pris soin de se raser.

Il faisait allusion aux poils gris pointantau-dessus de la lèvre supérieure de la digne salutiste.

Toutefois, avec un coup d'œil d'intelligence à l'adresse de la milliardaire :

— Madame, dit-il, je suis obligé de vous prier de descendre avec vos compagnes.

— Descendre ?

— Oui, monsieur le commissaire général est souffrant. Il lui est impossible de se transporter ici.

— Est-il nécessaire de le voir ?

— Tout à fait, car, dit-il, ou bien la chose est vraie, des pick-pockets se sont glissés parmi de timides jeunes filles, et la punition doit être exemplaire ; ou bien nous nous trouvons en présence d'une plaisanterie *inconvenable* faite au détriment d'une institution respectable, et l'État, le chemin de fer, sont tenus à indemnité envers ladite institution. Il importe donc que l'instruction de l'affaire soit conduite avec toute la solennité qu'elle comporte.

Derechef, il adressa un regard triomphant à Laura.

Il semblait lui dire :

— Hein ? miss, suis-je assez adroit ?

Puis il offrit galamment la main à l'officière, qui appela d'une voix de stentor :

— Dinah Roll, mesdemoiselles, descendez sur le quai.

Le policier haussa les épaules :

— Des mazettes, ces voleurs ; en voilà un qui oublie même de déguiser son organe... Ah ! tout dégénère !

Turncrof était sur le quai.

Dinah Roll parut à son tour.

— Deuxième larron, murmura Laura.

— J'allais le dire, fit en sourdine le police-chief. On n'a pas idée de l'insouciance de ces coquins. Voyons ! avec des tournures pareilles, est-ce que l'on peut, même une minute, les prendre pour des femmes ?

La réflexion fit pouffer la jeune fille.

Et le policier, convaincu que son seul esprit provoquait cette juvénile gaieté, se rengorgea avec les grâces d'un dindon aux prises avec un noyau de pêche.

Deux à deux, leurs chapeaux pudiquement baissés, tels des boucliers, voilant leurs traits aux regards curieux, les salutistes se rangèrent sur le quai.

A toutes les portières, les têtes de voyageurs se pressaient. Les racontars allaient leur train.

— C'est toute une bande de *robbers* (voleurs).

— Ils devaient faire dérailler le train...

— C'est une conspiration de nègres contre le président de l'Union.

Puis, au commandement de Turncrof, la gracieuse phalange s'ébranla entre une double haie de policemen.

A la sortie, les tickets furent remis au chef de gare qui les compta.

— Vingt-deux.

— Autant que de salutistes, fit triomphalement la capitaine.

Ce à quoi le chef des policiers répondit par cette phrase, dont l'officière se sentit atteinte en plein cœur.

— Oui, il n'y a pas eu adjonction, mais substitution.

— Quelle substitution ?

— Les pick-pockets ont remplacé les salutistes.

Elle haussa violemment les épaules :

— Il n'y a rien de cela. Il y a vingt-deux jeunes filles.

— En vous comptant ? fit malicieusement le policier.

— Oui, bien, en me comptant.

— Parfaitement ! Alors c'est tout à fait ce que je disais.

Le sel de cette dernière phrase échappa à la capitaine, qui considéra son interlocuteur du coin de l'œil, avec une expression que l'on eût pu traduire par :

— Ce personnage est un imbécile dans l'acception la plus complète du mot.

On sortait de la gare, et l'on débouchait sur un vaste rond-point, d'où partait, à travers champs, une route large, poussiéreuse, bordée de jeunes arbres, que soutenaient des tuteurs en fer.

A droite de la place, un hôtel de vastes dimensions dressait sa façade percée de fenêtres agrémentées de balcons.

C'était-là qu'on allait conduire le détachement salutiste.

— Attention ! modula tout bas Dodekhan dont les mains se posèrent sur les épaules de Laura et de Prince.

Ceux-ci tressaillirent.

Depuis un instant, ils songeaient mélancoliquement qu'eux-mêmes s'étaient jetés dans le filet. Comment sortiraient-ils de là ?

Une fois dans l'hôtel, enfermés avec celles dont ils portaient indûment l'uniforme, la fraude serait assurément découverte... et alors...

L'avertissement de leur compagnon les ramena à la minute présente :

— Attention ! avait dit le jeune homme d'une voix assourdie.

Ce mot était motivé par une manœuvre soudaine que, sur un signe de leur chef, les policiers venaient d'exécuter.

Tous s'étaient rapidement portés autour de miss Turncrof et de Dinah Roll, les enveloppant d'une muraille humaine.

Et comme la tête de la colonne atteignait l'entrée de l'hôtel, un coup de sifflet retentit. Les policemen se ruèrent sur la capitaine et la lieutenante ahuries, suffoquées de colère et d'effroi, les enlevèrent presque et les poussèrent pantelantes dans le bureau-office, où le chef se précipita à leur suite.

— Sauve qui peut ! clama à pleins poumons le Turkmène.

A ce cri, épouvantées, laissées libres d'ailleurs par le mouvement des policiers, les salutistes s'éparpillèrent dans toutes les directions.

Les unes firent irruption dans l'hôtel, les autres s'enfuirent vers les hangars à marchandises de la station.

Dodekhan, lui, saisit ses complices par les poi-

gnets, et les entraîna vers le bâtiment des voyageurs.

La salle d'attente des premières était vide. Tous les employés se trouvaient sur le quai, pressant le départ du train, refoulant les curieux qui voulaient à tout prix connaître la fin de l'aventure, livrant passage aux rares personnes munies de billets pour Nevada.

— Faisons vite, commanda l'ex-prestidigitateur.

Son manteau bleu, son grand chapeau tombaient à terre en même temps.

Laura l'imita.

Prince fit de même.

Puis ces derniers, montrant leurs défroques, s'écrièrent :

— Mais on va trouver cela ?

— Non.

— Comment ! non ?

D'un geste précis, démontrant l'habitude de l'observation rapide, apprise durant sa vie d'aventures, le jeune homme désigna un grand poêle mobile, établi au milieu de la salle.

— Quoi, ce poêle ?

— Cachette.

— Bravo !

Oui, cachette admirable. Le feu n'était pas allumé. Sans doute la date réglementaire, à partir de laquelle les compagnies estiment que les voyageurs ont besoin d'être chauffés, n'avait pas encore sonné. C'était une malle, un carton à chapeaux, que le hasard, un hasard secourable, mettait à leur disposition.

En un instant, manteaux, coiffures, se trouvèrent empilés dans le foyer. S'ils furent froissés, déformés, les fugitifs n'en avaient cure. De leurs poches Prince et Dodekhan tirèrent les casquettes de voyage qu'ils avaient serrées lors de leur déguisement. Laura les imita.

Plus rien en eux ne rappelait les salutistes.

Calmes, sans se presser, la jolie milliardiaire ayant pris la seule précaution de rabattre les oreillettes et de boucler la mentonnière de sa coiffure, afin de dissimuler la presque totalité de son visage, tous trois sortirent de la gare, traversèrent le rond-point, et se présentèrent à l'hôtel, demandant une voiture pour se faire conduire à Nevada-City.

Ils avaient si pleinement l'air de voyageurs paisibles, qui descendent du train, que le *manager* de l'hôtel leur assura qu'avant une demi-heure un break les conduirait, et en attendant, il les installa au *dining-room*.

Après tant d'émotions, ils avaient réel besoin de se restaurer. Aussi le thé bouillant, les sandwiches au jambon de Sacramento, eurent-ils à supporter de leur part un rude assaut.

Ils reprenaient consciencieusement des forces, quand tout à coup les portes s'ouvrirent avec fracas.

Dans une bordée de hurlements démoniaques, deux formes blanches, hétéroclites, funambulesques, bondirent par l'ouverture, traversèrent le *dining-room* en courant, renversant deux tables, une douzaine de sièges, et heurtant si malencon-

treusement un garçon chargé d'un plat de *hachis à la gelée en dôme* que celui-ci chancela, chercha à récupérer son équilibre compromis, glissa, et finalement tomba en avant, appliquant, ainsi qu'un masque d'escrime, le hachis à la gelée sur la figure du chef de la police qui entrait à cet instant.

Cet épisode clôturait le drame qui venait de se dérouler à l'office de l'hôtel, depuis l'arrestation des infortunées Turncrof et Dinah Roll.

Les policiers, persuadés qu'ils avaient affaire à des voleurs, avaient traité les pauvres demoiselles avec l'urbanité dont la police de tous les pays est coutumière à l'égard de ses clients.

La *capitaine* ayant voulu protester, le chef lui avait répondu :

— Allons, vieux garçon, tu agis comme un conscrit... Quand on a la moustache grise, et que l'on se déguise sous les vêtements du sexe d'exquise beauté, il ne faut pas oublier d'entrer chez le coiffeur *for shaving* (pour se faire raser).

— Comment, vieux garçon ? glapit l'officière.

— Tu ne vas pas soutenir que tu es une femme ?

— Je suis une demoiselle.

— Et moi aussi, minauda Dinah Roll.

— On va t'en donner des demoiselles... Toi, d'abord, tu es un vieux *cheval de retour* (expression de bagne désignant les récidivistes).

— Cheval, hurla Turncrof, peu familiarisée avec les locutions pénitentiaires... Moi, une faible lady, cet homme me prend pour un cheval. Mais vous avez donc une soupière de poudre dans chaque

œil pour ne pas voir plus clair !... Un cheval, moi, une personne respectable !

Engagé de cette façon, le dialogue devait rapidement tourner à l'aigre.

Le policier maintint son *cheval de retour*.

Miss Turncrof riposta par :

— Vous êtes un âne.

— Vous êtes une oie décharnée, reçut-elle en échange, ce qui l'incita à lancer :

— Et vous, un dindon, un vieux hibou.

De mot en mot, la colère gagna tout le monde, empêchant une enquête sérieuse et impartiale, qui, en deux minutes, eût amené l'explication éclaircissant, sinon l'aventure des voleurs, tout au moins la situation des officières du détachement de l'Armée du Salut.

Le police-chief, écumant, donna l'ordre de fouiller les pick-pockets présumés.

Ceux-ci protestèrent de leur qualité de dames, avec tant d'énergie que les policiers, intimidés, chargèrent les filles de l'hôtel du soin de dépouiller les prévenues de leurs vêtements dans une pièce voisine, et de passer lesdits habillements aux représentants de l'autorité, lesquels vérifieraient si les doublures, les ourlets, ne cachaient point quelques documents révélateurs.

Bref, Turncrof et son inséparable Dinah Roll, hurlant, gémissant, en appelant aux dieux et aux lois du traitement dont elles étaient victimes, se trouvèrent en face de l'une de l'autre, en chemise, ce qui, soit dit en passant, ne leur était pas plus

avantageux que le costume complet de l'Armée du Salut.

Au demeurant, tout aurait fini par des excuses réciproques, en dépit des malentendus répétés, si Boob n'avait eu fantaisie de se mêler à la tragique histoire.

Boob était un bull-dog de taille moyenne, malicieux, aux dents blanches, excellent chien de garde et favori de la famille du manager.

Profitant de l'entre-bâillement d'une porte, par laquelle les servantes remettaient aux gens de police les vêtements des pauvres victimes de cet infernal quiproquo, Boob entra au moment précis où sortait un pantalon de madapolam.

D'abord son entrée n'excita aucun émoi.

Mais, sur l'invitation expresse de la force publique, Turncrof et Roll ayant dû se déchausser et tirer leurs bas, où les malfaiteurs cachent souvent des billets de banque, pierres précieuses, limes, où tous autres objets, le brave bull-dog aperçut les tibias des deux dignitaires salutistes.

Il se passe parfois d'étranges choses dans la cervelle d'un chien.

Ces tibias lui apparurent-ils comme nourriture possible, ou bien l'absence de mollets les lui fit-il considérer comme des bâtons menaçants ? Mystère. L'instruction n'étant pas encore décrétée obligatoire et gratuite pour les bull-dogs, Boob ne savait ni parler ni écrire.

Boob se mit en arrêt devant les jambes des officières.

Un moment, sa queue courte frétilla, ses yeux noirs brillèrent de malice.

Et brusquement, il se lança en avant avec un aboiement sonore,

Deux cris terrifiés y firent écho.

La capitaine, la lieutenante, vêtues maintenant d'une simple chemise, se sentirent sous ce costume léger, si éminemment propre au sport, des aptitudes inaccoutumées à la course.

Échappant aux mains des filles de service, elles bondirent hors de la portée des crocs de Boob.

Mais celui-ci, jeu ou gourmandise, tenta aussitôt de se rapprocher des jambes, qui ne paraissaient probablement pas, à son sens, assez flattées d'avoir attiré son attention.

Nouvelle fuite en recul des officières.

Nouvel élan du chien.

Puis course, à chaque instant accélérée, arrivant à la folie, salutistes et chien criant, sautant, au milieu des servantes bousculées, renversées, appelant au secours.

Enfin, Turncrof sentit, à la place où elle aurait pu avoir un mollet, le souffle chaud de son ennemi.

Juste à cet instant, le police-chief, un peu surpris du vacarme, ouvrait la porte de communication pour s'informer.

Pudeur et crainte d'être mordue mélangées, la sèche miss perdit la tête, se jeta violemment sur la première issue qu'elle rencontra, envoya dans ce mouvement son talon en plein museau de Boob,

qui protesta par un rugissement, et... l'on sait la suite...

Ces épiques misses en chemise, ce policier masqué d'un hachis à la gelée... un cataclysme était inévitable.

Par bonheur, le manager vint avertir Dodekhan et ses amis que le break, qui devait les mener à Nevada-City, était attelé.

Vite, ils réglèrent leur dépense, s'installèrent dans le véhicule, et, le cocher stimulant l'attelage d'un magistral coup de fouet, la voiture se prit à rouler rapidement sur la route poussiéreuse, tandis que des clameurs, s'atténuant peu à peu avec la distance augmentée, jaillissaient des ouvertures de l'hôtel, de même que les grondements souterrains des volcans sont projetés par l'orifice des cratères.

V

OU LAURA DEVIENT HORSE-POLICE-GUARD

Montagnes-Neigeuses-Hôtel. Ce nom, inscrit en lettres d'or sur une plaque de bois acajou, avait séduit les voyageurs.

On se reposerait le restant de la journée, et le lendemain, on partirait à cheval à travers le pays accidenté, pour tâcher d'atteindre le lac Christmas (Orégon), où Dodekhan avait fixé rendez-vous à son aide Kozets, lequel, convoyant la roulotte de l'ex-forçat de Sakhaline, se dirigeait vers ce point depuis son départ de Virginia.

Le jeune Turkmène, une fois ses protégés installés, était sorti pour acquérir des montures.

Dans le salon commun, désert à cette heure, Prince et Laura s'étaient assis près d'une fenêtre, et, pensifs, ils regardaient la rue, avec ses passants rares, ses tramways bruyants, marchant à une allure vertigineuse.

En face d'eux se dressait la façade de spacieux

bâtiments, sur lesquels on lisait : *Horse-Police* Police à cheval).

Au premier étage, par une croisée ouverte, les jeunes gens voyaient passer et repasser une femme d'une trentaine d'années, brune, potelée, accorte, aux mouvements prestes, qui vaquait aux soins de son ménage, sans paraître soupçonner que, de l'hôtel voisin, des regards indiscrets pouvaient peser sur sa vie privée.

Au-dessous, au rez-de-chaussée, une porte grillée, dont la grille était repliée sur elle-même, se couronnait d'un écriteau :

Police Habillement.

indiquant aux profanes que, là, étaient situés les magasins d'habillement de la caserne.

Un homme, ayant rang de lieutenant, venait de temps à autre sur le seuil, agité, nerveux, échauffé.

Il semblait aspirer avec plaisir quelques gorgées d'air frais, puis il rentrait en criant :

— Les pantalons n° 2, 3e taille, case 127.

Ou bien encore :

— Vestes d'exercice, 1re taille, 63, cases 19 et suivantes.

De sorte que personne, dans le quartier, ne pouvait ignorer que le lieutenant Soda, officier d'habillement des horse-policemen, procédait à un rangement général des effets confiés à sa garde.

Puis le lieutenant sortit avec six hommes, en laissant un septième de planton devant la porte.

— Manny, dit-il d'une voix sonore, dont retentit toute la rue, vous ne bougerez pas d'ici.

— Non, lieutenant.

— Même si vous aviez soif.

— Si j'avais soif, je mâcherais un bouton de culotte, mais je ne bougerais pas.

— Cela est bien... Vous concevez que cela est aussi très important. Les recrues arriveront aujourd'hui, et il importe de les équiper séance tenante.

— Bien, lieutenant.

Soda approuva d'un signe de tête. Le vieux policeman, non pas blanchi, mais devenu grisonnant sous le harnais, lui plaisait par sa correction grave, son attitude impeccable, son souci de la discipline.

— Je sais que je puis compter sur vous, Manny. Aussi, je m'éloigne sans inquiétude.

Puis se tournant vers les six hommes, attendant, impassibles, la fin de ce colloque :

— Nous, aux Magasins généraux militaires. Arnold, vous avez la feuille indiquant les effets qui doivent nous être délivrés ?

— La voici, lieutenant.

— Bien, bien, gardez-la. Je n'ai que faire de gonfler mes poches de tous ces papiers... Cela déforme les habits et nécessite des coups de fer répétés... Mistress Arabella me le dit toujours.

Il leva la tête vers le premier étage.

Juste à ce moment, la grassouillette brunette, occupée à son ménage, se pencha à la croisée, tenant d'une main une statuette dorée, et de l'autre,

un minuscule plumeau dont elle époussetait délicatement l'objet d'art.

— Vous partez, mon cher mari ? minauda-t-elle.

— Yes, Arabella de mon cœur, je vais, loin de vous, chercher des habits pour nos recrues. Je déplore de m'éloigner, mais ce n'est point là une agréable promenade à laquelle je puisse vous convier.

— Vous parlez droit, Josué, droit comme i. De mon côté, je ne suis pas *enrobée* convenablement, et ma tenue d'intérieur ne saurait affronter la rue.

— Au revoir donc, chère épouse.

— Au revoir, cher époux.

Le lieutenant adressa un dernier sourire à sa femme, puis redevenu grave, il commanda nerveusement :

— Par le flanc droit, par file à gauche ; en avant... marche !

Suivi de ses six hommes, aussi fier, aussi *plastronnant*, que si une armée lui eût emboîté le pas, il remonta la rue, dans la direction des Magasins militaires.

Ses talons sonnaient rudement sur le trottoir, semblant se livrer à un match, ayant pour but de démontrer la supériorité de résistance des semelles clouées sur le pavage.

Un instant, mistress Arabella se délecta apparemment de ce départ martial. Elle étendit les bras en un geste gracieux, comme si elle eût voulu jeter aux guerriers, en guise de fleurs absentes, sa statuette et son plumeau ; puis elle rentra dans sa chambre, et de nouveau sa silhouette, agréable et

rondelette, passa et repassa devant la fenêtre entr'ouverte.

Laura se pencha vers Albert.

— Est-ce drôle, murmura-t-elle, que des gens réussissent à donner à l'affection, la plus sainte des choses, une tournure ridicule!

Il la regarda sans répondre.

La remarque de la jeune fille lui avait fait mal.

Elle lui avait rappelé ce que les incidents de ces derniers jours lui avaient fait oublier. Il était Albert Prince, et la Canadienne voyait toujours en lui le Prince Virgule.

Qu'était le ridicule auprès de l'énorme mensonge qu'il ne se sentait plus le courage d'avouer.

Car il était jaloux maintenant, jaloux de cet Orsato Cavaragio que Laura fuyait.

S'il apprenait à la jeune fille sa véritable identité, n'en éprouverait-elle pas une colère très naturelle, et, dans un premier moment de dépit, ne se vengerait-elle pas de sa trahison en accordant sa main à cet Orsato?

Voilà pourquoi il gardait le silence.

Laura, incapable de deviner ces réflexions moroses, reprit :

— Ne croyez pas que ma remarque soit inspirée par le dédain un peu sot des personnes qui, occupant une haute situation, pensent que rien ne leur saurait être égal ou supérieur. Non, celles-là confondent la personne et la situation. Elles ont tort, ce sont deux entités distinctes. La situation peut être élevée et l'individu bas, ou réciproquement.

Il la considéra avec une expression de surprise.

— Vous vous étonnez de m'entendre parler ainsi ? continua-t-elle. Ah ! j'ai tant changé depuis quelques semaines. Pour la première fois de ma vie, j'ai souffert. Cela m'a fait comprendre les philosophes qui m'apparaissaient ridicules, lorsqu'on me les expliquait au cours de morale à la pension.

Et avec une sorte d'exaltation :

— Tous disent : « La souffrance élève, la souffrance grandit. »

Elle secoua doucement sa jolie tête :

— Et ils ont raison de le dire. Je sens bien maintenant qu'après avoir souffert, on n'est plus le même esprit; on est plus haut que les conventions humaines, et on s'étonne d'avoir pu leur accorder quelque importance.

Le cœur d'Albert palpitait délicieusement. Ah ! s'il avait osé, il se serait agenouillé devant l'exquise milliardaire, il lui aurait crié la vérité... Mais il était trop épris pour avoir pareil courage.

Et pourtant, elle puisait dans sa petite âme transformée, féminisée pourrait-on dire, des choses exquises qu'elle exprimait simplement, franchement, avec son habituel dédain des circonlocutions des choses pas nettes, pas précises.

— Ainsi, tenez, murmurait-elle en baissant les yeux, quand j'ai quitté la France, j'étais agacée par l'idée qu'une de mes amies de pension avait épousé un duc. Être titrée me paraissait la chose la plus enviable du monde.

— Ah! fit-il, pour dire quelque chose.

— Eh bien, aujourd'hui, cela me semble complètement indifférent.

Et vivement avec une rougeur :

— Je ne m'exprime pas très bien peut-être en français... mais vous devez être certain que je dis sincèrement ma pensée, et que j'ai le désir de ne pas vous froisser... Non!... Cela me paraît indifférent, non pas parce que j'ai un prince auprès de moi, ni parce que le titre de prince soit pour moi peu de chose. Ne pensez pas cela.

Le titre est joli, il est agréable, mais il est surtout une valeur pour la personne qui le porte. Enfin, en d'autres termes, c'est un bandeau de pierres précieuses... C'est très beau un bijou comme cela, mais si la tête qui en est ornée est laide, le bandeau ne signifie pas grand'chose.

De même, avant le titre, il y a la personne. Bonne, aimable, dévouée, cordiale, elle doit être préférée à tous les titres. Si elle en a un, cela est agréable comme un bel habit; mais si elle n'en a pas, ce n'est point une raison pour lui témoigner moins d'affection.

A mesure qu'elle parlait, Albert se sentait de plus en plus envahi par le trouble et l'indécision.

Elle prit son silence pour une improbation.

— Vous trouvez que j'ai tort, n'est-ce pas? dit-elle gentiment d'un regard suppliant.

— Oh! non! s'écria-t-il comme malgré lui.

— Vous estimez, comme moi, qu'un titre...

— N'est rien... que l'affection est tout... que l'argent non plus, n'est rien.

— Vous exagérez. Tout cela est quelque chose, comme un plaisir, un jouet, un instrument de sport, un amusement.

— Ah ! joli amusement ! soupira le jeune homme qui, il faut en convenir, n'avait pas sujet de trouver amusants la fortune ou les blasons.

Elle le menaça du doigt.

— Si, si, il ne faut pas aller trop loin ; mais c'est égal, c'est gentil à vous, de parler ainsi.

Et la voix baissée :

— Alors, ma personne vous semble préférable à ma dot.

— Oh ! oui, fit-il avec ferveur.

— Cela est tout à fait vrai ?

— Tout à fait. A ce point que je voudrais qu'un incident vous ruinât ponr vous dire : « Laura, unissez votre pauvreté à la mienne. Laissez-moi travailler pour vous refaire, sinon une fortune, du moins une existence aisée. »

Un brouillard sur les yeux, la respiration précipitée, la jeune fille mit sa main dans celle de son interlocuteur.

— Vous me rendez bien fière et bien heureuse.

— Fière... suis-je digne de vous ?

— Oui, puisque votre pensée va avec la mienne.

Puis après un court silence :

— Et je veux vous récompenser.

— Me récompenser ?

— En vous jurant...

Elle s'arrêta. Lui questionna :

— Me jurer quoi ?

— Que je voudrais aussi, bien sincèrement, que vous pussiez perdre votre couronne princière, pour vous choisir entre tous, sans titre... si cela ne devait pas vous faire trop de peine de perdre la couronne.

— De la peine !

Albert eut besoin d'un effort surhumain pour ne pas clamer :

— La couronne... Ah ! bien, en voilà un genre de chapeau qui ne me préoccupe pas !

Mais, en dépit du charme de Laura, de ses grands yeux sincères, il ne parvint pas à se persuader qu'elle exprimait bien loyalement l'état de son âme.

Et puis, Prince était jeune encore.

L'âpre expérience de la vie ne lui avait pas appris à lire sur les visages les traces des orages passés.

Sans cela il eût reconnu de suite que la milliardaire s'était transformée au physique comme au moral.

L'expression confiante, audacieuse de ses traits, avait fait place à un voile de timidité; son attitude était devenue réservée; ses gestes, ses mouvements jadis excessifs et sportifs s'étaient atténués, adoucis, comme fondus en une décence générale.

En voyant ces effets, Albert en eut bien vite démêlé la cause.

Le jour où, dans un rayonnement d'aurore, la

révélation s'était faite à la jeune fille que la tendresse, les qualités du cœur, sont plus enviables que la richesse colossale, elle, qui jusqu'alors avait été accoutumée à considérer toute chose comme pouvant être achetée, elle qui, de par le milliard de son père, se regardait comme invulnérable, invincible, elle s'était sentie faible.

Faible, oui, car devant elle s'était dressée la chose *qui ne s'achète pas*, mais qui se mérite, qui s'obtient par la vertu, la grâce, la bonté. L'affection lui avait dit ; Tes millions ne sauraient me fixer sous ton toit ; je me donne, mais aucune richesse n'est assez grande pour m'acheter.

Et ce jour-là, la milliardaire, née, élevée dans une sorte d'Olympe doré, avait dépouillé la déesse pour devenir une jeune fille.

Maintenant, ces deux êtres restaient là, les mains unies, sans rien dire.

A quoi bon découper en syllabes, en mots, en phrases, les pulsations du cœur. Quelle éloquence serait plus douce, plus enveloppante.

Sous leurs yeux, la foule défilait toujours. Passants rares, tramways, voitures se succédaient.

Mistress Arabella Soda, en face, avait terminé son ménage et, commodément installée dans un fauteuil, elle feignait de lire, tout en observant les jeunes clients de l'hôtel, avec une curiosité que l'on rencontre sous toutes les latitudes, parmi les habitants des petites villes.

Non qu'elle fût méchante, mistress Arabella. Elle était gaie, bien portante, indulgente. La médi-

sance commence avec les dents cariées, l'estomac capricieux et autres agréments du même genre.

Donc la brunette regardait les jeunes gens plutôt d'un air sympathique.

— Ce sont évidemment des fiancés, se confiait-elle. Ils sont très gentils et se regardent avec de petits yeux tout à fait aimables.

Puis, raisonnant selon les mœurs américaines, si différentes des nôtres :

— Il font sans doute leur *voyage de fiançailles* pour se connaître, se comprendre, s'apprécier. Eh bien ! moi, je parierais bien un dollar à mon bon Soda que le voyage se terminera par un très heureux mariage. Ils sont tout à fait délicieux.

Le monologue d'Arabella en resta là.

La fenêtre de ceux qu'elle contemplait venait de se fermer brusquement.

C'est qu'un coup de tonnerre avait retenti dans la quiétude revenue des jeunes gens. Coup de tonnerre moral s'entend, et, dans l'espèce, apporté par Dodekhan en personne. Le jeune homme venait de faire irruption dans le salon avec ce cri :

— Orsato est à Nevada !

— Orsato ?

Tous deux s'étaient levés d'un bond, repoussant la croisée.

— Oui. J'étais parti pour louer des chevaux.

— C'est ce que vous nous avez dit.

— J'en avais trouvé d'exquis. Je revenais enchanté quand...

— Quand... ? Achevez.

— Au bout de la rue, j'aperçois...

— Orsato ?...

— Lui-même.

— Ah ! gémit Laura, ce misérable nous cherche.

Dodekhan secoua la tête.

— Vous vous trompez, miss, il ne vous cherche pas.

— Vous croyez ?

— Je suis sûr qu'il a découvert votre retraite.

— Hein ?

— Car il est accompagné d'un nombreux détachement de police. Aux deux extrémités de l'hôtel, un cordon d'agents barre la rue; et le señor, à cette heure, place des factionnaires aux issues situées derrière notre asile.

— Nous sommes perdus ! gémit Laura.

— Non, car je le tuerai, fit nettement Prince, tirant son revolver.

— Et vous serez arrêté, condamné, rayé du nombre des citoyens honnêtes, ricana Dodekhan, et miss Laura sera la première victime de ce bel exploit.

— Mais que faire alors ?

— Réserver ce moyen extrême et tenter de fuir.

— Nous sommes cernés, disiez-vous.

— Je le répète encore, mais il reste une ligne de retraite que nos adversaires n'ont pas jugé opportun d'occuper. C'est par là qu'il faut nous échapper.

— Et où la prenez-vous ?

Le Turkmène étendit les mains dans la direction de la fenêtre.

— Les constructions d'en face.

— Quoi ? La caserne des policiers à cheval ?

— Parfaitement.

— C'est de la folie !

— C'est de la sagesse.

— ... A la façon de Gribrouille se jetant à l'eau de peur d'être mouillé... se réfugier parmi les policemen, de crainte d'être arrêtés.

— Justement. On ne songera pas à nous chercher là... Enfin, c'est la seule chance à tenter.

Ce dernier argument décida Prince.

— Bon. J'ai toujours mon revolver.

— Et vous en userez comme bon vous semblera, acheva le fils de Dilevnor, si mon idée est reconnue mauvaise à l'usage.

— Allons donc !

— En route !

Et tous trois, quittant le salon, descendirent sans bruit l'escalier de l'hôtel des Montagnes-Neigeuses.

Le vestibule était désert ; le laquais galonné, chargé de renseigner les voyageurs, dormait majestueusement dans le bureau.

Dodekhan regarda dans la rue.

— Orsato n'est pas encore de retour.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Cela nous sert. Un seul ennemi à écarter de notre chemin.

— Quel ennemi ?

— Le vieux policier Manny, qui monte la garde devant la porte du magasin d'habillement.

C'était vrai.

Le policeman, placé là par Josué Soda lors de son départ, n'avait pas bougé.

A sa vue, Laura eut un geste de désespoir.

— Mais cet homme va tout faire manquer ?

— Il le ferait, si je n'avais prévu le cas, répliqua paisiblement l'ex-captif d'Aousa. Et vous allez comprendre de suite.

— J'écoute.

— Les horse-policemen attendant des recrues.

— Je l'ai entendu dire.

— Très bien. Ces recrues arrivent de divers endroits, par deux, trois, dix... enfin, par groupes.

— Cela est probable.

— Dites certain, miss. Eh bien, M. Albert et moi, allons nous présenter à Manny comme des recrues. Nous entrons au magasin avec lui. Vous, miss, qui guetterez d'ici, vous traverserez aussitôt la rue et vous glisserez dans ledit magasin, en vous cachant du bonhomme.

La figure de la milliardaire se dérida.

— Oui, oui, je commence à avoir confiance.

Et avec une ingénuité qui doublait la saveur de la déclaration :

— C'est égal. Je vous assure, qu'il y a un mois, je ne soupçonnais pas tout ce que l'on peut faire sans argent.

Mais son interlocuteur mit un doigt sur les lèvres, et, accompagné de Prince, il se dirigea droit vers Manny, qui montait bien la garde, le digne homme; mais dont toute l'attention était concen-

trée sur un bar situé à peu de distance de l'hôtel.

Il avait soif, Manny, ce qui lui arrivait souvent. Oh ! à cheval sur le règlement, Manny n'eût pas déserté son poste pour le flacon du meilleur vin du monde ; mais ses regards, son odorat, sa pensée, n'en étaient pas moins accaparés par le bar, à la devanture peinte en vert.

Aussi fut-il surpris lorsque Dodekhan, parvenu à deux pas de lui, prononça :

— Bonjour, l'ancien.

Il fit face du côté du jeune homme :

— Bonjour, qu'est-ce que vous demandez ?

— Le lieutenant Josué Soda.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, au lieutenant ?

— C'est afin qu'il nous habille. On nous a dit comme ça : Les recrues seront habillées à la caserne de Nevada.

— Ah ! des recrues !

— Mais oui, l'ancien.

— Fallait donc le dire tout de suite. Venez ; par file à gauche, marche.

Le policeman grisonnant et les fausses recrues pénétrèrent ensemble dans le magasin d'habillement, laissant l'entrée libre à Laura.

La jeune fille avait suivi la scène de la porte de l'hôtel.

Elle ne perdit pas de temps.

Traversant la rue en courant, elle atteignit l'entrée des magasins, s'assura par une rapide inspection que le brave Manny n'était pas aux abords, et tranquillisée de ce côté, elle disparut dans les hall où

les horse-policemen entassaient leurs réserves d'uniformes.

De hauts casiers alignés, laissant entre eux d'étroits couloirs de circulation emplissaient leurs salles, couvraient les murs.

Chacun portait à son faîte un écusson avec un numéro.

Dans chacun s'étageaient des vestons, des dolmans, des manteaux, des pantalons.

Plus loin, c'étaient les compartiments réservés aux coiffures : képis, calottes, bérets, casques.

Dans ce dédale, la jeune fille se glissa, se faufila ; guidée par un murmure de voix, elle parvint près de l'endroit où Manny cherchait à vêtir ses *recrues*, et, à demi enfoncée dans un casier à dolmans, elle assista à la scène que voici.

Manny, gravement, habillait Albert et Dodekhan.

Ce dernier aperçut Laura.

Profitant d'un instant où le vieux policier avait le dos tourné, il passa un dolman et un pantalon à la jeune fille avec ces mots :

— Habillez-vous vite.

Elle empoigna les vêtements et se glissa au fond du magasin.

Cependant, Albert et son compagnon prenaient la physionomie de parfaits policemen.

Le dolman boutonné, le pantalon retombant en plis élégants sur la botte à éperons, le casque sur la tête, ils avaient martiale tournure.

Manny les considéra avec satisfaction.

— Bonnes recrues, et, j'ose le dire, habillées à

souhait. Si le lieutenant Josué Soda ne félicite pas ce digne Sammy, il sera difficile et injuste.

A ce moment, un grand bruit se fait entendre au dehors.

Qu'est-ce ?

Manny court à la porte. Dans un magasin d'habillement, les distractions sont rares. Le vieux policeman est curieux. Il veut voir.

Ses « recrues » le suivent hardiment.

En face, à l'hôtel des Montagnes-Neigeuses, c'est un grouillement de policiers, de voyageurs, de maîtres d'hôtel, de garçons, de femmes de chambre.

Tout ce monde s'agite, pérore, rit, gronde.

Au milieu du groupe, un homme trapu, très brun, fait plus de tapage à lui seul que tous les autres réunis.

On perçoit sa voix claironnante.

— Ils sont dans l'hôtel. Ils doivent y être !

C'est Orsato Cavaragio, qui ne peut concevoir comment ceux qu'il poursuit, ceux qu'il a cru tenir — ses renseignements étaient si précis ! — comment ceux-là se sont échappés.

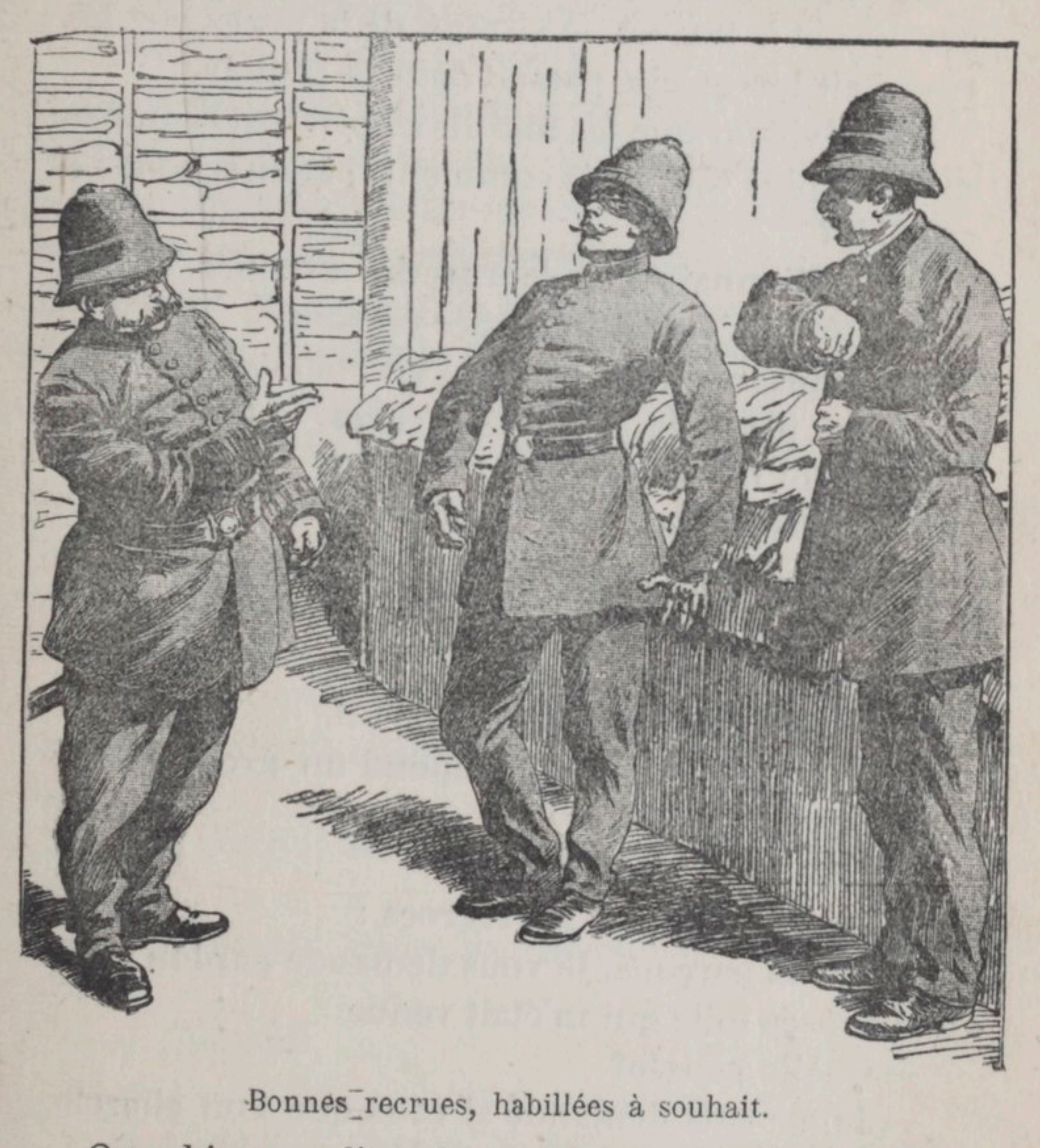
Car, il n'y a pas à dire : Mon bel ami ! Ils ont glissé à travers les mailles du filet tendu autour d'eux.

L'hôtel a été fouillé.

Pas une chambre qui n'ait reçu la visite de perquisition, au grand scandale, aux vives protestations des ladies, jeunes ou vieilles, qui se croyaient, dans leurs pièces closes, à l'abri des regards du public.

L'appartement, naguère occupé par les fugitifs, est vide.

Le manager, le suisse, les employés, interrogés, n'ont pu fournir aucun renseignement.



Bonnes recrues, habillées à souhait.

On a bien vu l'un des voyageurs sortir, mais le chasseur affirme l'avoir vu rentrer, un quart d'heure peut-être avant l'irruption de la police.

Quant aux deux autres, qui avaient tout à fait

l'allure de fiancés, explique une fille de chambre sentimentale, ils étaient dans le *saloon* et se disaient les *mille petites choses agréables*.

De cela, la fille est sûre, car elle les trouvait très gentils, et à travers le vitrage de la porte, elle les regardait lorsqu'elle passait dans le couloir.

Il est évident que les fugitifs respiraient là quinze minutes plus tôt ; mais comment, par où se sont-ils envolés ?

Les factionnaires de la rue, des avenues, entourant l'hôtel, n'ont laissé passer personne.

Les mansardes, les balcons, les cheminées même après les placards, cuisines et caves, ont été minutieusement inspectés.

Rien ! Personne !

Et Manny qui s'informe, qui se mêle au brouhaha, piaffe de colère en constatant l'impuissance de la police.

— Combien étaient-ils? clame-t-il.

— Trois, père Manny, répond un groom, deux gentlemen et une lady.

— Ah ! trois.

Et se tournant vers ses recrues :

— Vieux garçons, je vous demande pardon pour une pensée folle qui m'était venue.

— Quelle pensée?

— Je me suis demandé si ceux que l'on cherche n'avaient pas cherché refuge dans mon magasin.

— Dans votre...?

Prince, Dodekhan frissonnent. Mais le policeman les rassure aussitôt.

— Oui, vous comprenez... des recrues... Pour rire... Mais ils étaient trois, dont une lady. Or je puis jurer que je n'ai pas vu de lady... Donc ma supposition est stupide... et insultante pour de *braves vieux garçons* comme vous.

— Parbleu! font-ils en riant.

Et Manny rit, tandis que les policiers qui ont envahi l'hôtel s'éloignent dépités; qu'Orsato les suit en ébranlant l'atmosphère de véritables rugissements, et que le personnel grossi d'une partie des clients, forme sur le trottoir un groupe compact où l'on commente bruyamment l'incident.

Mais Dodekhan a fait un signe à Albert.

Derrière de hauts casiers, il vient d'apercevoir Laura, transmuée en un adorable et coquet petit policeman.

Il serait temps de quitter le magasin.

Le plancher y brûle les pieds.

La pensée qu'a exprimée tout à l'heure Manny montre que les fugitifs sont à la merci de la moindre chose.

Il faut partir; mais pour cela il faut éloigner Manny.

Et insinuant, Dodekhan-Flèche de Fer murmure :

— Il *fait* soif!

Le vieux guerrier lui lance un regard attendri .

— Tu l'as dit, recrue, il fait grandement soif. Le mois d'octobre est certainement le plus altérant des mois.

— Il y a un bar, là-bas.

Les yeux du digne Manny se tournent du côté indiqué.

— Oui, il y a un bar.

— Si vous vouliez, l'ancien, nous faire l'honneur de trinquer avec nous?

La face de Manny exprime l'indécision.

Sa langue gourmande pourlèche ses lèvres; son nez rouge frétille.

— Eh bien?

— Eh bien, répondit-il, je ne peux pas. Le lieutenant Josué Soda a recommandé de ne pas laisser le magasin sans gardien... à cause des recrues.

Albert fait la grimace et là-bas, derrière les casiers, Laura ne se gêne pas pour marquer son mécontentement par une mimique expressive.

Seul Dodekhan reste calme :

— Ah! vieux coquin, grommelle-t-il, tu te figures que tu vas rester ici.

Et du ton le plus aimable :

— Oh! si ce n'est que cela, tout peut s'arranger.

A ces mots, le visage du policeman s'éclaire. Ah! il fait doublement soif chez lui pour que ses yeux brillent, pour que son nez rutile, à la seule pensée d'une bonne lampée.

— Et comment? fait-il, presque bredouillant, tant son désir de connaître la solution heureuse est vif.

— Nous nous diviserons en deux bandes.

— En deux?

— Oui, à tout seigneur tout honneur. Vous irez devant. De cette façon, mon camarade et moi garderons le magasin.

— Oh! un seul suffirait.

— Non, master Manny; nous sommes trop respectueux de l'ancienneté pour admettre pareille chose. Il faut au moins *deux recrues* pour tenir la place d'un ancien.

Du coup, Manny se redressa, plastronna, lança dans l'air un : « Hum! hum! » Avec une intonation victorieuse. Sa vanité était flattée au point, et il eut à l'adresse du jeune homme un regard attendri, bienveillant, protecteur.

— Excellent esprit militaire, fit-il en frappant amicalement sur l'épaule de son interlocuteur. Esprit excellent. Avec ce respect des droits acquis, ce juste sentiment des distances, vous arriverez, mon cher vieux garçon, vous arriverez.

De l'air le plus pénétré, l'ex-captif de Sakhaline s'inclina profondément.

— Admettez-vous l'arrangement?

— Tout à fait. Il est agréable et réglementé de façon militaire.

— Alors?

— Alors je vais au bar. Je me rafraîchis et je reviens...

— En nous laissant le plaisir de régler cette petite dépense, master Manny; car nous serions désolés de vous voir solder une soif contractée par votre sollicitude pour nous.

Cette fois, le policeman ne trouva rien à répondre.

L'amabilité de son « nouveau » le médusait littéralement.

Jamais, dans sa longue carrière, il n'avait ren-

contré urbanité pareille, aménité comparable.

Mais comme il tenait à manifester son contentement, il allongea à son interlocuteur un coup de poing à assommer un bœuf et, soulagé par ce horion affectueux, il descendit sur le trottoir, dégagé, guilleret, en disant d'un accent plein de gaieté, de joie contenue, d'aimable expansion :

— Je vais au bar !

L'allure crâne, le casque en bataille, le pas élastique et régulier, le vieux serviteur de la police ce dirigea vers l'établissement indiqué, dans lequel il s'engouffra.

— Maintenant ne perdons pas de temps et décampons.

A cet appel de Dodekhan, Laura rejoignit ses amis ; mais sur le seuil elle s'arrêta net.

La foule était toujours grande devant l'hôtel. Elle s'était même grossie de quelques badauds. auxquels les garçons contaient avec complaisance les accidents *miraculeux*, dont la maison des Montagnes-Neigeuses avait été le théâtre.

Miraculeux ! Le qualificatif avait été prononcé.

Car, dans l'impossibilité d'expliquer la si importune disparition des voyageurs recherchés par la police, les braves gens, plutôt que de rester cois, avaient sans hésité enjambé les limites qui séparent le réel du merveilleux.

— Le diable est pour quelque chose là-dedans ! avait prononcé un piqueur superstitieux.

Le diable !

Est-il rien de plus admirable que de pouvoir se

vanter d'avoir vu, sinon ce César de l'infernal séjour, au moins des amis à lui, des protégés, des intimes, de ces gens terrifiants qui fréquentent les *five o'clock teas* de Satan.

L'explication avait été adoptée d'emblée.

Et les langues marchant toujours, l'émulation des conteurs s'en mêlant, il était avéré maintenant que le diable, cornu, botté de rouge et les pieds fourchus, avait loué un appartement à l'hôtel, où il s'était installé avec un seigneur de sa cour et une diablesse qui fumait des cigarettes de soufre.

A l'arrivée de la police, la terre s'était entr'ouverte, crachant vers le ciel un jet de flamme et de fumée, et par cette porte ouverte sur les régions souterraines, où les damnés cuisent éternellement sur des grils, sans doute électriques, vu les progrès de l'industrie, les voyageurs avaient disparu, ne laissant comme trace de leur passage que quelques paquets d'allumettes soufrées, qu'ils s'étaient amusés à confectionner en exposant des baguettes de sapin à leur haleine endiablée.

Et ces paquets d'allumettes donnaient au récit un cachet d'indiscutable authenticité, car les domestiques de Montagnes-Neigeuses-Hôtel les vendaient deux dollars la pièce, aux badauds qui se les arrachaient.

Au demeurant, on pouvait dire que, tout au moins, le *diable commercial* était de l'affaire, vu que lesdits paquets d'allumettes avaient été achetés *dix-cents* l'un (environ cinquante centimes), chez le marchand de tabac le plus proche.

Or, en voyant ce monde grouiller là, devant elle, Laura se sentit prise d'une défaillance.

— Jamais je n'oserai sortir devant tant de personnes.

Albert, Dodekhan supplièrent :

— Courage, miss. Cent pas à faire et nous prendrons une voiture.

— Non, fuyez, abandonnez-moi.

— Vous abandonner, est-ce possible? Puisque nous ne sommes ici que pour vous.

— C'est vrai !

— Allons, un petit effort, venez.

Elle avança un pied, puis se rejeta en arrière.

— Non, avec ce costume, je n'oserai jamais. Je trouve inconvenant une jeune personne costumée en homme?

— Bah ! fit l'ex-Indien avec une pointe d'impatience. Supposez que c'est un nouveau modèle de tenue cycliste !

— Ne parlez pas ainsi.

— Vous faisiez de la bicyclette, autrefois.

Elle baissa les yeux, et avec une adorable rougeur :

— Oh ! autrefois, et je me demande comment j'ai pu m'habiller ainsi jadis.

Mais, le fils de Dilevnor, sentant davantage les nécessités pratiques du moment, allait insister, quand un bruit insolite, partant du fond du magasin, attira son attention.

On eût dit une clef grinçant dans une serrure.

— Qu'est cela?

— Oh! on vient! balbutia Laura subitement pâlie... la porte du fond...

— Il y a une porte là-bas?

— Oui, je l'ai aperçue tout à l'heure pendant que je m'habillais.

Des pas pressés glissèrent sur le plancher.

— Cachons-nous.

Ces mots à peine susurrés, Laura se jette derrière un casier. Prince l'y rejoint, et Dodekhan, bon gré, mal gré, demeuré seul, se décide à faire de même.

Il était temps.

La forme grassouillette de mistres Arabella Soda se découpait dans l'ouverture de l'entrée.

— Hé psst! fit-elle.

Un groom se retourna, reconnut l'épouse du lieutenant Soda, et, empressé à être agréable à la dame de si puissant seigneur, il accourut.

— Mistress a appelé?

— Oui, mon ami.

— Que désire mistress?

— Voici. De mes fenêtres, je suis depuis une demi-heure le va-et-vient qui se produit dans votre hôtel. La raison m'en paraît quelque peu confuse, et je voudrais être renseignée.

— Rien de plus simple, mistress.

Et, ravi de l'attention que lui accordait Mme la lieutenante d'habillement, le gamin se prit à lui narrer, sans omettre le moindre détail, l'arrivée des voyageurs, l'apparition d'Orsato Cavaragio, les recherches vaines, etc., etc.

— C'étaient des voleurs, ces jeunes gens, s oupira

la rondelette mistress d'un ton de regret. Je les avais aperçus à leur croisée, et ils ne faisaient pas l'effet de cela.

— Non, non, mistress. Il paraît qu'il y a une histoire de mariage. La jeune miss ne veut pas épouser l'homme qui est venu avec la police.

— Et il prétend la forcer?

— A ce que l'on dit, du moins.

— Alors, fit doucement mistress Soda, je suis contente qu'ils lui aient échappé. Moi dont le cœur est tout plein du lieutenant Soda, je conçois combien il doit être pénible de vivre auprès d'un époux, que l'on n'a point choisi librement.

Et gracieusement, avec une confiance très réjouissante, mistress Soda expliquait l'état de son tendre cœur au groom et à plusieurs serviteurs de l'hôtel qui, l'ayant reconnue, s'étaient empressés de la venir saluer.

De leur cachette, les fugitifs n'avaient point perdu un mot de la conversation.

— Une bonne et excellente personne, dit Laura.

— Évidemment.

— Et qui nous aiderait probablement.

Cette réflexion était à peine formulée que la jeune fille, faisant signe à ses compagnons de la suivre, se glissait dans le dédale des compartiments.

Ainsi, elle les conduisit jusqu'au fond du magasin, et leur montrant une porte entr'ouverte :

— Tenez, c'est par là que cette dame est venue.

— Bon. Et après?

— Après... nous pourrions passer par là.

— Cela aboutit, vous l'avez entendu, à l'appartement occupé par cette personne.

— Justement.

— Je ne saisis point votre pensée, Laura, intervint Albert,

Elle eut un sourire.

— Elle nous a trouvé gentils. Elle a reconnu que nous n'avions pas l'air de voleurs. Vous avez entendu aussi cela, n'est-ce pas?

— En effet.

— Elle a exprimé son contentement de nous savoir hors de l'atteinte de notre ennemi.

— Elle l'a exprimé.

— Eh bien! ne comprenez-vous pas qu'en nous trouvant chez elle, en lui contant notre situation, elle nous fournirait les moyens de quitter la ville d'une façon plus décente que sous un uniforme de policeman.

Les jeunes gens se consultèrent du regard, mais sans attendre leur réponse, Laura avait ouvert la porte entre-bâillée. Un escalier raide avec une main courante de fer se présenta à elle.

— Tant pis, dit-elle résolument, je monte.

Après tout, l'idée de la gentille Canadienne était peut-être bonne. Les femmes ont un penchant naturel à aider tous ceux qui sont dans la peine.

Albert s'engagea dans l'escalier, suivi par l'ancien prisonnier du général Labianov.

Vingt-cinq marches, hautes et raides, amenèrent les fugitifs sur le seuil d'un salon-parloir.

Prince et Laura reconnurent la pièce. C'était là que, du *saloon* de l'hôtel, ils avaient vu mistress Soda mener lestement l'ordonnance de son ménage.

Ils s'assirent dans des fauteuils un peu durs que recouvraient des housses à ramages, et là, passant d'une vague inquiétude à une vague espérance, ils attendirent que la brune petite mistress se décidât à interrompre sa conversation et à réintégrer son domicile.

VI

CAPTIFS DANS DES PANIERS

— Aoh ! Quoi est cela ?

— Des fugitifs qui ont entendu les paroles échappées à votre bon cœur et qui vous supplient de les sauver du désespoir.

Ces répliques s'échangèrent entre Laura et mistress Arabella, lorsque cette dernière pénétra dans son parloir.

Au premier moment de surprise apeurée succéda de suite chez cette dernière une tranquillité complète. Elle venait de reconnaître la gentille miss, le joli gentleman, que tantôt, de la croisée, elle considérait avec plaisir dans l'hôtel d'en face.

— Oh ! fit-elle, les gracieux fiancés d'en face.

— Maintenant en fuite, rectifia la milliardaire.

— Oh ! très drôle le mot. En vérité, *humbug* (cocasse) au possible.

Et, s'asseyant à son tour, Arabella Soda se mit à rire bruyamment, découvrant ses dents, en personne

avisée qui sait les avoir blanches, bien rangées et tout à fait agréables à voir.

Puis elle s'apaisa, et usant de la situation, qui mettait les visiteurs à la discrétion de son indiscrétion :

— Alors, jolie petite miss, vous voulez épouser celui-ci ?

Elle désigna Prince.

Laura sentit ses joues se roser, mais il fallait répondre, satisfaire la curiosité de la dame, afin d'obtenir son appui. Aussi murmura-t-elle doucement :

— Oui, je voudrais, ainsi que vous dites.

— Et un autre s'y oppose ?

— Oui, il s'y oppose.

— Bon, cela est clair. Vous fuyez pour éviter ce dernier. Il vous traque, lui, naturellement. Que comptez-vous faire?

— Quitter la ville.

— Cela est sage; mais où irez-vous?

— Nous tâcherons de gagner le Canada.

— Très bonne idée, mais il est loin, le Canada. Et si l'ennemi vous rejoint, s'il vous fait reprendre par la police?

La jeune fille tira son revolver de sa poche, le mit sous les yeux de mistress Soda, qui se rencoigna dans le fond de son fauteuil avec un petit cri de frayeur, et lentement, son accent indiquant bien la résolution inébranlable :

— S'il me reprend... voilà!

Cette réplique provoqua l'enthousiasme d'Arabella. Le revolver remis en poche, elle sauta au cou de la milliardaire.

— Courageuse comme un lion. Ah! chère petite chose aimante, il ne faut pas que vous soyez martyre des douces affections. Non, en vérité, il ne le faut pas.

Puis, nettement :

— Voyons, qu'attendez-vous de moi? Dites sans crainte. Sur le drapeau étoilé de l'Union, sur la tête de mon cher mari, je vous jure que, même en cas de danger, je ne vous trahirai pas. Bien plus, je ferai tout pour vous permettre d'échapper à un mariage odieux et de gagner celui qui vous plaît.

— Oh! madame, que vous êtes bonne!

— J'ai été comme vous et je vous comprends... mais parlez, parlez.

Évidemment, l'excellente personne était sincère. Aussi Laura n'hésita plus. Elle eut un regard triomphant à ses compagnons; puis, se penchant vers son interlocutrice :

— Vous nous cacheriez ici jusqu'à la nuit?

— Jusqu'à la nuit?

La jeune fille ne remarqua pas le léger embarras, avec lequel la femme du lieutenant répéta ces derniers mots.

— Et vous me fourniriez un déguisement plus... convenable que celui dont je suis revêtue. A la nuit, je partirai avec mes amis. Quoi qu'il arrive, je vous conserverai la plus tendre reconnaissance. Si nous réussissons à dépister notre persécuteur... mon père est riche... Vous, le lieutenant, ne regretterez pas de m'avoir secourue...

Arabella l'interrompit vivement :

— Oh! mon mari, ne parlez pas de lui.

— Pourtant!

— Il doit tout ignorer, tout!

Et comme tous l'interrogaient du regard, l'accorte brunette expliqua:

— Il est à cheval sur la consigne. La police recherche des personnes; ces personnes doivent être arrêtées, innocentes ou coupables.

— Mais dans notre cas...

— Croyez-moi, laissez-le en dehors. Il aurait peut-être beaucoup de chagrin de vous faire jeter en prison, car il a le cœur tendre, Josué, comme une femme; seulement, il vous conduirait lui-même au cachot, du moment qu'un mandat d'arrestation est décerné contre vous.

Elle respira et continua avec volubilité :

— C'est même ce qui m'a troublée tout à l'heure, quand vous m'avez priée de vous cacher jusqu'à la nuit.

— Vous jugez la chose impossible.

— Cela m'a paru impossible... car Josué va rentrer dîner... Jamais il ne lui arrive de ne pas rentrer dîner. Josué est l'homme le plus rangé qui soit au monde, voyez-vous... Il a toujours été semblable sur ce point. Quand il était sergent seulement, il quittait parfois en fraude la caserne pour venir me voir;... et alors, quand on est pris, c'est la salle de police. Eh bien! dans la salle de police, il avait choisi un coin, et il aurait refusé de se laisser enfermer, si le coin n'avait pas été libre.

Elle fit provision d'air avant de reprendre :

— Et lorsqu'il était ainsi en punition, c'était mon tour de le venir voir. J'avais le double des clefs ouvrant la porte de la courette, qui s'étend devant les cachots, et de celle des massives portes des cellules. De la sorte, l'entrée étant du côté opposé au corps de garde, je pouvais aller partager la salle de police de mon cher mari. Ah, voyez-vous, ce sont de doux souvenirs, et j'ai gardé les clefs en mémoire de ces tribulations militaires.

— Mais en ce qui nous concerne? interrogea Dodekhan que le bavardage intarissable de la dame agaçait visiblement.

Elle le toisa avec étonnement.

— En ce qui vous concerne?

Puis, se frappant le front :

— En vérité, je fais comme *Dick le sacristain... J'ai affaire au presbytère, et je me rends au moulin* (1) ; mais quand j'entame le chapitre de mon Josué, je rajeunis de dix ans et je ne sais plus m'arrêter. C'est que c'est un fier homme, mon Josué.

— Devons-nous nous préparer à être arrêtés à son retour, qui ne saurait tarder? gronda l'ex-Indien.

— Qui vous parle de cela?

— C'est une question que je pose, mistress.

— Mais pas du tout.

— Vous consentez à nous cacher?

— Je ne vous l'ai pas dit?

— Non, mille fois non

(1) Dicton populaire américain.

— En ce cas, je répare cette omission... Tenez, de l'autre côté de l'escalier est la chambre de ma pauvre sœur Mary. Josué l'aimait beaucoup, à tel point qu'il disait que, s'il ne m'avait pas obtenu en mariage il aurait épousé Mary. Or ma sœur est allée s'installer à Chicago et sa chambre est restée. Et nous ne l'ouvrons jamais parce que cela nous attriste de voir toutes ces chères choses dont elle usait quand elle vivait en notre société. Vous vous tiendrez là. Je passerai à la jeune demoiselle une robe de moi, un manteau, un chapeau. Vous me renverrez le tout aussitôt en sûreté et...

— Ah ! mistress, vous êtes la meilleure des femmes.

Laura, pleine de gratitude pour Arabella qui, nonobstant son flux énervant de parole, montrait une âme serviable et compatissante, se leva, courut à son hôtesse, et, lui jetant les bras autour du cou, appliqua de bons baisers sur ses joues rondes et fraîches en bredouillant :

— Merci, merci. Je n'oublierai jamais... J'espère que vous aussi aurez lieu de vous réjouir de notre rencontre.

— Tonnerre !

Ce juron militaire crépita dans le parloir comme un éclatement de grenade.

Tous se dressèrent, comme si un même ressort les avait actionnés, Laura s'éloigna vivement d'Arabella.

— Tonnerre ! mon épouse dans les bras d'un simple policeman.

Quelle terrible voix claironnante que celle qui lançait ces mots !

Le lieutenant Josué Soda était sur le seuil, la moustache hérissée, les yeux fulgurants, les mains crispées en poings menaçants.

Ah ! que n'ai-je la plume d'Homère, pour retracer l'effrayant aspect de ce guerrier, préposé à l'habillement de la police à cheval.

Il avait l'air d'un chat en furie, d'un alligator hors de lui... Plus encore, il avait l'air d'un homme gradé, galonné, qu'un de ses subordonnés injurie.

— Mais, mon ami, essaya de dire Arabella...

D'une voix de tempête, dont les vitres grelottèrent aux fenêtres, il trancha la phrase :

—Assez !

Et se croisant les bras:

— Je comprends pourquoi l'on a éloigné mon vieux Manny, pourquoi on l'a poussé à boire à ce bar maudit, où je l'ai retrouvé à l'instant ivre-mort... Je l'ai fait porter à la salle de police...

Sa main vengeresse désigna les faux policemen.

— Vous allez l'y rejoindre. Demain, Manny en état de s'expliquer, je vous déférerai au conseil de guerre.

Prince, Dodekhan, Laura ouvraient la bouche pour se disculper.

Mistress Soda leur coula à l'oreille :

— Ne dites rien, il vous livrerait... J'ai les clefs de la salle de police... Comptez sur moi.

Et comme le lieutenant revenait vers elle, avec une attitude à la fois très digne et très courroucée, commençant une adjuration à la façon d'Agamemnon:

— Madame...

Elle tourna le dos sans façon, et d'un ton dédaigneux :

— Je ne m'abaisserai pas à me défendre contre une folie... Seulement, Josué, je ne vous pardonnerai jamais de vous être présenté dans le parloir de votre femme en état d'ébriété.

Là-dessus, elle ouvrit brusquement la porte de sa chambre et disparut. Le bruit d'une clef tournant dans la serrure apprit aux assistants qu'elle s'enfermait.

Un instant stupéfait, le lieutenant eut une recrudescence de colère.

D'un organe sauvage, il appela :

— Aux armes ! aux armes !

Il y eut un bruit de course éperdue, des froissements d'acier, et enfin, après une galopade dont gémit l'escalier, une dizaine de horse-policemen, mousqueton au poing, baïonnette au canon, firent irruption dans le parloir, essoufflés, écarlates, ahuris.

Josué lança un rauquement de fauve prêt à bondir sur sa proie.

Sa main vengeresse s'étendit vers les fugitifs.

— Salle de police. Cachot séparé de celui de Manny.

Et les policemen, regardant avec effarement ces inconnus revêtus de leur uniforme, le lieutenant acheva :

— Recrues... Mauvaises têtes... Conseil de guerre... A l'ombre et au trot, rompez !

Vite le poste entoura les prisonniers.

Les bras croisés, la tête rejetée en arrière, les sourcils froncés, Soda, d'un œil méprisant, toisa les captifs que l'on entraînait au dehors.

Il perçut le bruit des pas décroissant, s'éteignant.

Et quand il fut bien sûr que ses ennemis étaient écroués, qu'il restait seul dans son *home* bouleversé, il courba le front, et doucement :

— Il faut qu'Arabella m'explique cette aventure dans laquelle je ne vois pas clair.

Timidement, il alla frapper à la porte de mistress Soda.

Pas de réponse.

D'une voix melliflue, il susurra :

— Ma chère amie, ma toute sucrée douce épouse.

Un organe sévère, mais suave, répondit :

— Allez cuver la boisson qui vous a rendu insolent et coupable. Allez, nous causerons demain.

— Mais, objecta-t-il, cette boisson dont vous parlez n'existe qu'en rêve.

— J'ai dit, répliqua la voix conjugale d'un ton sans réplique.

Et l'infortuné Josué frappa en vain, supplia vainement devant la porte close. Il n'obtint plus la moindre réponse

Enfin, de guerre lasse, une heure s'étant écoulée durant cette manœuvre inutile, le digne police-chief se décida à s'aller coucher... sans manger, hélas ! Car pour première vengeance, l'épouse mécontente avait pris soin d'enfermer avec elle le souper.

. . . . . .

Poussés, tirés par leurs gardiens, Laura et ses compagnons se trouvèrent dans la cour de la caserne.

Ils entrevirent la large porte ouverte sur la rue ; le poste de garde, accolé à l'entrée comme une loge de concierge ; puis, lui faisant suite, parallèlement au mur extérieur, une clôture de briques rouges et blanches alternées, qu'ils suivirent derrière leurs gardiens. Ainsi, ils parvinrent à l'opposite du poste et s'arrêtèrent devant un massif vantail de bois, renforcé de lourdes ferrures.

L'un de leurs conducteurs introduisit dans la serrure une clef aux dimensions de casse-tête, la fit tourner avec un bruit de moulin et l'huis s'ouvrit.

Une courette, longue, étroite bordée à droite par de grands paniers constellés de lettres rouges et noires ; à gauche, par un bâtiment comportant seulement un rez-de-chaussée et percé de portes trapues, solides, inquiétantes.

— Manny ; première porte à gauche, déclara un loustic... Il dort comme une souche.

En effet, des ronflements sonores, à décourager une armée de tuyaux d'orgue, arrivaient aux oreilles des assistants, adoucis par l'épaisseur de la clôture.

— Mettons donc ceux-ci au 3.

— Va pour le 3.

La troisième porte, à son tour, tourna sur ses gonds et se referma sur les prisonniers.

Ceux-ci considérèrent le local mis, bien malgré eux, à leur disposition.

C'était une salle carrée (trois mètres cinquante sur quatre mètres), blanchie à la chaux, prenant jour uniquement par une ouverture en losange pratiquée à la partie supérieure de la porte.

A cette heure de nuit, une lanterne éclairait la courette, et c'était elle qui distribuait aux pauvres captifs quelques rayons parcimonieux.

Grâce à eux cependant, ils discernèrent le lit de camp, sorte de plancher en pente, s'appuyant au mur à cinquante centimètres du sol, pour descendre à son rebord extrême à vingt-cinq.

C'était sur cette couche peu moelleuse, sans matelas, paillasse ou couvertures d'aucune sorte, que les voyageurs allaient devoir passer la nuit.

Oh! ils ne s'inquiétèrent pas d'abord.

Les paroles de mistress Soda tintaient encore à leurs oreilles.

— J'ai les clefs de la salle de police, avait dit la bonne et potelée créature.

Elle manifesterait sans doute son bon vouloir quand toute la caserne serait plongée dans le sommeil profond qui suit le devoir accompli.

L'extinction des feux sonna.

Un clairon mélomane l'exécuta en fanfare, avec accompagnement de variations du plus harmonieux effet.

— Dix heures, annonça Dodekhan. Allons, notre captivité ne sera plus de longue durée.

Mais onze heures, puis minuit, puis une heure du matin, puis deux, puis trois furent martelés à l'horloge de la caserne et Arabella ne parut point.

Alors le découragement commença à s'appesantir sur les prisonniers.

— Elle ne pourra peut-être pas venir, prononça Laura d'un petit ton très doux et très attristé.

— Ne pensez pas cela! se récria Prince.

— Il le faut bien pourtant. Le lieutenant paraissait fort irrité, et il a bien pu lui interdire de sortir.

— Mais alors nous serions perdus?

— Vous ne craignez pas le conseil de guerre, j'imagine.

— Certes non; mais notre identité sera reconnue.

— Cela est certain.

— Et alors, nous retombons aux mains d'Orsato Cavaragio .. ..

Le timbre de l'horloge résonna quatre fois.

— Quatre heures, fit sourdement le jeune homme. Quatre heures. Dans soixante minutes, on sonnera le réveil. La caserne s'animera et tout espoir de délivrance sera perdu!

Mais soudain Dodekhan se dressa.

— Qu'avez-vous?

A la question de Prince, le Turkmène répondit :

— Écoutez. Je crois que l'on vient.

— Enfin! murmurèrent les fiancés dans une exclamation joyeuse.

Leurs têtes se penchèrent en avant, dans l'attitude de l'attention.

Leur ami avait bien entendu.

Une clef avait été introduite avec précaution dans la serrure. Maintenant elle tournait doucement.

On eût cru que le visiteur voulait surprendre les prisonniers.

Un claquement léger, un glissement... la porte s'ouvrit.

D'un même mouvement, les captifs ouvrirent la bouche pour lancer un cri de surprise.

Un « chut ! » énergique arrêta la parole sur leurs lèvres.

Mistress Soda était debout dans l'encadrement de la porte, en robe de chambre, les pieds dans des babouches fort petites, le doigt appuyé sur la bouche, ainsi qu'une grassouillette statue du Silence.

Du reste, elle ne fut pas longtemps muette.

— Suivez-moi, dit-elle... pas de bruit.

A sa suite, les prisonniers se précipitèrent dans la courette, à l'extrémité de laquelle la porte, donnant sur la cour de la caserne, apparaissait légèrement entre-bâillée.

Déjà ils se dirigeaient de ce côté.

Arabella les arrêta.

— Où allez-vous ?

Ils montrèrent l'issue.

— Oui, continua la gentille femme. Vous déboucherez dans la cour. Et comment ferez-vous pour ouvrir le portail du quartier, pour passer devant le factionnaire sans qu'il vous arrête ?

Ils baissèrent la tête. Dans la première joie de la délivrance, ils avaient oublié les obstacles qui les séparaient de la ville, de la campagne.

— Je suis sûre, reprit mistress Soda, que vous ne

voyez pas le moyen de quitter cette caserne à présent ?

— Nous l'avouons, chuchotèrent-ils en chœur.

— Eh bien, — l'agréable brunette montra les grands paniers ornés de lettres rouges et noires, que les captifs avaient remarqués en arrivant à la salle de police ; — eh bien, voici le chemin de la liberté.

Ils se récrièrent :

— Ces paniers ?

— Parfaitement, ces paniers. Regardez-les bien. L'administration a passé un marché pour les légumes avec des fermiers des environs qui, chaque jour, se rendent aux halles de Nevada. Ces cultivateurs viennent tous les matins à quatre heures et demie reprendre les paniers vides de la veille, et les remplacer par des paniers pleins. C'est ici qu'on les remise. Comprenez-vous maintenant.

— Ah ! s'exclama Laura, je crois bien que oui.

— Dites ?

— Nous allons entrer dans les paniers.

— C'est cela même, chère jolie petite miss. Je les referme, les fermiers les emportent sur leur voiture sans que le poste s'en émeuve, et vous voilà libres.

Ma foi, bien qu'une première accolade lui eût mal réussi, miss Topee embrassa tendrement Arabella.

— Nous voici hors de danger, nous ; mais vous, chère mistress, ne serez-vous pas ennuyée, le lieutenant paraissait si courroucé !

La brune moitié de Josué haussa les épaules.

— Il me fera des excuses ce matin.

— Quoi, vous pensez ?

— Oh ! je suis sûre ; hier je l'ai puni déjà...

— Comment ?

— En le laisant s'aller coucher sans souper.

Et comme tous riaient, elle ajouta très gravement :

— Je devais, vous pensez bien. Il était en si grande fureur que la diète seule pouvait le ramener à l'apaisement nécessaire pour reconnaître ses torts.

Vraiment, mistress Soda paraissait si certaine du dénouement, qu'il y eût eu mauvaise grâce, presque impolitesse, à émettre le moindre doute.

Aussi lorsqu'elle dit :

— Mais ne vous laissez pas surprendre. Entrez vite dans les paniers.

Chacun choisit l'un des récipients d'osier et, après avoir adressé un dernier remerciement à l'obligeante épouse de Josué Soda, laissa retomber le couvercle sur sa tête.

Alors, trottinant, s'empressant, Arabella assura par de savantes bouclettes la fermeture hermétique des paniers.

Elle donna un tour de clef à la porte de la cellule, dans laquelle les voyageurs avaient passé la nuit, se pencha sur le panier de Laura, susurra à travers la cloison de jonc et osier :

— Au revoir, chère miss, mon cœur accompagne votre odyssée.

Elle perçut en échange un doux :

— Je n'oublierai jamais, je jure...

Puis, légère comme une sylphide, elle traversa la courette, en franchit le seuil, referma la porte avec le même soin méticuleux que celle du cachot, puis longeant les murailles, demeurant dans la zone d'ombre projetée par les bâtiments de la caserne, elle parcourut la grande cour sans attirer l'attention du poste, rentra dans le magasin par une issue, faisant à l'intérieur pendant à l'ouverture sur la rue, grimpa l'escalier sans produire plus de bruit qu'un chat, et se trouva enfin dans son parloir.

Là, elle se laissa tomber sur un fauteuil.

— Ouf !

Délicieux, cet « ouf » satisfait, triomphant, un peu las, et aussi un peu ému.

Après l'avoir expiré, elle se pelotonna, ferma les yeux et demeura immobile comme si elle attendait.

Tout à coup, un sourire distendit sa physionomie.

— Les voici, je le gagerais ! fit-elle.

Un bruit lointain rompait le silence de la ville endormie.

Il s'enfla, se précisa bientôt.

C'était le roulement sur la chaussée d'une charrette pesamment chargée.

Cela cessa en face du haut portail d'entrée de la caserne.

Sur la pointe des pieds, Arabella se porta vers la fenêtre, et le front aux vitres, coula au dehors un regard curieux.

— C'est bien cela, murmura encore la bonne créature.

Un chariot, encombré de paniers de légumes, stationnait dans la rue.

Des hommes en blouse en descendaient, échangeaient quelques paroles avec le factionnaire.

Les hauts battants pivotaient avec un grincement sourd bien connu. Les cultivateurs pénétraient dans la caserne.

Et comme Arabella se tenait ainsi près de la croisée, souriant à la pensée de l'évasion presque accomplie, un léger craquement du parquet, en arrière d'elle, la fit se retourner brusquement.

Josué Soda, en manches de chemise et pantalon d'uniforme, le chef coiffé d'un madras bleu, venait de pénétrer dans le parloir.

Un instant, mistress Soda demeura interdite. Mais le lieutenant ayant dit d'un ton un peu sec :

— Je suis heureux de voir que le remords vous tient éveillée.

Elle se cabra.

— Quel remords :

— Le remords d'être pressée sur le cœur d'un policeman non gradé.

Du coup, elle le toisa avec une souveraine impertinence.

— Ah çà ! vous êtes encore sous le coup de libations trop nombreuses.

— Vous savez bien qu'il n'y a pas de libations.

— Comment, je sais.

— Mais que, par contre, il y a introduction d'étrangers dans ma demeure, injure qui va se dénouer devant un conseil de guerre.

Josué ne continua pas.

La figure de sa femme exprimait un tel ahurissement, ses yeux noirs s'ouvraient d'une façon si inquiètement interrogative, qu'il grommela :

— Ah ça ! auriez-vous la mémoire si brève que tout cela soit déjà sorti de votre esprit ?

Le plus naturellement du monde, elle balbutia :

— Tout cela : de quel « tout cela » me parlez-vous ?

— Comment... de quel... ?

— Oui... et je vous prie de me répondre, car en vérité, si nous étions dans la période de la canicule, je croirais, depuis hier soir, que vous avez un coup de soleil.

— Non, mistress, c'est un coup du sort qui m'a frappé en plein cœur.

Il dit cela d'un ton si affectueusement bête qu'Arabella eut pitié de lui.

Elle se rapprocha, lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle, et doucement, avec un regard languissant :

— Voyons, expliquons-nous, car enfin, depuis hier, règne entre nous un malentendu auquel je ne comprends rien.

— Ah ! vous n'y comprenez rien.

La face ébaubie du lieutenant faillit déterminer chez son épouse un accès de fou rire, qui en la circonstance aurait été du plus fâcheux effet. Elle se mordit donc les lèvres, très fort, pour arrêter cette hilarité intempestive et, d'un accent convaincu :

— Hier soir, j'attendais votre retour en pensant à vous.

— Hum ! bougonna Josué.

— En pensant à vous, répéta la potelée mistress avec plus de force. Tout à coup, vous faites irruption dans cette pièce comme un furieux... Vous m'injuriez... Vous criez que je suis dans les bras d'un policeman.

— Certainement, je le crie.

— C'est ce qui me fait dire que vous étiez ivre.

— Comment ivre ?

— Certainement, mon pauvre ami... Car enfin, il faut bien raisonner... je ne pouvais pas être à la fois dans les bras d'un policeman et être toute seule.

— Mais vous n'étiez pas seule.

— Je vous demande pardon.

— Ils étaient trois à l'entour de vous.

— Trois ?

Arabella se prit la tête à deux mains.

— Trois à présent !... Ce policeman devient une compagnie.

Puis, levant les bras au ciel en un geste d'ardente prière, elle gémit d'une intonation si parfaitement sincère, que le lieutenant sentit sa conviction ébranlée.

— Seigneur, Seigneur, s'il devient fou, ôtez-moi l'existence, afin que je ne voie pas la démence de celui qui est la fleur de ma vie !

Presque timidement, Soda murmura :

— Cependant j'ai appelé la garde.

— Oui, cela est vrai ; vous l'avez appelée.

— Et j'ai fait conduire trois hommes à la salle de police.

— Vous avez en effet donné un ordre dans ce genre.

— Eh bien?

— Eh bien, cela n'a fait que m'ancrer dans cette idée d'ivresse.

— C'est trop fort!

— Comme il n'y avait personne, j'ai fait signe aux hommes de garde de ne pas vous contrarier, et ils ont emmené très gravement personne à la salle de police.

Du coup, Josué ouvrit des yeux énormes.

Ahuri, il bégaya :

— Ils ont emmené personne, dites-vous ?

— Oui, mon cher Josué, je dis cela.

— Mais, alors, j'aurais été seul à voir ces trois policemen.

— Je le crois... car moi, bien certainement, je ne les ai pas vus ; et la garde ne semblait pas non plus les voir, en vérité.

Le lieutenant leva les yeux au plafond, les abaissa vers le plancher, et songeur :

— Ce serait alors, d'après vous...?

— Une hallucination, si vous m'affirmez que vous n'avez rien pris.

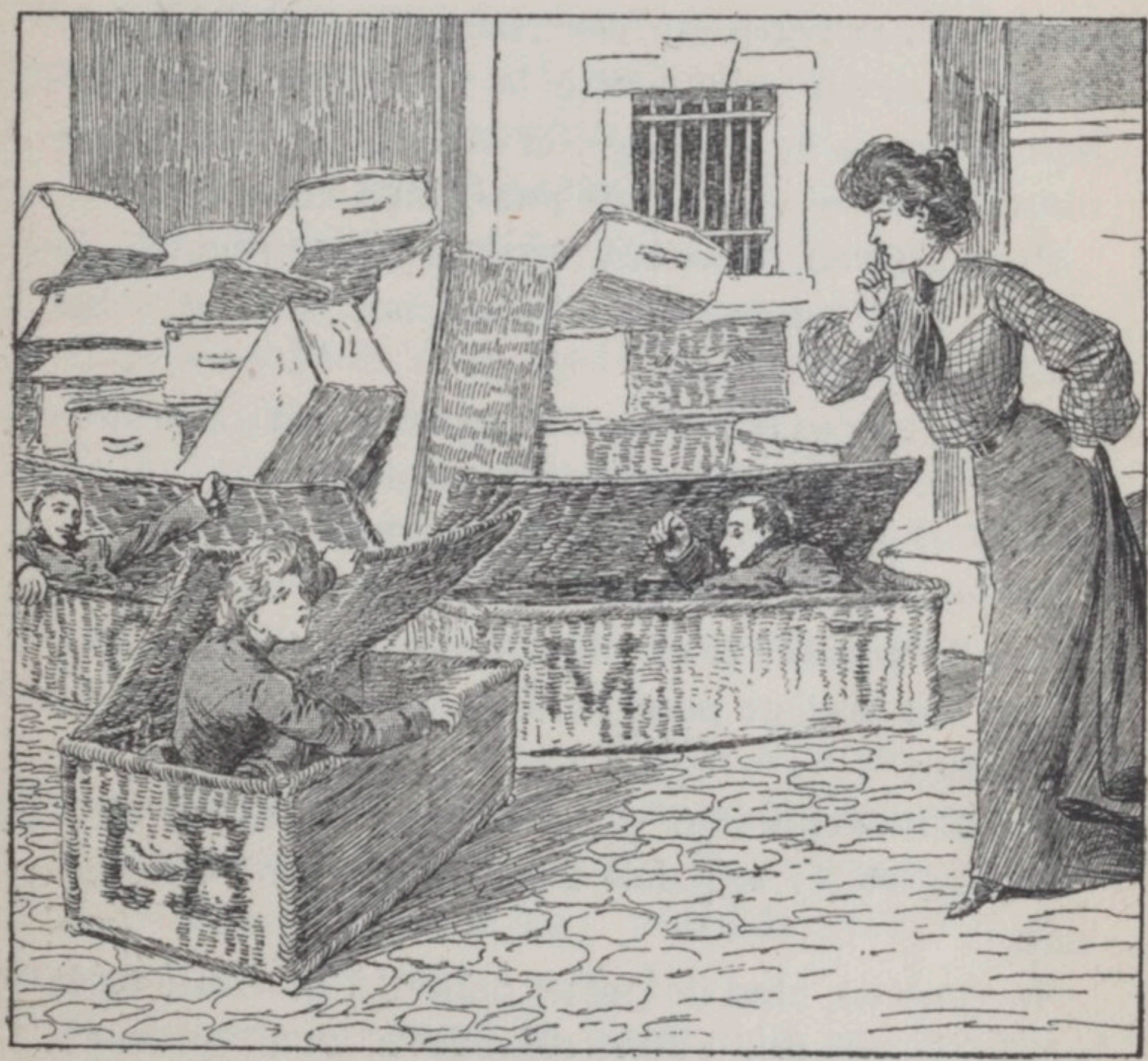
— Cela, je le jure sur mon sabre.

— Alors, ami, vous fûtes halluciné.

La voix de la jeune femme était parfaitement calme. Rien dans son accent, dans son maintien, ne pouvait indiquer à quelle énorme invention elle se livrait en ce moment.

— C'est égal, cela n'est pas croyable, reprit enfin

Josué... Croire que l'on voit ce que l'on ne voit pas... Vous me le dites, ma douce Arabella, je ne doute pas... mais c'est pour l'apaisement de mon esprit,



Chacun laissa retomber le couvercle sur sa tête.

il faut que j'interroge les hommes de garde.

— Si vous désirez.

— Vous ne vous y opposez pas, Arabella, ma fleur de tendresse.

— Bien au contraire, et même je veux vous accompagner... Des soldats, vous concevez, ils hésitent à

avouer à leur chef qu'ils l'ont un peu berné pour ne pas le contrarier.

Josué fronça les sourcils.

— Tenez, reprit-elle en riant. A cette seule idée, vous prenez votre air rébarbatif. Les malheureux n'oseraient plus vous dire la vérité. Ma présence leur donnera du courage, et au besoin je leur affirmerai qu'ils n'ont aucune punition à craindre.

Pour un peu, Soda eût renoncé à l'expérience.

Mais tout au fond de lui-même, une voix lui criait :

— Tu n'as pas la berlue, on ne prend pas un brouillard pour trois policemen. Tu as bien vu.

Bref, il passa un veston et descendit.

Le poste était tout entier au dehors.

Les fermiers, ayant chargé leurs paniers, montaient sur le siège pour continuer leur chemin vers les halles.

Arabella salua leur départ d'un sourire satisfait.

— Hoffstall ! appelait au même instant le lieutenant.

Le sergent, chef de poste, debout à la droite de la petite troupe qui s'était alignée et avait présenté les armes à l'approche de l'officier, le sergent répondit respectueusement :

— A vos ordres, lieutenant.

— Hoffstall, tu vas me répondre en toute franchise.

— En toute franchise, lieutenant.

— Bien. Hier soir, à la nuit, j'ai appelé à la garde.

— Vous avez appelé, lieutenant ; même à ce propos, j'ai dit : « Mâtin, il en a un coffre, le lieutenant! »

— Tu es monté avec tes hommes ?

— Comme vous le dites, lieutenant.

— Là-haut, je vous ai ordonné d'arrêter trois hommes et de les conduire à la salle de police.

— C'est bien l'ordre, lieutenant,

— Eh bien ! l'as-tu exécuté ?

A cette question, Hoffstall allait répondre:

— Oui.

Quand Arabella, se mêlant à la conversation, prononça ces paroles étranges:

— Sergent, vous ne serez pas puni. Vous pouvez donc dire sincèrement qu'il n'y avait personne à arrêter, et que vous avez fait semblant d'opérer l'arrestation pour ne pas mécontenter votre officier.

— Ah !... ah!...

Ces deux monosyllabes furent tout ce que la gorge contractée de Hoffstall put laisser passer.

Sa situation lui paraissait très embarrassante.

Le lieutenant voulait qu'il affirmât avoir arrêté trois personnes.

Et l'épouse de Josué lui enjoignait de déclarer qu'il n'avait rien arrêté du tout.

Ces deux affirmations étant contradictoires, il lui paraissait évident qu'il mécontenterait fatalement l'un de ses interlocuteurs.

Déplaire à un officier est grave.

Déplaire à la femme d'un officier est grave également.

In petto, le pauvre diable maudit le sort qui l'avait

fait chef de poste, en un jour où le service était si difficile.

Mais sans lui laisser le temps de se reconnaître, Soda lui demandait :

— Enfin, avez-vous vu trois policemen étrangers dans mon parloir ?

— Oui, commença le sergent.

Mais, rencontrant le regard impératif d'Arabella :

— C'est-à-dire non, lieutenant.

— Enfin, est-ce oui ? Est-ce non ?

Le gradé regarda alternativement chacun des époux Soda, puis avec un véritable désespoir :

— Ce que vous voudrez, lieutenant, car, aussi bien, je n'en sais plus rien moi-même.

— Mais, intervint encore mistress Soda en désignant le premier policeman du rang, ce garçon-là aussi est monté à votre appel ?

— Oui, mistress.

— Interrogez-le.

Profitant de ce que l'attention de son mari était concentrée sur le sergent, la maligne créature venait de glisser un dollar dans la main de celui qu'elle interpellait.

Et celui-ci, l'intelligence ouverte par cette libéralité, répondit sans hésiter à la question de don Josué :

— Non, lieutenant, il n'y avait personne. Par respect pour vous, nous avons fait semblant d'arrêter des gens. Dussiez-vous me punir, voilà l'exacte vérité.

— Te punir, mon brave... je suis trop content pour cela.

Et tirant à son tour un dollar de sa poche, il le tendit à l'homme.

— Tu boiras cela à ma santé.

Ce qui ne laissa pas d'étonner le digne militaire. Quant au sergent, il grinça des dents en murmurant :

— On n'obtient plus rien que par le mensonge, aujourd'hui. Voilà un officier qui sème des dollars, pour avoir la satisfaction d'entendre ses subordonnés piétiner la vérité.

Quant à Arabella, sans afficher la joie de son triomphe :

— Je tiens à une dernière expérience, mon cher mari.

— Vous savez que je ne puis rien vous refuser, ma chère femme.

— Venez vous assurer que vos apparitions ne sont pas à la salle de police.

— Inutile.

— Si, je vous en prie. Vous avez eu une hallucination, je tiens, pour notre bonheur, que jamais un nuage ne s'élève chez nous de ce fait, et pour cela, que votre raison soit si bien convaincue, qu'il ne reste aucun interstice par lequel se puisse glisser le doute le plus mince.

Sur les rangs tous les visages avaient revêtu un masque hébété.

Les policemen se demandaient si la lieutenante n'avait pas perdu la raison.

Comment, elle arrivait à persuader au lieutenant qu'il n'y avait pas de prisonniers, et à présent, elle allait les lui montrer.

Car, par l'Orteil de Satan, ils étaient bien et dûment enfermés dans la cellule n° 3.

Mais les événements se précipitaient.

— Puisque c'est pour votre bonheur, Arabella, consentit galamment Josué, allons visiter les salles de police. Hoffstall, prenez les clefs et venez ouvrir.

— Vous voulez que j'ouvre? fit le sergent consultant mistress Soda du regard.

— Certainement, affirma celle-ci. Il n'y a personne, nous le savons... il n'y aura donc pas de surprise.

— Mais, mille éperons! gronda l'officier... Qu'est-ce que vous avez donc, ce matin, Hoffstall, vous avez l'air gâteux?

— C'est une maladie qui est dans l'air, mon lieutenant.

Il s'engouffrait dans le poste, décrochait les clefs, tout en monologuant :

— Il trouve que j'ai l'air gâteux... Qu'est-ce que je dirais de son air, moi... Comment tout cela va-t-il finir?

— Hoffstal, appela Josué du dehors.

— Voilà, voilà, lieutenant.

Et se précipitant :

— Au diable!... S'il se fâche en voyant les prisonniers, je mets tout sur le dos du diable qui a visité hier Montagnes-Neigeuses-Hôtel.

A un soldat du second rang, il souffla cet avis :

— Avertis tes camarades... il va y avoir un coup de théâtre. Dites tous comme moi. C'est la faute au diable qui est venu à l'hôtel d'en face.

Puis, bravement, il se mit en marche le long du mur de briques de la salle de police, suivi de près par Josué et son épouse réconciliés, bras dessus, bras dessous, lesquels entraînaient dans leurs traces tout le poste curieux, railleur et, au fond, plutôt inquiet.

La main du sergent tremblait un peu en ouvrant la porte de la courette, mais l'idée du diable seul coupable soutenait le digne sous-officier.

— Cellule 1 : Manny enfermé pour ivresse ; faut-il ouvrir ?

— Il faut tout ouvrir, ordonna mistress Soda avec un regard impératif à son mari. Il faut ouvrir toutes les cellules, afin de bien voir ce que nous avons comme prisonniers.

Hoffstall eut le geste découragé de l'homme qui se désintéresse de l'affaire.

La cellule 1 s'ouvrit.

Manny, couché sur la planche du lit de camp, dormait à poings fermés.

— Renfermez cet incorrigible buveur.

Le sergent obéit, passa à la cellule 2 qui était vide. Puis il se dirigea vers le cachot n° 3.

Un à un, les hommes de garde s'étaient glissés dans la courette, et silencieux, rangés le long des paniers de légumes que les fermiers avaient échangés contre les paniers vides de la veille, ils regardaient, les yeux écarquillés, se questionnant tout bas.

— Comment cela finira-t-il? Pourquoi fait-elle cela, la petite dame au lieutenant?

Les points d'interrogation doivent être une mauvaise herbe, car il est effrayant de constater la quantité innombrable de ces signes de ponctuation qui demeurent sans réponse satisfaisante.

Les questions des policemen se trouvaient être de cette armée improductive.

D'un geste brusque, héroïque, le geste du vaillant qui pénètre dans une maison alors qu'un ennemi l'y attend, le fusil chargé à la main, Hoffstall tira violemment la porte de la cellule n° 3 et dernière, l'ouvrant au large.

Arabella, très calme, dit à ce moment à son mari :

— Vous le voyez, mon cher mari, il n'y a personne.

Le sergent, les non-gradés se regardèrent effarés, épouvantés. Ils se poussaient pour mieux voir le cachot vide.

Certains se baissaient, cherchant à retrouver les prisonniers évaporés sous le lit de camp.

Il ne vint à la pensée de personne que les disparus étaient tranquillement sortis de la caserne en paniers, mollement bercés par le pas rythmé des fournisseurs de légumes.

Et l'explication diabolique, jetée parHoffstall dans l'entendement de ses subordonnés, prit tout à coup, dans un autre sens, une importance énorme.

Et la terreur sacrée qui se propagea, dans la journée, du poste de garde à toute la caserne, fut telle que Manny, dégrisé, ne fut pas puni. Son histoire

de recrues introuvables, de deux uniformes distribués alors que le comptage accusait la disparition de trois; ce chiffre trois coïncidant avec la prétendue hallucination de Josué; tout cela réuni amena à croire que Manny, lui aussi, avait été victime d'une influence diabolique, ce que l'intéressé admit d'autant plus facilement qu'il déclarait avoir perdu la raison après avoir bu un simple verre de bière.

Le directeur du bar affirma la même chose. Seulement le curieux qui eût consulté le compte du garde-magasin à cette journée mémorable, eût constaté que Manny, croyant n'ingurgiter qu'un simple bock, avait englouti pour vingt-trois francs soixante-cinq d'apéritifs (4 dollars 73 cents).

VII

LES LÉGUMES ANIMÉS

Construites en fer comme celles de Paris, les halles de Nevada sont spacieuses, bien aérées.

Chacun de leurs angles est décoré d'une grande figure de fonte, représentant l'aigle aux ailes d'outarde qui est l'emblème des États-Unis.

Elles sont isolées par quatre larges voies, que les habitants désignent sous le nom familier de : les quatre sœurs *Eating*, ce que l'on peut traduire librement par : les quatre sœurs Mangeuses.

A l'intérieur, elles sont divisées en sections ou pavillons : boucherie, poissonnerie, fleurs, beurres et œufs, etc.

Or, vers onze heures du matin, alors que les ménagères commençaient à se faire plus rares, un homme et une femme causaient à mi-voix, sous l'une des hautes baies donnant accès dans le pavillon des légumes.

Ils apparaissaient maigres, bronzés et sales : lui,

vêtu d'une jaquette dont les taches et les trous avaient mangé la couleur, d'un pantalon effrangé, jadis gris, maintenant jaunâtre, une chemise aux tons de suie, avec cravate roulée en corde. Brochant sur le tout, un chapeau haut de forme, brisé en accordéon par un long usage, couvrait sans les cacher entièrement ses cheveux raides et poussiéreux.

Sa compagne portait un jupon que l'usure avait découpé en dents de scie, et qui ne cachait pas ses bottines d'hommes éculées, à élastiques distendues. Sur une chemisette, que des abaresques malpropres parcouraient ainsi qu'un mur arabe, elle avait jeté un petit châle, qui avait dû être bleu dans son neuf, mais qui semblait avoir longtemps servi à essuyer les lampes à huile. Quant à la coiffure, c'était une broussaille emmêlée, sauvage, dans laquelle une rose, sans doute ramassée au ruisseau, avait été piquée.

Cette rose faisait rêver.

Elle disait la coquetterie survivante, elle disait le désire de plaire irraisonné que l'on retrouve avec étonnement, même chez ceux qui ne se débarbouillent pas.

Ce mélange de malpropreté et de coquettes préoccupations est certainement l'une des faces les plus curieuses de la bête humaine.

En écoutant les causeurs, la surprise augmentait encore.

— Ainsi, Meg, disait l'individu au chapeau accordéon, ainsi, ma tout aimable Meg, tu casserais bien une croûte ?

— Et même deux, mon élégant Peg. Si je n'étais soutenue par le plaisir d'admirer ta tournure de gentleman, je crois que je tomberais d'inanition.

— Oui, oui, jolis comme nous sommes, la nature eût dû nous faire riches.

— On ne peut pas tout avoir, Peg. Fortune et beauté, cela est trop à la fois.

— Ah! Meg, quand on regarde les riches, on est tenté de le penser. Pas une de ces ladies en voiture ne t'arrive à la cheville.

— Et pas un de ces cossus gentlemen qui se pavanent à cheval, n'atteint ta semelle, mon cher Peg.

Ces affirmations paraissent osées de prime abord, mais en détaillant mieux les interlocuteurs, on eût reconnu qu'elles n'étaient pas exemptes de vérité. En effet, la cheville des brodequins d'homme de Meg était enlevée, et la semelle des souliers de Peg semblait à peu près absente.

Ce dernier reprit :

— Je voudrais t'offrir un repas succulent.

— Je l'accepterais de toi, mon Peg.

— Oui, mais pas un *cent* en poche.

— Il y en a dans la poche des autres, mon cher Peg.

— Peuh ! c'est très difficile d'explorer ces poches-là, depuis que le chef de la police de la cité, un ennemi de l'art, a fait placarder partout son avis : Prenez garde aux voleurs. Tenez votre porte-monnaie à la main, ou bien munissez-le de la chaîne *Self-insurance-caoutchouc limited*, qui rend impossible l'extraction dudit par une main étrangère.

Tous deux secouèrent la tête avec mélancolie.

— Fatal avis!

Et gémissante, pâlie sous les tatouages de poussière qui marbraient sa face, Meg soupira:

— Alors, je n'ai plus qu'à mourir.

— Mourir, toi, Meg... ne dis pas cela, tu me fends le cœur... Quand je t'entends te lamenter, mon tendron, je découperais un gentleman comme un poulet.

— Oh! fit-elle avec une grimace, je n'en mangerais pas du gentleman, je suis plus friande que cela.

Il passa sa main sur les cheveux emmêlés de sa compagne et souriant:

— C'est vrai, ma Meg est gourmande comme une petite chatte... Aussi n'est-ce point un beefsteak de mylord que je rêve pour elle.

— Et quoi donc!

Le loqueteux se posa avec une certaine fatuité.

— Tu ne t'es pas demandé, Meg, pourquoi j'ai fait stationner dans l'une des quatre sœurs mangeuses la charrette avec laquelle nous chiffonnons, et qui aux yeux de la police, nous assure des « moyens d'existence ».

— Je ne m'adresse jamais de questions indiscrètes, mon Peg. Ce que tu fais est bien fait.

— Douces paroles à mon cœur.

— Oublie un instant ton cœur, mon doux ami, et songe à mon estomac.

— Tu as raison.

Et baissant la voix:

— Je prépare un coup.

— Un coup?

— Qui nous procurera le vivre pour plusieurs jours.

— Pour plusieurs?

— Oui... des vacances, que nous passerons, sourires et chansons, dans les Carrières d'Europe (1).

— O rêve!

— O poésie!

— Sur ma guitare, à laquelle il ne manque que cinq clefs et trois cordes, je te chanterai les soupirs de mon âme.

— Et je t'accompagnerai sur mon tambourin percé.

Cette bouffée de lyrisme exhalée, Meg reprit :

— Et ce coup ?

— Consiste à soulager d'une partie de leur marchandise les fermiers que tu vois là-bas.

De l'œil, il désignait deux gaillards rouges, pansus, hilares, qui se tenaient gravement aux ordres de la pratique, dans un des *boxes* du pavillon des légumes.

Des paniers les entouraient, et sur leur étal s'amoncelaient choux, carottes, salades formant un bouquet aux tons vifs.

— Ah ! la logette 57.

— Tu l'as dit, Meg de mon cœur.

(1) Les Américains, dans leur impérialisme un peu outré, ne veulent être distancés en rien. Apprenant que Paris possède un lieu dit « Carrières d'Amérique », toutes les cités avoisinant des mines ou des carrières, ont baptisé celles-ci « Carrières d'Europe ».

— Les frères Fournier, fournisseurs assermentés de la police.

— C'est cela même.

Elle fit la moue :

— Rien que des légumes ?

— Oh ! Meg, être végétarien, voilà la sagesse. Les légumes sont ce qui convient le mieux à la fraîcheur du teint.

— C'est égal...

— Néanmoins, comme il ne faut pas être végétarien intransigeant, j'ai chargé mon jeune cousin Ned, pendant que j'opérerais ici, d'emprunter un jambon et quelques saucisses à ce charcutier...

Meg baissa les yeux pour dire :

— Qui me regarde toujours de si cavalière façon ?

— Justement... Je le hais cet audacieux, et je l'ai frappé d'un impôt pour le punir de son manque de tact, de son absence de galanterie... Ma parole, ces faquins de commerçants ne se doutent point de ce qu'ils doivent à une lady.

— Cher Peg !

— Meg plus chère encore.

— Et les frères Fournier ?

— Ah ! Meg, mon estomac pleure de voir geindre le tien ; mais qui veut triompher ménage sa monture ; deux serrures de sûreté valent mieux qu'une ; et le pas pour l'action, et le trot pour la fuite, sont les allures conseillées par la sagesse des nations... L'instant favorable à mon opération m'apparaît être celui du déjeuner.

— Encore attendre !

— Pour mieux sauter, ma Meg embaumée. Ces êtres matériels, sans rêve, s'empiffrent goulûment de nourriture. Préoccupés d'ouvrir la bouche, ils ferment les yeux, et nous qui passons, agents incompris de la justice distributive, mettrons à profit cette satisfaction de leurs bas instincts.

Les yeux de la chiffonnière luisaient ainsi que des escarboucles.

Ils se fixaient sur les frères Fournier, de si avide, de si inquiétante façon, que Peg craignait une imprudence, et qu'avec ce ton de charmante galanterie dont il ne se départait jamais :

— Ma mie, allons faire un tour.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un physique comme le tien se remarque. Vois-tu que l'un de ces rustres, à ta vue, éprouve la commotion affectueuse que nous autres idéalistes dénommons : *coup de foudre.*

Elle minauda :

— Mon Peg sait bien que je le dédaignerais !

— Oh ! Fleur parfumée de la Hotte, je serais indigne de respirer si j'avais une pensée contraire.

— Alors qu'importe ?

— Il importe, jolie Meg, que ces drôles ne savent point mener de front le matériel et le spirituel. A l'ordinaire, ils se gorgent de nourriture, mais si un sentiment éclôt dans leur lourde animalité, cela leur coupe l'appétit. Ils vivent, comme le constate le dicton populaire, de tendresse et d'eau claire... Comprends-tu, Meg ; comprends-tu, le plus délicieux des lapins blancs, cet imbécile ne déjeunerait pas !

— Et s'il ne déjeunait pas ?...

— Adieu mon coup d'adresse ! Adieu nos vacances ! Adieu nos sérénades !

— Tu as raison !

Et Meg, glissant sa main maigre et noire sous la manche *à crevés* de son interlocuteur, l'entraîna vivement.

Tous deux disparurent derrière l'angle des halles.

Dans leur *box*, les frères Fournier, Samuel et Jephté, consultaient leur montre.

— Eh ! eh ! fit le premier, dans dix minutes, on pourra se sustenter.

— Ça ne sera pas de refus, répliqua l'autre. Partis de la ferme à deux heures ce matin, arrivés à Nevada, à la caserne de police, à quatre heures et demie, ici à cinq heures et demie. Je pense que s'offrir la moindre petite *fortification* ne sera point déplacé.

— Satané Jephté ! il a toujours l'abdomen creux.

— Je te le dis avec franchise, mon vieux Samuel ; tandis que toi, tu jures n'avoir pas faim et tu manges deux fois comme moi.

— Oh ! deux fois, tu exagères.

— Eh bien, mettons trois et n'en parlons plus.

Les deux braves garçons, qui s'entendaient à merveille, se prirent à rire de bon cœur.

Samuel se leva.

— Allons, Jephté, ne te lamente pas, je vais mettre la table.

Il s'avança vers le fond du box et, les jambes appuyées aux paniers rangés, il étendit les bras vers une tablette, où s'alignaient deux verres, deux bou-

teilles de vin de Californie, un de ces appétissants jambons fumés dans l'une des cinquante-quatre usines, Forly, Brienz and C°, un pain rond, etc...

Tout à coup, il se rejeta en arrière avec un cri de douleur :

— Aïe ! Je me suis piqué.

— Piqué ?

— Oui, à ce damné panier. Tiens, vois.

Et sur son pantalon, à hauteur du genou il montrait une petite tache de sang.

— Diable de panier !

Il se baissa, regarda la manne d'osier avec attention.

— Je ne vois aucune pointe... Ah ! ah ! nous n'avons pas remarqué cela ce matin. Les cordons de fermeture sont coupés. Quels fainéants que ces cuisiniers de caserne, ils n'ont pas le courage de dénouer une ficelle, ils la coupent.

Jephté frappa du pied avec impatience :

— Déjeunons, Sam, déjeunons... Nous causerons de la ficelle au dessert.

En un instant, sur un escabeau, le couvert se trouva mis : jambon, fromage de Valpraishead, raisin de Stockton, rien n'y manquait.

La face de Jephté s'épanouissait, et, par réflexion, celle de Samuel s'égayait. Celui-ci ne songeait plus à la légère piqûre de tout à l'heure.

Et il avait bien tort.

Si, en effet, il en avait sérieusemeut cherché la cause, il eût découvert, dans trois de ses paniers, des denrées tout à fait anormales et qui jamais, à sa

connaissance, n'avaient figuré ainsi au marché de Nevada.

C'étaient, on l'a deviné, Laura et ses compagnons, toujours en policemen.

Emportés dans leurs paniers, ils s'étaient tenus cois tant que le roulement de la charrette les avait avertis du mouvement de celle-ci.

Puis on avait cessé de rouler.

A certaines secousses, les prisonniers comprirent qu'on les transportait... où ? Ils l'ignoraient. Et tout naturellement, ils cherchèrent à le savoir.

Laura avec son canif, Prince et Dodekhan, avec des couteaux plus volumineux, réussirent à couper les liens qui maintenaient la clôture hermétique des couvercles. Soulevant ces obstacles avec précaution, ils reconnurent qu'ils se trouvaient aux halles, au milieu d'un entassement de légumes indescriptible.

Impossible de sortir dans un endroit aussi fréquenté. Il fallait attendre.

Les couvercles, un instant soulevés, retombèrent et chacun des captifs se plongea dans ses réflexions.

Seulement, ces réflexions furent bientôt troublées par un appel tout physique de la nature.

Depuis leur sortie de l'hôtel des Montagnes-Neigeuses, les fugitifs n'avaient absorbé aucun aliment.

Les émotions des heures précédentes, les transes de la salle de police, la joie de la fuite, tout cela avait pallié pour un moment les récriminations de l'appétit non satisfait.

Mais maintenant, en plein repos, la certitue de

l'évasion semblant acquise, la nature reprenait impérieusement ses droits.

Presque en même temps, les trois couvercles s'entre-bâillèrent.

Les yeux de Laura, de Prince, de Dodekhan, se rencontrèrent, explorèrent les alentours et se fixèrent bientôt sur le tabouret, où Samuel venait de disposer les vivres destinés au repas de son frère et au sien.

La faim des fugitifs, sollicitée par les émanations du jambon, du fromage, devint fringale et fringale furieuse.

Si furieuse même que Prince, songeant que Laura était à jeun, s'oublia jusqu'à pousser un véritable grognement de convoitise.

Plouf ! les trois couvercles s'abaissèrent prudemment.

Les frères Fournier se retournèrent, considérant leur droite, leur gauche; puis, les yeux dans les yeux :

— Tu as entendu, Jephté?

— Oui, Samuel.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Un grognement d'ours...

— J'aurais cru un son de trompe.

— Où vois-tu une trompe ici?

— Où prends-tu un ours?

Les frères durent s'avouer que les deux suppositions semblaient aussi aventurées l'une que l'autre.

— Bah! grommela Samuel se prenant à couper

le pain, dont il posa deux énormes morceaux, l'un en face de Jephté, l'autre en face de lui-même... les oreilles m'auront corné, mettons-nous à table.

— C'est cela même, nos oreilles ont corné, appuya Jephté, tout en taillant à même le jambon des tranches minces comme une feuille de papier.

— Combien la botte de carottes?

La question, lancée d'une voix pointue par une cuisinière qui venait de s'arrêter devant l'étalage, interrompit l'occupation des deux frères.

Chacun, désirant éviter à l'autre la peine de se déranger, se leva pour répondre à la cliente.

Mais à peine avaient-ils le dos tourné que les trois couvercles se soulevèrent, que trois mains avides saisirent morceaux de pain taillés, tranches de jambon découpées, puis les paniers reprirent leur impassible immobilité.

Et, cependant, les deux frères, luttant de courtoisie, cédaient à la cuisinière marchandeuse la botte de carottes, mise à prix quinze *cents*, pour dix de ces fractions égales à la centième partie du dollar.

La recette versée dans la caisse, tous deux revinrent à leur tabouret-table, s'assirent et demeurèrent stupéfaits.

Ils promenèrent autour d'eux des regards anxieux, se passèrent la main sur le front, s'ébouriffèrent les cheveux.

Enfin, Samuel, plus décidé que son cadet, s'exclama :

— J'aurais pourtant bien juré sur la Bible que j'avais coupé du pain!

— Et vous n'auriez pas fait un faux serment, Sam, s'écria triomphalement Jephté en montrant la miche entamée.

Après quoi, désignant la blessure rose du jambon :

— De même que je puis affirmer avoir appliqué le couteau à ce jambon.

Samuel hocha la tête.

— J'ai la même idée que vous... seulement où est ce que nous avons séparé?

— Ah! ah! où cela est, voilà ce que je ne saurais dire.

— Ni moi non plus.

Un instant encore, les deux frères échangèrent des coups d'œil inquiets, fureteurs, gros de questions, qu'ils n'osaient exprimer.

Puis Jephté hasarda timidement :

— J'avais si faim... peut-être ai-je mangé sans m'en apercevoir.

Samuel leva les yeux vers la toiture.

— Je vous interdis de penser que vous êtes fou, Jephté. Car il faut être en démence pour ne pas s'apercevoir que l'on avale une livre de pain de ménage, avec au moins deux cents grammes de jambon.

— Vous vous méprenez, Samuel, ce ne serait pas de la démence.

— Et quoi donc alors?

— De la distraction. Cela n'a rien de déshonorant. On prétend que de grands savants, qui sont la gloire de l'humanité, se sont vus sujets à des distractions.

Cette explication désarma Samuel.

— Ainsi, Jephté, vous pensez que l'on peut être distrait à ce point ?

— Je l'ai lu dans *l'Amanach du cultivateur*, mon frère.

— Ah ! ah! cela était imprimé ?

— Cela était. Je vous le montrerai en rentrant.

Samuel courba le front d'un air pensif ; puis, avec la mauvaise grâce d'un homme qui n'est convaincu qu'à demi, mais qui n'ose rompre en visière avec l'imprimerie :

— Si c'est imprimé, évidemment, cela peut exister. Enfin, Jephté, recoupez du jambon, moi je retaille le pain.

Et tous deux, ayant effectué cette opération, se mirent à mastiquer énergiquement.

— C'est peut-être parce que je fais attention, déclara Samuel la bouche pleine, mais à présent, j'ai tout à fait l'impression que je mange.

— Oh ! moi de même, appuya Jephté... Et même, j'avoue que j'ai soif.

— Buvons un coup, frère.

— Certainement, buvons.

D'une main experte, Jephté débarrassa une bouteille de son bouchon et emplit les deux verres de vin blanc, rosé, transparent, que la Californie exporte dans tous les États environnants.

— A votre santé ! Sam !

— A votre santé, Jeph !

Tous deux portaient les verres à leur bouche quand le gardien du *pavillon*, un vieux brave blessé

pendant la guerre de Cuba, s'arrêta en face de l'étalage, et clignant de l'œil:

— Eh ! eh ! bon appétit. Pas besoin de vous demander si vous voyez la vie en rose, à travers cette lunette-là !

Il désignait la bouteille.

— A votre service, fit obligeamment Samuel.

— Bon ! Si ça ne vous prive pas, c'est là une médecine qui ne se refuse pas.

— Alors, on va trinquer.

Un verre plein offert au vétéran, les trois hommes choquèrent les récipients d'un cristal douteux et vidèrent la rasade d'un trait.

Le gardien reposa son gobelet sur l'étal, demeura un moment silencieux, les paupières mi-closes.

Puis, s'essuyant la bouche du revers de sa main:

— Ça, c'est du chenu... on ne peut pas dire le contraire... Je m'en souhaiterais du pareil pendant soixante-dix ans encore.

Il riait, les frères Fournier riaient aussi.

— Ça ferait une fameuse futaille tout de même, ma *suffisance* pendant septante années. Faut-il que la terre en produise de cette vigne, pour que l'homme boive à sa soif!

Et sur cet hommage naïf à la fécondité de la croûte terrestre, le brave porta la main au vieux képi d'uniforme qui couvrait son chef grisonnant.

— Mais je vous tiens là... vous étiez en train de vous garnir l'intérieur. Faut pas que je vous empêche... La nourriture, voyez-vous, c'est sacré. Bien le bonsoir, messieurs et dames et la compagnie,

Soudain le gardien s'arrêta :

— Il est traître, votre petit picolo.

— Traître?

— A preuve qu'il trouble l'œil. Est-ce que je n'ai pas cru qu'un de vos paniers remuait.

— Un panier?

Samuel et Jephté se retournèrent vivement, et restèrent les yeux fixés sur les mannes d'osier qui, bien entendu, conservèrent la plus parfaite immobilité.

Le gardien avait regardé comme eux.

— C'est stupide... dit-il.

— Un étourdissement, peut-être.

— Ça, ou le picolo... Que voulez-vous on vieillit, on n'a plus sa tête de jeune homme.

Et d'un pas lent, le vétéran s'éloigna.

C'était son habitude de se montrer dans le marché à l'heure du déjeuner.

Ainsi, il recueillait à droite et à gauche quelques politesses viniformes ou spiritueuses qui n'étaient pas ce qui lui plaisait le moins dans ses attributions.

Mais il n'avait pas fait vingt-cinq pas que Jephté le rejoignait tout essoufflé :

— Père Lisan, c'est pas le panier qui a remué, c'est la bouteille.

— Ah bah ! fit l'interpellé, la bouteille ?

— Non, ne faites pas de farce, père Lisan, rendez-la.

— Que je vous rende quoi ?

— Mais la bouteille.

— Quelle bouteille ?

— Eh ! celle que vous avez subtilisée.

— Moi ?

Le grognard fronça ses sourcils poivre et sel, sa face bronzée prit un ton de brique.

— Ah çà ! monsieur Fournier, est-ce que vous me prendriez pour un voleur ?

Et comme Jephté le regardait de cet air bête que prend fatalement un homme interloqué :

— Car enfin, si je vous avais pris une bouteille sans que vous me l'ayez donnée, j'aurais volé... et volé qui ? Des braves gens avec lesquels je viens de trinquer. Ah ! monsieur Fournier, vous avez parlé légèrement.

— Mais je pensais à une plaisanterie seulement... Voir en vous un voleur, est-ce que cela est possible?

— Ah ! c'est différent.

— Alors, vous n'avez pas vu la bouteille ?

De nouveau, les sourcils gris se froncèrent, et Jephté, tremblant d'essuyer une nouvelle bordée de reproches, s'empressa d'ajouter d'un ton badin :

— N'en parlons plus, n'en parlons plus... Qu'est-ce qu'une bouteille dans l'existence ? Un souffle ! un rien !

— Cela est bien vrai.

Et, rasséréné, le père Lisan se laissa secouer la main par Jephté, qui s'en retourna auprès de son frère.

— Eh bien ? lui cria celui-ci.

— Eh bien, Sam, il ne l'a pas.

— Il n'a pas la bouteille ?

— Non.

Samuel gonfla ses joues, roula des yeux angoissés, et baissant le ton :

— Pourtant la bouteille a disparu.

— Cela, Sam, je suis prêt à en faire serment.

— Comprenez-vous cela ?

— Hélas ! pas plus que vous-même.

— Cette fois, vous ne pouvez me servir votre histoire de tout à l'heure... Une bouteille, cela n'est pas du pain, ni du jambon.

— On ne saurait rien dire de plus sage.

— Donc, continua rageusement Samuel, vous ne prétendrez pas que j'aie avalé cette bouteille, par distraction, comme vous dites ?

Scandalisé, Jephté croisa ses mains charnues sur son abdomen proéminent.

— Oh ! Sam, comment croire que je puisse dire pareille chose de vous, mon aîné par l'âge, mon chef en toutes choses.

— C'est vrai, j'ai tort, mon Jeph ! Mais vraiment, au milieu de pareils événements, il y a de quoi perdre l'esprit.... Car ce n'est pas niable, notre bouteille est partie...

— Oh ! oui, partie... sans laisser d'adresse.

— Et comment est-elle partie, je vous le demande?

— Je me perds en conjonctures.

— Elle n'avait pas de jambes, je pense ?

La question médusa Jephté.

— Des jambes ! des jambes ! répéta-t-il.

— Mille panais ! tonna Samuel ; allez-vous affirmer qu'elle en avait ?

— Non, fit l'interpellé en étendant solennelle-

ment la main comme pour prêter serment ; non, je n'affirmerai pas... Car si elle avait des jambes, elle les cachait soigneusement, je ne les ai pas aperçues.

Puis, d'un ton de regret :

— Et même, c'est bien dommage ! Si, en effet, ce flacon avait eu les membres dont il s'agit, son départ s'expliquerait tout naturellement, et nous n'aurions pas besoin de nous mettre l'esprit à la torture pour arriver à n'y rien comprendre.

Évidemment, le brave fermier était dans le vrai.

Ni lui, ni son frère n'eussent oser accuser leurs paniers du nouveau larcin constaté, car, habituellement du moins, les paniers n'ont pas plus de bras que les flacons n'ont de jambes.

Donc, furieux, horripilés par cette disparition inexplicable de leurs aliments, les deux Fournier décidèrent que, pour se consoler de la fuite du premier flacon, ils videraient le second.

Mais ici, leur stupeur devint de l'anéantissement.

La seconde fiole avait aussi disparu, et avec elle, le fromage, les raisins, le pain.

Cela dépassait les bornes permises.

Piétinant, soufflant, suant de fureur, les deux frères se démenaient au milieu de leurs légumes, comme diables en un bénitier. Généralement, au pavillon des légumes, les marchands se retirent de bonne heure. Fournier frères s'y trouvaient à peu près seuls, sans cela leurs vociférations eussent certainement jeté la panique parmi tous leurs collègues du commerce végétal.

Au plus fort de la tempête, un loqueteux, au

chapeau audacieusement ployé en accordéon, s'était arrêté devant l'étal. Il écouta les cris des fermiers, les coordonna, et, finalement, les interpella :

— Honorables gentlemen !

— Vous désirez ? clamèrent les deux frères, ramenés d'emblée au calme souriant du négoce.

— Vous donner un bon avis.

— Un avis ?

— Oui, vous avez été volés.

— Mille citrouilles ! C'est ainsi que l'on doit exprimer la chose.

— Eh bien ! vos voleurs sont dans le sous-sol de la boucherie où, avec des individus de leur espèce, ils se partagent le butin.

Jephté, Samuel, empoignèrent leurs bâtons ferrés.

— Dans le sous-sol de la boucherie ?

— Oui, gentlemen.

Samuel marqua une dernière hésitation.

— Comment n'avons-nous rien vu ?

— Ils ont des singes dressés à voler.

— Des singes... parbleu ! des singes... cela devient clair comme le jour.

Et ravis de croire tenir enfin le mot de l'énigme, tous deux se ruèrent en ouragan dans la direction de la boucherie, brandissant leurs bâtons, de façon à démontrer aux esprits les plus obtus que singes et voleurs allaient passer ce que l'on est convenu d'appeler un mauvais quart d'heure.

Peg, son chapeau-spirale sur l'oreille, les regarda s'éloigner avec un rire silencieux, et quand ils eurent disparu :

— Allons, ma jolie Meg, débarrassons un peu ces balourds.

Meg, jusque-là cachée derrière la cloison d'un box, accourut aussitôt. Chacun saisit un panier, le tira sur le trottoir, le hissa sur une charrette crasseuse, boueuse, qui stationnait là.

Puis ils revinrent sur leurs pas, amenèrent encore deux mannes et les juchèrent sur les autres.

— Assez, ordonna Peg : inutile de tout compromettre par une imprudente avidité.

Il se mit dans les brancards et partit à toute vitesse, tandis que Meg bondissait derrière le piteux équipage, telle une Atalante jetée, par les métamorphoses d'un Ovide quelconque, dans la confrérie des chiffonniers.

Tout cela s'était accompli si rapidement, que les captifs enfermés dans les cloisons de jonc et d'osier se sentirent tressauter dans leurs paniers aux cahots de la voiture roulant à toute allure, avant de s'être rendu compte de la nouvelle aventure qui les séparait de leurs sauveurs inconnus.

Par un malencontreux hasard, les cages de Prince et de Laura se trouvaient dessous, comprimées par les paniers enlevés en dernier lieu, si bien qu'il leur était impossible de mettre le nez dehors pour juger du lieu où on les entraînait.

Pourtant, après avoir pu comparer, au grand dommage de leurs jointures, les cahots sur pavés de pierre, de bois, de verre, asphalte, etc., ils perçurent que le véhicule filait sur un nouveau mode d'empierrement.

En cela, ils ne se trompaient pas. Peg et Meg étaient sortis de la ville.

Ils avaient ralenti leur allure endiablée, et, Peg entre les brancards, Meg marchant au dehors, son bras maigre tendrement jeté autour du col du loqueteux, ils allaient en chantant avec des voix horriblement fausses, bien qu'ayant les meilleures intentions musicales, une de ces romances dites « sentimentales », dont s'émeut la sensibilité bête des masses et qui sont seulement bêtes à pleurer :

Viens ma tourterelle,
Loin des hommes méchants,
Chercher le repos et l'oubli dans
Ma légère nacelle.

La poussière les enveloppait d'un nuage ; les oiseaux s'envolaient avec des cris effrayés ; les chiens errants aboyaient. C'était vraiment le bonheur comme le rêve la plèbe.

Tout à leurs vocalises, Peg et Meg ne se rendirent pas un compte exact de la raideur d'une descente qui se présenta.

Ils s'y engagèrent d'un bon pas ; mais quand, poussé par la charrette, Peg voulut retenir, faire frein, ses forces se trouvèrent insuffisantes, tant et si bien qu'il dut d'abord passer du pas au trot

La poussée augmentait toujours. Le galop allait s'imposer. Avec ce coup d'œil qui caractérise les grands capitaines, le chiffonnier comprit qu'une catastrophe était inévitable. Il voulut, au moins, la ramener aux proportions les plus modestes.

— Écarte-toi, Meg, ordonna-t-il.

Pour lui, obliquant brusquement à droite, il vint donner dans le talus en bordure, et ce avec tant de bonheur, que les brancards s'enfoncèrent dans la terre meuble, que lui-même y donna du nez, et qu'il en eût été quitte pour ce léger ennui, si l'un des paniers supérieurs du chargement, entraîné par la vitesse acquise, n'avait glissé sur les autres et ne s'était abattu sur les épaules de l'infortuné.

Oh! il s'en débarrassa aisément, et le fit glisser à terre; mais là, il demeura stupéfait, ahuri.

Le panier venait de crier :

— Imbécile!

Meg l'avait rejoint, pleine de sollicitude.

Elle entendit le mot malsonnant.

— Qui a parlé? demanda-t-elle.

Il n'eut pas le loisir de répondre.

Comme poussé par une catapulte, le couvercle s'ouvrit violemment, et de ce panier, que les pauvres chiffonniers croyaient pleins de légumes les plus succulents, jaillit... un policeman.

C'était Dodekhan, un peu étourdi, mais surtout furieux de sa chute.

— Meg!

— Peg!

Ces deux cris se croisèrent lamentables.

Les loqueteux pivotèrent sur leurs talons éculés, prêts à chercher le salut dans une fuite éperdue.

Mais ils avaient à peine opéré ce mouvement giratoire qu'ils tombaient à genoux, les mains tendues, suppliant :

— Grâce pour Peg!
— Grâce pour Meg!

Les trois couvercles se soulevèrent.

Ces deux êtres de l'ombre, vivant au fond de l'abîme où aboutissent tous les détritus de la société, prouvaient par ces mots qu'une fleur au moins avait jailli de l'ordure, la fleur d'une affection dévouée.

Sur la voiture, Prince et Laura se tenaient debout, en policemen naturellement.

Devant cette averse de policiers, Peg et Meg se crurent perdus. Prince, à qui Laura venait de parler bas, les rassura :

— Partez. Vous avez imploré la loi l'un pour l'autre, la loi est clémente à ceux qui n'ont point d'égoïsme. Partez avec votre charrette, avec ces paniers, et vous souvenant que grâce vous fut faite, tâchez de vous élever à l'existence honnête.

Les chiffonniers n'en demandèrent pas davantage. Ils remirent véhicule et chargement d'aplomb et s'éloignèrent.

Jamais, du reste, ils ne comprirent la présence des policemen dans les mannes à légumes, et l'histoire, colportée parmi la truanderie du chiffon, valut à la ferme des frères Fournier le sobriquet de Grenier de la Police.

Quant à Dodekhan, les pauvres diables disparus, il avait dit à ses amis :

— Ne perdons pas une minute. En route vers le lac Christmas et ensuite vers la frontière canadienne.

VIII

LES FUSILS ÉLECTRIQUES

— Vous, vous? Quel malheur!

— Voilà une réception qui sort de la banalité...

— Et que vous allez comprendre. On vous a laissé entrer dans ce cirque de montagnes, on ne vous en laissera pas sortir.

— Que voulez-vous exprimer?

— Que le seigneur Orsato, avec une nombreuse troupe, garde les deux défilés donnant accès aux rives du lac Christmas : celui par lequel vous êtes entrés au sud ; celui qui, au nord, s'ouvre vers la frontière canadienne.

Dodekhan, Prince et Laura demeurèrent muets, en face de Kozets, avec lequel ils venaient d'échanger ces terribles répliques.

Séparés de Peg et de Meg, obscurs artisans de leur délivrance à Nevada-City, les fugitifs s'étaient éloignés de la ville, où ils avaient connu de si vives émotions et, après des marches fatigantes, des pé-

rils incessamment renouvelés, ils venaient de rejoindre le wagon, amené par l'agent russe au rendez-vous fixé naguère par le fils de Dilevnor.

— Devant eux s'étalait la nappe grise du lac Christmas.

Une étroite plage de sable, parsemée de blocs schisteux, s'étendait entre la limite des eaux et la falaise perpendiculaire, qui emprisonne la masse liquide.

Kozets avait dit vrai.

Deux passes étroites accèdent seules au lac, chacune s'ouvrant à l'une de ses extrémités sud et nord.

Ces passes occupées par l'ennemi, les voyageurs se trouvaient pris au piège.

— Mais comment avez-vous su tout cela? reprit Dodekhan.

— Oh! de la façon la plus simple. Le señor Orsato a pris le soin de me le dire lui-même.

— Vous l'avez vu?

— Il y a quatre jours.

— Et...?

— Il m'a conté que vous lui aviez échappé à Nevada ; qu'alors il avait réfléchi, s'était souvenu du chariot de Virginia-City. Un chariot ne disparaît pas aussi facilement qu'un individu. Il avait retrouvé ma trace, et me trouvant campé sur la rive du Christmas-Lake, il avait deviné que je vous attendais...

Albert et Laura se regardèrent avec une angoisse inexprimable.

Avaient-ils donc tant souffert pour arriver à l'aventure néfaste qui les séparerait?

Mais soudain Kozets s'interrompit :

— Bon, le señor Orsato va vous expliquer la chose en personne.

Son bras s'étendait vers la passe nord.

Tous regardèrent de ce côté et restèrent saisis.

Une dizaine d'hommes bien armés se dirigaient vers eux. En tête des nouveaux venus, se montrait Orsato Cavaragio.

D'un même mouvement Prince et Laura saisirent leurs revolvers.

Mais Dodekhan les arrêta du geste :

— Il faut entendre ce que cet homme va dire.

— Oui, et nous laisser empoigner par ses acolytes, gronda le représentant de la maison Bonnard et Cie.

— Erreur ! Tout le monde à l'intérieur du wagon. Nous avons là une forteresse, ne l'oubliez pas... une forteresse où nul ne pénétrera sans notre permission.

— C'est vrai, murmura miss Topee, se souvenant du circuit électrique qui l'avait protégée naguère.

— Alors, faisons vite.

Tous gravirent aussitôt les degrés d'arrière du véhicule ; Dodekhan monta le dernier ; mais il ne referma pas la porte, et demeura dans l'encadrement, regardant, sans émotion apparente, les ennemis approcher d'un pas rapide.

A cinq mètres du chariot, Orsato arrêta ses hommes.

Lui-même s'avança jusqu'auprès des degrés, et saluant avec une politesse ironique :

— A ma vue vous vous êtes terrés comme lapins apercevant le chasseur. Cela était inutile. Ma présence se justifie simplement par le désir de vous apprendre certaines choses que vous ignorez.

Dodekhan s'inclina non moins gracieusement.

— Vous connaissant peu scrupuleux, señor, nous avons pris une précaution qu'en dépit de vos paroles, nous ne regrettons pas.

Les yeux d'Orsato lancèrent un éclair, mais se contraignant au calme :

— On pardonne tout aux vaincus.

— Nous ne le sommes pas encore.

— Vous l'êtes... Avant cinq minutes vous serez de mon avis, et la fugace miss Laura me remerciera de consentir à l'épouser encore.

— Ma foi, murmura le Turkmène. si vous me faites voir cela...

— Je suis venu uniquement pour vous montrer ce spectacle.

— Je vous écoute.

Cavaragio prit un temps, puis d'un ton sarcastique :

— Seulement je désire être entendu de la principale intéressée.

— Elle vous entendra.

— Je souhaite en être certain. Elle ne courra aucun risque en se tenant auprès de vous.

C'était vrai. Le courant électrique circulant dans les degrés du wagon, mettait, entre les voyageurs

et leur ennemi, un infranchissable obstacle.

Dodekhan adressa un signe à Laura, qui vint aussitôt se placer à côté de lui.

Un salut d'Orsato annonça que le señor se déclarait satisfait.

— Je n'ai plus aucune raison pour reculer l'explication annoncée, dit-il, je commence donc.

Et dardant un regard moqueur sur la milliardaire :

— Miss Laura se souvient-elle qu'à bord du steamer qui nous ramena d'Europe, elle prononça cette phrase : La fortune et la noblesse sont des valeurs équivalentes. Ayant la richesse, il est tout naturel que je préfère le titre.

La jeune fille regarda le ciel.

Elle se souvenait. Elle avait formulé ces paroles qui, à présent, lui semblaient niaises, ridicules, odieuses. Que cela était loin déjà ? Combien son âme avait changé ?

— Je sollicite l'honneur d'une réponse, fit Orsato avec une nuance d'impatience.

Laura abaissa la tête pour affirmer :

— Je me souviens.

— Je vous remercie de cette *remembrance*, miss Laura. De votre déclaration j'ai conclu que si vous n'aviez point possédé la fortune, vous auriez, en Américaine raisonnable et pratique, choisi le milliard de préférence au blason.

La jeune fille eut un geste vague. Fortune, blason, étaient aujourd'hui pour elle des quantités secondaires. Le mobile principal de ses actions devenait désormais de l'affection.

— Fort de cette assurance, continua Cavaragio, incapable de soupçonner les pensées nouvelles de son interlocutrice, je me demandai si le moyen de conquérir votre main ne consisterait pas à vous priver de vos richesses...

— A me priver ? répéta Laura...

— ... de façon, poursuivit triomphalement le señor, à vous amener à cet état, où vous seriez contrainte de vous décider, soit pour les dollars, soit pour les titres nobiliaires.

— Je ne comprends pas.

— J'explique alors. Pour que vous arriviez à cet état désiré, il fallait que votre père, que vous-même, fussiez ruinés.

Elle eut un éclat de rire perlé :

— Oh ! si vous ne trouvez pas mieux...

Il l'interrompit :

— Je n'ai pas besoin de mieux, car ma pensée était bonne ; si bonne que je l'ai réalisée...

— Vous avez réalisé quoi ?

— Votre ruine.

La jeune fille tressaillit. Ses yeux semblèrent s'agrandir en une muette interrogation.

— Vous savez, miss, reprit imperturbablement Orsato, qu'Ézéchiel Topee avait réalisé toute sa fortune, pour accaparer le cuivre enfermé dans ses cavernes de Swift-Current?

— Oui, mais bien loin de le ruiner, l'opération triplera, quadruplera sa situation.

— *Triplerait*, *quadruplerait*, miss... ces verbes mirifiques doivent s'employer au mode conditionnel...

— Parce que...

— Parce qu'ils n'auraient leur bienfaisant effet que si ce digne Topee vendait le stock de cuivre amassé par lui.

— Eh bien ?

— Pour le vendre, il faut l'avoir.

— Il me semble...

— Il vous semble mal... Il ne l'a plus.

— Comment, il ne l'a...

— Par la raison péremptoire que d'habiles voleurs ont emporté tout le stock et que les grottes de Swift-Current sont vides.

Un instant Laura considéra son interlocuteur avec une expression où il y avait plus de surprise que de regret, puis elle haussa les épaules :

— Voilà une imagination ridicule.

— Non, miss, une réalité navrante.

— Jamais je ne croirai cela...

— Sans le voir... Vous le verrez, ma chère miss ; ma visite actuelle a pour but de vous déclarer que vous serez libre de vous rendre auprès de votre père, de vous assurer de l'exactitude de mes dires sous la seule condition que vous voudrez bien dès à présent me promettre de redevenir ma fiancée si, comme je l'affirme, Ézéchiel est *au bout de ses dollars*.

Il parlait avec trop de conviction pour que le doute subsistât.

La jeune fille comprit que la ruine de son père était un fait accompli.

Elle ne vit pas le fugitif sourire qui se joua sur

les lèvres de Dodekhan, et avec une énergie qui surprit Orsato :

— Vous me demandez d'affirmer que j'aime mieux la richesse que...

— ... que les blasons, oui.

— Eh bien, señor, sachez...

Elle s'arrêta, se retourna vivement. Ses grands yeux bleus semblèrent interroger Prince, qui se tenait un peu en arrière ; puis reportant ses regards sur Orsato :

— Sachez, señor, que les richesses, les titres, ont pour moi bien perdu de leur valeur aujourd'hui... Je *n'épouserai* que celui vers lequel me portera l'affection. Je ne saurais donc prononcer l'engagement que vous me demandez.

A cette conclusion inattendue, Cavaragio répondit par un véritable rugissement

— Alors, vous déguisiez donc la vérité sur le steamer ?

— Non, je pensais à cet instant ce que je disais.

— Et ?...

— J'ai changé depuis au point de ne plus me reconnaître moi-même.

Jusque-là, Orsato, se croyant maître de la situation, avait conservé tout son calme ; mais en se voyant éconduit par la jeune fille, les sentiments tumultueux de sa nature reprirent le dessus.

Ses lèvres se crispèrent, ses mains s'étendirent menaçantes.

— Oui, toujours la même, ironique et orgueilleuse... mais tremblez : car je vous épouserai en dépit

de vous... Oh ! ce ne sera plus l'affection qui me guidera... Moi, aussi, je me suis modifié, et si je n'écoutais que mon sentiment, j'en connais une plus digne, plus belle, plus noble, qui voit en moi un hidalgo, et non un esclave dont on se joue.

— Que ne lui donnez-vous votre nom ?

— Mon orgueil est en jeu... Je vous briserai... Vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir... Les défilés sont bien gardés. Si demain vous ne répondez pas selon ma volonté, j'amènerai du canon et je vous pulvériserai dans votre abri. Ainsi vous serez punie de votre ridicule vanité, et moi, je serai libre, avec la certitude que vous ne serez jamais la fiancée d'un autre.

Et rageur, écumant, Orsato pivota sur ses talons, rejoignit le groupe formé par ses hommes, avec lesquels il s'éloigna sans détourner la tête.

Un instant de profond silence suivit son départ.

Les voyageurs se regardaient pensifs.

Enfin Prince murmura :

— Un canon, diable!

— Oui, appuya Kozets; ce coquin peut nous réduire en miettes sans se mettre à portée de nos coups.

— Il faudrait forcer l'une des passes, fit Dodekhan d'une voix douce.

Mais l'agent russe leva les bras dans un geste désespéré.

Ils sont une dizaine de chaque côté... Dix, c'est déjà beaucoup pour trois hommes... De plus, le bruit des détonations attirera infailliblement les autres et alors...

Il n'acheva pas. Tous avaient compris. Oui, on réussirait à abattre quelques ennemis, et puis l'on succomberait sous le nombre.

Certes, trois hommes résolus eussent pu tenter l'aventure, mais Laura était là. Laura que Prince considérait avec des yeux qu'obscurcissait un brouillard humide :

— Je n'ai pas le droit de mourir ainsi, fit Dodekhan d'une voix assourdie.

Et les regards convergeant sur lui.

— Non, continua-t-il, j'ai une mission grandiose à accomplir... Les peuples attendent mon signal... Il faut donc sortir d'ici.

— Mais comment? s'écrièrent les autres...

— Puisque, insista Kozets, je viens de vous démontrer l'impossibilité de passer.

Le Turkmène secoua la tête:

— Rien n'est impossible.

— Ah! par exemple!

— Seulement il faut songer au moyen de réaliser ce que l'on rêve.

— Je n'en vois pas!

— Ni moi!

— Ni moi!

Cette triple réponse de ses compagnons n'émut pas le jeune homme.

— Pour résoudre un problème, fit-il d'une voix calme, il importe tout d'abord d'en bien préciser l'énoncé...

— Ah! gémit Prince, la situation n'est que trop précise.

— Deux passes s'offrent à nous, continua Dodekhan sans tenir compte de l'interruption. Chacune est gardée par dix hommes. A la rigueur, la nuit, la surprise aidant, nous pourrions en venir à bout... Seulement la lutte sera bruyante... Les gardiens du passage non attaqué accourront au secours de leurs camarades... Je sais bien que nous pourrions ruser... deux d'entre nous se sacrifieraient; par malheur, ni miss Laura, ni moi, ni aucun de nous, ne doit être sacrifié, sous peine de rendre le sacrifice inutile.

— Il est joli le problème, grommela Prince dont le cœur martelait la poitrine.

— Il devient très simple, en tout cas. Il se résume à forcer l'un des passages sans faire de bruit.

Les auditeurs s'exclamèrent avec stupeur.

— Sans faire de bruit !

— Parfaitement.

— C'est de la féerie...

— Non, de la science.

— Quoi ! vous estimez pareille chose possible

— Peut-être.

Laura, Prince, Kozets, considéraient le Turkmène avec une surprise mêlée d'inquiétude. Quelle était cette science à laquelle il faisait allusion ?

Pour lui, il restait calme, paraissant supputer les chances d'une idée qui lui était venue.

Enfin, il releva la tête :

— Monsieur Kozets, dit-il, et vous, monsieur Virgule, vous allez déboulonner les ferrures, qui rattachent les faces du wagon au plancher. Vous lais-

serez cependant celui-ci sur ses essieux ; car nos ennemis ne doivent être avertis de nos préparatifs par aucun signe.

— Ah ! ce sont des préparatifs...

— De fuite, oui.

Et comme leur étonnement paraissait grandir encore, Dodekhan continua :

— Ce soir, la nuit venue, nous ferons glisser ce plancher sur le lac. Nous aurons ainsi un radeau pouvant nous transporter en face de la passe nord, où l'on ne craint certainement pas une attaque par eau.

— En effet ! cela facilitera la surprise.

— Attendez... tous les appareils producteurs d'électricité sont fixés sur ce plancher ; nous aurons donc à notre disposition un courant énergique.

— Oh cela !...

— Ne le dédaignez pas, car c'est grâce à lui que nous combattrons nos ennemis sans produire le moindre bruit.

— Mais pour cela, il faudra arriver tout près d'eux.

Le jeune homme eut un sourire et laissa tomber ce mot qui médusa ses auditeurs.

— Point !

— Quoi ? s'écrièrent Kozets et Prince, vous prétendez les frapper...

— A distance, oui.

— Mais comment ?

— A l'aide des fusils électriques que je vais fabriquer.

Ils restaient, la bouche béante, les yeux écarquil-

lés, toute leur physionomie disant qu'ils ne comprenaient pas. Dodekhan s'assit, les invita du geste à en faire autant, puis du ton d'un professeur :

— C'est un petit cours de balistique auquel vous m'obligez. Tant pis pour vous. Puis lentement :

— Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'un solénoïde, — c'est ainsi que l'on nomme un corps enroulé en spirale, — dans lequel circule un courant électrique, acquiert par ce fait la propriété d'exercer une attraction, une sorte de succion, sur un noyau de fer mobile suivant l'axe intérieur de ses spires.

— Ah ! grommela Kozets, d'un air complètement abasourdi.

— Ah ! gazouilla miss Topee, qui de toute évidence n'avait rien saisi de l'explication donnée par son compagnon de voyage.

Prince seul garda le silence.

Dodekhan lui adressa un signe d'intelligence.

— Vous devez avoir compris, vous ?

L'ancien candidat à l'École Polytechnique inclina la tête pour affirmer.

— Oui, je me souviens même d'avoir lu qu'il y a une quinzaine d'années, une société financière s'était formée pour appliquer cette propriété... aspirante des solénoïdes, au transport des lettres. Au lieu et place des canalisations pneumatiques...

— J'ignorais cela.

— On devait établir des tubes en spirale, à l'intérieur desquels un wagonnet de fer, chargé de la correspondance, aurait été *aspiré* par un courant élec-

trique. L'affaire fut abandonnée, je ne sais trop pourquoi.

— Eh bien, fit Dodekhan, elle vient d'être reprise.

— Ah bah !

— En Danemark..

— Vraiment ?

— Par un savant, M. Birkeland. Seulement celui-ci ne veut plus utiliser la propriété des spires électrisées au transport des correspondances, mais à la création d'une artillerie nouvelle (1).

— Une artillerie ?

— Oui.

— En voilà une idée !

— Admirable, car elle supprimerait la poudre, le bruit, la flamme.

— Mais le projectile ne quitterait pas l'âme de la pièce ainsi actionnée.

— Erreur.

— Et il obtiendrait la vitesse initiale nécessaire ?

— Et il l'obtiendrait.

Kozets et Laura écoutaient, commençant à entrevoir l'idée du Turkmène.

Celui-ci reprit lentement.

— Supposez que, juste au moment où le... projectile va passer de la dernière spire au vide de l'atmosphère, on coupe brusquement le courant. Ce projectile continuera son chemin, en vertu de la vi-

(1) Depuis 1904, M. Birkeland poursuit ses expériences à Copenhague. Les dernières semblent concluantes.

tesse acquise. Si cette vitesse est grande — et elle le sera si le courant propulseur est suffisamment énergique — cet obus, nouveau modèle, se comportera comme ses prédécesseurs. Il décrira une trajectoire et ira tomber au point où la pesanteur et sa vitesse de translation se feront équilibre.

— En effet, cela paraît évident.

— C'est l'artillerie de l'avenir. En attendant, mettez-vous au travail avec M. Kozets, moi, je me nomme arquebusier de la troupe, et... nous expérimenterons les fusils, ou plutôt les couleuvrines de rempart que je vais fabriquer, avec l'aide de miss Laura.

La jeune fille rougit légèrement :

— Je vous remercie de me faire travailler au salut commun. Je vous en suis d'autant plus obligée, que c'est ma présence surtout qui rend votre évasion difficile.

— Ne croyez pas cela, je vous en prie.

— Si, si, insista la jeune Canadienne, je suis trop sûre de ce que je dis.

Et s'adressant à Albert :

— Voyez comme la fortune est peu de chose en ce moment.

Il la regardait, ému par cet aveu, épouvanté à la pensée de celui qu'il devrait lui faire bientôt; de cet aveu qui l'étouffait et pour lequel il se sentait sans courage. Elle reprit tout doucement, une caresse dans la voix.

— Fortunes et titres ne sont rien auprès d'un peu de dévouement,

Dodekhan interrompit les causeurs :

— Allons, à l'oúvrage.

Aussitôt Kozets et Prince disparurent dans le chariot, tandis que le Turkmène disait à la jeune fille :

— Nous, munissons-nous de tiges arrondies. Notre premier travail consiste à enrouler, sur leur cylindre, du fil de laiton, en le serrant, comme si nous voulions obtenir une longue bobine Ruhmkorff.

. . . . . .

A la nuit, le plancher du wagon, détaché des faces et des essieux, fut glissé, au moyen de tasseaux, jusqu'à la surface du lac.

A l'arrière étaient rassemblées les piles et bobines, reliées, par des conducteurs, à trois tubes solénoïdes, pointés à l'avant, sur des trépieds. A chacun était adaptée une planchette, supportant un commutateur, grâce auquel les *servants de cette arquebuserie électrique* pouvaient, à volonté, donner ou suspendre le courant.

La lune éclairait les falaises rocheuses bordant l'autre côté du lac; mais sur la berge occupée par les voyageurs, la ceinture granitique projetait une bande d'ombre favorable à l'expédition.

A l'arrière du radeau improvisé — la *batterie flottante*, comme l'appelaient déjà les compagnons de Dodekhan — celui-ci avait fixé une planche, grossièrement façonnée en godille. C'était le propulseur de l'embarcation.

Au nord et au sud, les passes s'indiquaient par des foyers ardents. Les séides d'Orsato Cavaragio

avaient allumé des feux pour se garantir du froid nocturne, toujours assez vif dans la région.

Ces feux avaient l'avantage de guider les assiégés. Grâce à eux, ils ne risqueraient pas de faire fausse route.

Longtemps, Dodekhan et ses compagnons attendirent. Il fallait que la nuit fût assez avancée pour que les aventuriers, à la solde du señor Cavaragio, fussent endormis.

Comme l'expliquait le jeune Turkmène, avec un calme parfait, on n'aurait plus alors qu'à dépêcher les factionnaires, pour surprendre le campement, le tenir à sa merci. Vers minuit, Dodekhan donna le signal d'embarquer.

Tous prirent place sur le frêle radeau. Le jeune homme actionna les piles, se mit à la manœuvre de la godille, tandis qu'Albert et Kozets se glissaient à portée des commutateurs commandant deux des solénoïdes meurtriers. Auprès de chacun étaient amoncelés des cylindres de fer doux ; ces projectiles avaient été obtenus en sciant, en fragments de quatre centimètres, des tringles de fer, qui assuraient auparavant la rigidité des parois du wagon.

Le radeau glisse à la surface des eaux. Aucun bruit ne trahit sa marche. On dirait une ombre d'embarcation, portant un équipage d'ombres.

Peu à peu, les feux de la passe sud, dont on s'éloigne, s'atténuent en un brouillard rougeâtre tandis que ceux de la passe nord deviennent plus éclatants.

Bientôt, les jeunes gens, Laura, distinguent leurs ennemis. Huit sont étendus sur le sol. Enroulés dans leurs épais manteaux, ils dorment. Deux sont debout, un peu en avant du foyer, sur lequel ils se détachent. Ils veillent la carabine sur l'épaule.

— Quelles admirables cibles ! murmura le Turkmène.

Et s'adressant à Prince :

— Il faut les abattre en même temps, afin qu'aucun ne donne l'alarme.

Prince s'inclina et se pencha sur l'arme étrange mise à sa disposition. Dodekhan esquissa le même mouvement.

Un grand silence angoissé se produit.

Tous sentent leur cœur battre avec violence. En cet instant décisif, ils sont mordus à l'esprit par le doute. Si les appareils fonctionnaient mal, s'ils n'amenaient les fugitifs qu'à une expérience avortée et ridicule.

Mais ils frissonnent. La voix de Dodekhan vient de passer légère comme un souffle :

— Attention ! à vous l'homme de droite. Je me charge de l'autre.

Pendant quelques secondes, on ne respire plus à bord du radeau. Le Turkmène et le pseudo-prince sont presque couchés sur les solénoïdes. Ils visent avec toute leur âme, car ils songent à ce moment même, chacun de son côté :

— La dette léguée par mon père, la promesse faite à la « Française », dépendent de la minute qui va s'écouler !

Deux sifflements légers ont passé dans l'air.

— Le salut de Laura, de cette enfant à laquelle j'appartiens tout entier, est attaché à ce petit lingot de fer, enclos dans une spirale !

Mais un sursaut les secoue tous.

Deux sifflements légers ont passé dans l'air.

Une fraction de seconde s'écoule. Haletants, tous sont dressés, les yeux fixés sur les factionnaires de leurs ennemis. Et soudain tous deux s'affaissent sur eux-mêmes, roulent sur le sol,

Laura, Prince, Kozets ont peine à retenir un cri de triomphe; mais les événements se précipitent. Les carabines des factionnaires ont sonné en tombant sur le roc.

Deux ou trois des dormeurs se soulèvent au bruit. Ils regardent autour d'eux; ils vont s'apercevoir que leurs camarades ne veillent plus sur le campement, qu'ils se sont enfoncés dans le grand sommeil du trépas.

Mais les tireurs glissent des fragments de fer entre les spires. Kozets vise de son côté, désireux de montrer aussi son adresse.

Des sifflements s'entre-croisent dans l'air. On dirait qu'une volée d'oiselets s'ébat sur le rivage.

Cela dure quelques instants encore. Puis Dodekhan pousse le radeau sur la grève.

Il saute à terre, en ordonnant du geste que personne ne le suive.

Courbé en deux, glissant sur le sol avec la légèreté d'une ombre, il parvient auprès du feu.

L'un après l'autre, il examine les corps étendus...

Les armes électriques avaient accompli leur œuvre.

— Venez, appela-t-il.

Aussitôt, ses compagnons débarquèrent. Kozets enleva quelques boulons, trancha quelques cordes, disjoignant aussi les planches du radeau. Les solénoïdes furent jetés dans le lac, et il ne resta plus trace des armes silencieuses, qui avaient eu raison de la garnison du passage nord.

Ceci fait, l'agent rejoignit ses compagnons.

Laura, toute pâle, s'était arrêtée, comme hypnotisée, devant les cadavres de ses ennemis.

Mais Dodekhan ne lui laissa pas le loisir de s'absorber dans ses réflexions.

Il avait disparu un moment ; il revint.

— Les chevaux de nos ennemis sont entravés à dix pas. J'en ai isolé quatre ; j'ai tranché les jarrets aux autres. Allons, en selle, et au galop. Il nous faut gagner au large... Qu'au matin, nous soyons hors d'atteinte.

Un quart d'heure plus tard, les fugitifs, si heureusement sortis du cirque rocheux de Christmas-Lake, galopaient à fond de train dans la plaine.

IX

LA DERNIÈRE EMBUCHE

Sur la terrasse de Swift-Current, Ézéchiel Topee était assis tristement. Mariole, Tiennette se tenaient près de lui et, de temps à autre, Nelly, sous un prétexte quelconque, passait autour du groupe silencieux et accablé.

Ah! Ézéchiel Topee n'était plus le milliardaire triomphant d'autrefois.

Sa « rondeur » avait diminué, sa face colorée avait pâli. Ses cheveux mêmes, si gaillardement rouges, s'étaient striés de fils blancs.

La disparition de Laura avait produit un bouleversement chez le roi du cuivre.

Jamais, auparavant, il n'eût supposé que le malheur oserait s'attaquer à un homme *valant* autant de dollars. L'audace de l'infortune l'avait stupéfié, annihilé, et depuis de longues semaines, il méditait tristement, ne sortant de sa torpeur qu'au reçu de courts billets expédiés par Dodekhan.

Tiennette se sentait prise de pitié pour le milliardaire.

Vingt fois elle avait été sur le point de tout lui dire, et chaque fois elle s'était arrêtée, craignant par une parole imprudente de gêner les combinaisons du *milord*.

Seul, Mariole conservait son insouciante gaieté.

Il n'avait aucune hâte de voir se dénouer la situation. Le domaine de Swift-Current était vaste, la chère copieuse, le vin et les liqueurs de premier choix. On lui marquait la déférence due au général comte, chef de la maison militaire et civile d'une Altesse. Ma foi, dans ses rêves les plus ambitieux, Athanase n'avait jamais rêvé un couronnement aussi agréable à sa carrière d'agent de police.

Aussi, aux exclamations inquiètes qui échappaient parfois à la modiste, il répondait le plus placidement du monde :

— Je ne te comprends pas, ma Tiennette. Je trouve que tout marche très bien.

Donc ce soir-là, tous deux se tenaient silencieux en face de Topee.

De temps à autre, le milliardaire murmurait, d'une voix assourdie, des phrases comme celle-ci :

— Plus de nouvelles depuis Nevada.

— Oh ! s'empressait de répliquer Tiennette... Ils doivent être en route pour nous rejoindre.

— Cela n'empêche pas de jeter un mot dans une boîte aux lettres.

— Peut-être évitent-ils les agglomérations où le señor Orsato pourrait faire agir la police contre eux.

Les sourcils du milliardaire se fronçaient alors. Une expression de fureur se montrait dans ses yeux, les poings fermés, les lèvres serrées, il grondait :

— Oh! cet Orsato!

— Bien coupable envers vous.

— Et cette justice des États-Unis qui nous poursuit, nous, pauvres Canadiens.

Soudain, retentit dans le silence une voix qui fit tressaillir tous les assistants.

Elle avait cependant prononcé ces simples paroles :

— Bonsoir, master Topee.

Comme projetés de leurs sièges par une secousse électrique, Ézéchiel, Mariole, Tiennette s'étaient levés.

Nelly elle-même, si maîtresse d'elle à l'ordinaire, s'était rapprochée du groupe.

Dodekhan venait d'apparaître sur la terrasse. C'était lui qui avait parlé.

— Vous?... Eh bien? firent des organes anxieux.

— Je suis venu en avant pour...

— Ah! gémit Topee, il est arrivé malheur à Laura!

Le Turkmène haussa les épaules :

— Mais non! mais non! Seulement j'ai craint que la joie du retour brusque ne vous devînt funeste, et je suis venu pour vous préparer à la revoir.

Ézéchiel lui avait pris les mains.

— Où est-elle? où est-elle?

Douekhan l'apaisa du geste.

— Là! Là!... calmez-vous. Elle sera ici dans une heure ou deux.

— Où l'avez-vous laissée?

— Sur le territoire canadien, à la garde d'un parti d'Indiens.

— Seule parmi des Peaux-Rouges.

— Vous oubliez qu'un ami dévoué l'accompagne.

— Ah! oui. Le prince Virgule ; ce digne,ce brave prince.

— Justement. Et puisque l'occasion s'en présente, je souhaite vous entretenir un peu de lui. Au demeurant, ce désir m'a aussi poussé à prendre les devants.

Et très calme comme toujours, le jeune homme profita de l'instant pour serrer la main à Tiennette et à son père, puis prenant un siège, il s'installa auprès de Topee.

— Mon cher monsieur Topee, commença-t-il...

Mais la phrase s'interrompit sur ses lèvres.

Un galop furieux venait de résonner dans les ténèbres. Un cavalier, lancé avec une vitesse de cyclone, parcourait évidemment la route.

Le bruit s'enfla, répercuté par les échos de la plaine. Les fers du coursier invisible sonnèrent sur le pavé de la cour d'honneur, et brusquement le fracas de galop cessa.

Tous se regardaient surpris :

— Qu'est-ce? balbutia le milliardaire d'un ton anxieux.

Nelly se précipita aussitôt vers l'escalier de marbre

descendant de la terrasse à la cour; mais elle n'eut pas le loisir de l'atteindre.

Un pas lourd claqua sur les degrés, et la silhouette d'un homme trapu, large d'épaules, se profila au haut de l'escalier.

Un cri s'échappa de toutes les bouches :

— Orsato Cavaragio!

C'était en effet le señor qui prenait pied sur la terrasse

Il ne paraissait pas éprouver le moindre embarras. Mais Topee s'élança vers lui frémissant de colère.

— Hors d'ici! clama-t-il. Depuis quand les larrons osent-ils se présenter dans une maison qu'ils ont désolée!

Mais cette sortie virulente ne sembla point émouvoir le propriétaire du sud.

Il ricana :

— Depuis qu'ils sont maîtres de la situation...

— Maîtres ! rugit Ézéchiel.

— Et qu'ils apportent la paix ou la guerre, la joie ou le désespoir. Au surplus, continua-t-il d'un ton dégagé, je ne suis chez vous que pour vous expliquer ma présence. Dans cinq minutes, vous en saurez autant que moi, et s'il vous plaît encore de me chasser, je partirai sans la moindre résistance.

L'accent d'Orsato était plein de menaces.

Topee le sentit. L'angoisse, étreignant le père, imposa silence à la fureur de l'homme, et d'une voix abaissée, comme hésitante, le milliardaire prononça :

— Parlez.

Cavaragio riposta par un rire sarcastique, s'empara d'une chaise, s'y installa à califourchon, les bras appuyés sur le dossier, et narquois :

— Je viens, cher master Topee, réclamer de vous l'exécution d'une promesse verbale.

— Une promesse?

— Que vous me fîtes jadis et dont l'objet était mon mariage avec miss Laura, votre fille et héritière.

Un grondement fut la réponse d'Ézéchiel.

— Oh! ne refusez pas encore. Attendez de savoir ce que j'ai fait, pour vous aider à ne pas manquer à votre parole.

Le roi du cuivre tressaillit, Dodekhan, Mariole, Tiennette, Nelly écoutaient, agités de sentiments différents.

— Au moment de votre départ pour la France, ami Topee, vous voyiez de bon œil un projet d'union entre la charmante Laura et moi.

— Cela est vrai, mais...

— Laissez-moi achever. Miss Laura elle-même ne trouvait à cette union aucune objection sérieuse...

— En effet, mais à Paris...

— A Paris, tout changea. Elle se prit d'une passion pour les titres nobiliaires et, lorsque je vous rejoignis à la Pallice, elle me déclara, très nettement, je le reconnais, qu'il me fallait renoncer à sa main.

— Eh bien alors?

— Alors, je ne pouvais admettre qu'un homme de

ma valeur dût s'incliner devant le caprice d'une petite fille... mal élevée. Je dis *mal élevée*, master Topee, non pour vous en faire reproche, mais pour constater ce qui est la vérité.

Tous regardaient Orsato, se demandant où il voulait en arriver.

Lui, prit un temps, puis avec un calme inquiétant :

— Cette petite fille, en somme, me rendait ridicule, et vous-même, Topee, elle vous entraînait à une... irrégularité d'engagement, qui jurait avec tout votre passé commercial.

— Ne vous occupez pas de cela, grommela le roi du cuivre.

— Oh ! si votre considération avait seule été en jeu, je vous prie de croire que je ne m'en serais aucunement préoccupé. Seulement votre respectabilité était en quelque sorte solidaire de la mienne. Aussi je résolus d'employer tous les moyens pour réduire l'entêtement soudain et déraisonnable de la fantasque *petite chose*, que vous appelez votre fille.

— Moyen de pirate du désert ! s'écria le milliardaire.

Orsato se prit à rire.

— Réservez votre emportement, car vous ignorez la situation que je vous ai faite à cette heure.

— Vous ignorez vous-même que ma Laura est en sûreté, sur le sol canadien.

— Elle l'était, il y a une heure, quand l'un de ses défenseurs l'a quittée pour se rendre auprès de vous.

— Que prétendez-vous dire ?

— Que, grâce à moi, les Indiens qui l'avaient reçue à leur campement l'ont saisie par surprise, ainsi que le fameux prince ; qu'ils ont entraîné leurs captifs sur le territoire réservé aux Peaux-Rouges, territoire des États-Unis, et que, sauf contre-ordre de moi, tous deux subiront cette nuit le supplice des prisonniers de guerre.

— Ma fille ? gémit Topee se cachant le visage dans ses mains.

Le señor Cavaragio haussa les épaules.

— Soyez donc économe de vos émotions. Si je suis là, c'est que tout peut s'arranger, avec un peu de bonne volonté.

— Comment ? comment ? interrogea le roi du cuivre, présentant à son interlocuteur un visage bouleversé par l'angoisse.

— Je vous l'apprendrai dans l'instant. Or, tandis que, d'une part, je traquais miss Laura ; d'autre part je vous attaquais dans votre fortune.

— Ma fortune !

— Ma foi oui, ricana légèrement le señor ; vous aviez amassé dans vos cavernes de Swift-Current tout le cuivre disponible de la région. Eh bien ! à l'aide de braves garçons de la brousse, j'ai fait enlever tout ce cuivre.

— Vous avez fait cela ?

— Avec plaisir, croyez-le, car je puis, aujourd'hui, vous redemander la main de la jeune Laura avec des arguments tels qu'il vous devient impossible de me répondre par un refus.

Et se levant, avec un respect affecté, plus insultant qu'une injure :

— Master Topee, je sollicite la faveur considérable de devenir votre gendre. Si vous acquiescez à ma demande, comme il est de mon intérêt d'avoir un beau-père fortuné, je vous restitue votre cuivre. En cas de refus, je le garde à titre d'indemnité. De la sorte, vous perdrez votre enfant et vous serez ruiné. Veuillez m'apprendre à quel parti vous vous arrêtez?

Un éclair fût venu frapper la terrasse auprès des assistants, que ceux-ci n'eussent pas été plus paralysés que par l'audacieuse déclaration de Cavaragio.

Topee, Tiennette, Mariole échangeaient des regards effarés.

Nelly considérait le ciel avec reproche, ses lèvres tremblaient, et si l'on s'était approché d'elle, ont l'eût entendue murmurer :

— Il m'a joué ; il a employé la sympathie de mon cœur à assurer son mariage avec la personne de Laura. Cela est tout à fait abominable.

Et comme Orsato raillait :

— Allons, master Topee, répondez en toute indépendance.

Le roi du cuivre tourna les yeux vers l'endroit où Dodekhan était assis à l'instant. En cette minute critique, il voulait demander conseil, secours, au jeune homme.

Mais il éprouva une nouvelle déception.

Dodekhan avait disparu. Il s'était éloigné sans que le milliardaire, absorbé par les paroles d'Orsato, eût remarqué son départ.

Cette disparition, que signifiait-elle sinon l'aveu de la défaite, de l'impuissance, en présence de la trame ourdie par le riche planteur de l'Arizona ?

Et Orsato, interrogeant derechef, avec une certaine impertinence.

— Eh bien! digne Topee, est-ce le supplice et la ruine, ou bien la restitution et les douces fêtes de l'hyménée?

Il baissa la tête, s'abandonnant à la fatalité, jugulé par la crainte de la misère, de la mort.

— Est-ce oui ? fit encore Orsato.

La bouche contractée du roi du cuivre s'ouvrit avec effort. Le monosyllabe définitif allait s'en échapper.

— Oui, allait dire le pauvre milliardaire.

Mais les trois lettres O... U... I..., qui dans l'occurrence eussent été fatales, ne furent pas prononcées.

Ainsi qu'un tourbillon, une masse noire parcourut la terrasse, s'abattit sur Orsato. Il y eut un groupement, un piétinement confus. Puis un homme se détacha de la masse et s'approcha du roi du cuivre.

Celui-ci eut un cri étranglé.

Il venait de reconnaître Dodekhan. Celui-ci eut un sourire:

— M. Orsato est solidement garrotté, dit-il. Vous le garderez avec soin jusqu'à mon retour.

— Vous partez?

— Je vais sauver votre fille et votre fortune, master Topee. Ne craignez pas, je réussirai. Mais le temps est précieux, permettez-moi de me retirer.

Quand je reviendrai, j'aurai le loisir de vous expliquer tout ce qui peut vous sembler incompréhensible.

Il salua, et se dirigea vers l'escalier.

Au haut de la rampe, Nelly se tenait toute droite, affolée par les scènes rapides auxquelles elle avait assisté.

En passant devant elle, Dodekhan murmura :

— Qu'Orsato ne sorte pas d'ici... et vous serez son épouse.

Elle eut un petit cri, voulut arrêter le jeune homme mais déja il s'était engagé sur les marches qu'il descendait rapidement.

X

LE POTEAU DU SUPPLICE

La nuit.

De gros nuages noirs parcourent le ciel, échevelés, menaçants, laissant de temps à autre filtrer un rayon de lune.

Un moment, la plaine basse parsemée de buissons, la rivière Bourbouse, dont les eaux troubles coulent tout près de là, se plaquent de taches d'argent, puis une nuée intercepte de nouveau la clarté lunaire et l'obscurité redevient maîtresse de la terre.

Où sommes-nous ?

Ce point fait partie de la réserve indienne, cette bande de territoire que les États-Unis ont octroyée parcimonieusement aux anciens maîtres de l'Amérique ; à quelques centaines de mètres au Nord, la frontière canadienne s'étend déserte.

Depuis un mois Dodekhan, Prince et Laura se sont évadés du cirque granitique du lac Christmas.

Vêtus en Indiens, ils ont parcouru les districts les

moins peuplés, évitant les villes, les villages, les voies ferrées, où la police, complice d'Orsato, les eût arrêtés trop facilement.

Ainsi, ils ont franchi les passes difficiles de la Montana, traversé le Yellowstone, le Missouri, errant des journées entières sans rencontrer un être vivant. En dernier lieu, ils avaient traversé la réserve attribuée, entre le Missouri et la frontière, aux dernières tribus Gros-Ventre, Piégans, Pieds-Noirs et Corbeaux.

La veille, ils se croyaient sauvés. Orsato n'avait plus fait parler de lui. Sans doute il s'évertuait à guetter les fugitifs sur les lignes du railway, et ils se réjouissaient de les avoir évitées. Dodekhan était parti en avant pour annoncer au maître de Swift-Current le retour de l'enfant bien-aimée.

Laura l'avait exigé, car elle savait que la joie soudaine, non préparée, peut faire autant de mal que la douleur.

Elle et Prince s'étaient arrêtés dans un campement d'Indiens Corbeaux, d'apparence pacifique, qui leur avaient offert l'hospitalité.

Et tout à coup, une fois Dodekhan sans défiance disparu sur la route de Swift-Current, les Peaux-Rouges avaient bondi sur les jeunes gens. Ainsi que Kozets, ceux-ci avaient été garrottés, jetés en travers des mustangs (chevaux à demi-sauvages), et, au galop, avaient été emportés par leurs ravisseurs sur le sol des États-Unis, en ce point où le campement était dressé à cette heure.

Là, un chef beau parleur leur avait appris :

Qu'il se nommait le Renard des Roches ;

Que lui et sa tribu haïssaient les visages pâles, qui leur avaient volé la terre des ancêtres, leur en abandonnant, ainsi qu'une aumône, une parcelle désolée entre Missouri et Canada ;

Qu'ils allaient les torturer, eux, mais que pour échapper aux lois du Dominion, on les avait transportés en territoire des États-Unis.

Et les jeunes gens, traqués naguère par Orsato, au nom du code des United-States, se voyaient contraints de regretter ce code cruel, moins terrible cependant que les Peaux-Rouges, agissant en marge du code.

Le Canada, la maison paternelle, étaient tout près et, nouveaux Tantales, ils ne réussiraient pas à les atteindre. A la minute où ils pensaient y trouver le salut, ils y rencontraient le trépas.

Kozets, lui, poussait de profonds soupirs, et un nom qu'on ne pouvait distinguer quand il le prononçait, revenait sans cesse sur ses lèvres :

— Tiennette !

Près d'un feu qui, peu à peu, s'éteignait sous la cendre, trois bouleaux avaient été sciés à deux mètres de hauteur.

Sur leur écorce blanche, les Corbeaux avaient découpé des signes bizarres.

A une question de Laura, l'un répondit avec un flegme cruel que c'étaient les signes révélant au Grand Esprit la torture de ses ennemis.

Les bouleaux s'étaient ainsi transformés en poteaux de supplice.

Kozets avait été traîné et ligoté au poteau le plus éloigné.

Albert et Laura, étroitement liés, avaient été fixés à deux troncs situés à cinq pas l'un de l'autre. Et là, tout mouvement leur étant interdit par les liens serrés, ils se regardaient tristement.

Ah ! vraiment, la mort se montrait trop barbare, en succédant sans transition aux doux espoirs d'avenir.

Ils n'accordaient aucune attention aux Indiens, accroupis en cercle à peu de distance, et fumant flegmatiquement le calumet moderne, ambre et merisier, fabriqué dans les usines de Chicago.

Ces hommes rouges l'avaient déclaré.

Ils attendaient que la lune indiquât la quatrième heure après minuit, heure consacrée au Grand Esprit Natchel et à son épouse Wyanbu, pour abreuver la terre du sang exécré des captifs.

Les jeunes gens tournèrent les yeux vers Kozets, vers ce brave garçon qui, avec Dodekhan, s'était consacré à leur salut.

Lui ne sembla pas les voir. Avec le calme, le fatalisme russe, il s'était emmuré en quelque sorte dans un rêve intérieur.

Le remercier, l'encourager, non, cela ne paraissait point utile. Prince et Laura ne devaient plus songer qu'à eux-mêmes.

Et Laura regarda fixement Albert.

Et Albert ne détourna pas ses yeux de Laura.

— Ah ! gémit-il soudain, non, je ne veux pas finir ainsi !

Elle l'interrogea de ses prunelles bleues.

Que signifiait cette plainte qu'elle attribuait à la faiblesse ?

Il comprit son erreur, et secouant tristement la tête :

— Non, je veux dire que, dussiez-vous me mépriser, me haïr, il faut que vous sachiez la vérité tout entière.

— La vérité ? murmura-t-elle impressionnée par son accent...

— Oui, la vérité sur moi.

— Sur vous ?

Il leva vers elle des yeux pleins de larmes et, défaillant, la poitrine haletante :

— Je vous ai menti, d'abord sans savoir pourquoi, je vous le jure : la sécurité d'excellents amis était en jeu.

— Je ne sais de quel mensonge vous parlez, mais je crois que pareil mensonge se nomme dévouement, fit-elle de sa voix douce.

— Dévouement facile, car j'étais heureux auprès de vous, de vous entendre, de vous voir.

— Je ne vois rien dans ce que vous exprimez qui me puisse désobliger, interrompit la jeune fille.

Peut-être en son accent y avait-il comme une tendre raillerie. Prince ne s'en aperçut point. Il continua :

— Et puis, un jour vint où l'on me dit : Il faut mentir encore si tu souhaites la voir plus longtemps ; sinon fais-lui tes adieux. Pars, retourne à la vie errante, solitaire.

Ah ! je vous le jure, Laura, j'étais décidé à ac-

complir le devoir, si pénible qu'il pût être, mais les circonstances, votre père lui-même semblant prendre à tâche de me retenir auprès de lui... ; j'ai été lâche, j'ai été coupable... mais je vous appartenais tant... et puis, j'espérais que le hasard dénouerait l'aventure, que je pourrais donner ma vie pour vous.

— Le brownie, murmura-t-elle, qui m'eût dévorée sans votre courage...

— Oui, le brownie, reprit-il en courbant la tête. Lui... ou autre chose. Seulement, dans mes rêves, je vous sauvais en périssant moi-même, et je vous laissais le souvenir d'un dévoué, d'un ami sincère... tandis qu'à présent?

— N'avez-vous pas tué l'ours ?

— Oh ! si...

— Eh bien, alors ?

— Seulement ce maladroit eût dû me déchirer en deux parties, égales ou non, de ses longues griffes pointues.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, à cette heure, je ne serais pas obligé de vous avouer...

— Si un aveu vous coûte, ne le faites pas. Je n'ai besoin de rien connaître de plus que ce que j'ai vu de vous.

Il leva les yeux vers le ciel.

— Ah ! gémit-il, ce ciel, aux nuages affolés, se montre tourmenté comme mon cœur. La franchise est la dernière marque de tendresse que je puisse vous donner, je veux être franc.

— Je vous écoute.

Il y eut un long silence, le vent gémissait lugubrement parmi les branches raides des buissons épineux, et du courant bouillonnant de la rivière Bourbeuse montaient comme des sanglots.

— Tout pleure, dit Albert, tout pleure, et nous allons mourir.

Brusquement, il se redressa, tendant ses liens, faisant trembler le tronc de bouleau auquel il était attaché.

— Laura, écoutez-moi et pardonnez, en cette minute suprême, à celui qui pécha par excès de tendresse.

Laura, je ne suis pas prince, je n'ai point de blason, de devise, de nobles aïeux... Je suis un plébéien qu'un hasard a dénommé Prince, Albert Prince... et qu'une étiquette mal transcrite a transmué en prince de Tours. Une simple virgule aurait rétabli les faits. J'ai tenté de l'indiquer à master Topee, il a pris ce signe de ponctuation pour un prénom.

Et la tête basse, brisé par l'effort que sa conscience avait exigé de lui, il acheva, prêt à perdre connaissance :

— Voilà ce que j'avais à vous dire.

Il n'osait plus lever les yeux sur elle. Il ne vit donc pas le regard dont elle l'enveloppa, il ne vit pas la joie rayonner sur son doux visage, assombri par l'attente de la torture.

Mais au fond de l'abîme de ténèbres où il se débattait, une voix tinta, telle le cristal d'une clochette divine, et il perçut ces mots :

— Mon rêve se réalise. Vous n'êtes point le grand seigneur... j'ai le bonheur de vous dire : plébéien comme moi, vous avez toute mon âme !

— Oh ! bégaya-t-il, est-ce vous, Laura, qui parlez ainsi ?

— Ne m'aviez-vous donc pas crue sincere, à Nevada, alors que j'exprimais cette joie suprême de pouvoir affirmer que votre personne m'est plus chère que toutes les satisfactions, envisagées naguère par ma sotte vanité ?

Une voix grave s'éleva dans la nuit :

— Humph ! quatre heures.

— Quatre heures ! répétèrent les condamnés en pâlissant.

L'heure du supplice avait-elle donc sonné ?

Déjà le Renard des Roches s'était dressé sur ses pieds, engageant les autres Peaux-Rouges à le suivre auprès des prisonniers, quand un appel vibra au fond des ténèbres.

Tous se regardèrent.

Puis une forme humaine se silhouetta dans la nuit; elle approcha, pénétra dans le cercle des Corbeaux.

Kozets, Albert, eurent une sourde exclamation.

Dodekhan était devant eux, mais le jeune homme avait repris son ancien déguisement de Flèche de Fer.

Orsato réduit à l'impuissance, le Turkmène s'était ainsi costumé, puis au galop de son cheval, il avait gagné l'endroit où il avait laissé ses compagnons de voyage.

A la piste, il lui avait été facile de suivre la marche des fourbes Indiens Corbeaux.

Et maintenant il s'avançait paisible vers leur chef.

D'une voix nette, que tous entendirent, il prononça :

— Chef! le sorcier Flèche de Fer arrive à temps pour empêcher les Corbeaux, ces vaillants guerriers de la prairie, d'être parjures.

— Que dit-il? murmurèrent les captifs avec un accent d'indicible émotion. Pourvu qu'il ne se perde pas en voulant nous sauver.

Cependant, Dodekhan poursuivait :

— Renard des Roches, comment se fait-il que mes protégés soient attachés au poteau du supplice!

— Nous avons juré haine aux visages pâles oppresseurs.

— Oui, mais à moi, tu as juré de respecter ceux-ci et de les faire respecter par tes compagnons.

Non sans une évidente surprise, l'Indien protesta :

— Je n'ai rien promis de semblable.

— Ah! tu n'as pas promis ?

— Non!

— Et tu n'as pas reçu de moi un sac de dollars, à partager avec tes frères, justement pour assurer à mes amis le bon vouloir de la tribu?

— Ochs! firent les assistants.

Les dollars, pour les Rouges, représentent de la poudre, de l'eau de feu, les deux choses qu'ils aiment le plus au monde. Aussi, nul crime ne leur

paraît plus grand que de détourner de l'argent.

Renard des Roches comprit la perfidie de l'insinuation du jeune homme, qui, en réalité, ne lui avait rien offert et rien donné, pour l'excellente raison qu'à son départ la caisse était à peu près à sec.

Aussi se récria-t-il avec énergie :

— Tu ne m'as point remis d'argent!

— Tu mens!

— Ta langue seule est menteuse !

Le pseudo-Flèche de Fer haussa les épaules :

— Les discours inutiles doivent être laissés aux squaws bavardes. Chefs, allumez des torches, je veux prouver la fourberie du Renard des Roches.

Haletants, Albert, Laura et Kozets, suivaient la scène, ne devinant pas où leur ami voulait en arriver.

Mais des torches s'enflamment, une lueur rougeâtre fait sortir le campement de l'ombre.

Dodekhan distingue les captifs, il les rassure d'un geste de la main. Puis il revient vers le Renard des Roches.

— Tu refuses de remettre aux guerriers leur part de la rançon que j'avais payée?

— Tu ne m'as rien donné, hurle l'Indien Corbeau.

— Bien, les Esprits de Justice permettront que je te confonde!

Et avec une gravité sacerdotale, exécutant le tour classique de tous les prestidigitateurs, il saisit délicatement le bout du nez du chef, puis ramène sa main à lui, montrant aux hommes rouges ébahis

un dollar qu'il semble avoir tiré des narines de son adversaire.

Celui-ci reste ahuri, ne comprenant pas la présence de cette pièce dans son appendice olfactif.

Mais sa stupeur croît en même temps que la fureur des assistants, car ce n'est plus un, c'est dix, vingt, cent dollars, que le soi-disant sorcier extrait de ses oreilles, de sa bouche, de son manteau, de son scalp.

Et pour clore l'expérience, le Turkmène imperturbable exhibe un sac de toile grise où tintent des dollars nombreux.

— Voilà le trésor retrouvé! crie-t-il. Voilà ce que j'avais payé aux Corbeaux pour laisser passer librement les amis des Kris de la Prairie!

Il n'a besoin de rien ajouter.

Les chefs courent aux captifs, les détachent, les amènent auprès du sorcier.

— Tiens, reprends tes amis.

— Et vous, prenez les dollars.

Il leur jette le sac, fait signe aux captifs délivrés de le suivre, et s'enfonce dans la nuit avec eux, tandis que les Peaux-Rouges hurlent, menacent Renard des Roches, que les couteaux brillent et que bientôt le sang coule.

. . . . . .

Deux heures plus tard, Laura était dans les bras de son père. C'était dans le grand salon de Swift-Current.

Après les premières effusions, Ézéchiel Topee a

pris place dans un fauteuil ; en face de lui, se sont assis Laura, Prince.

A sa dextre, sont Mariole, Tiennette, Nelly.

A sa gauche, Orsato, extrait de sa prison, roule des yeux courroucés sur Dodekhan et Kozets, qui le surveillent de près.

C'est le Turkmène qui a prié le roi du cuivre de réunir tout le monde. Il lui a dit :

— J'ai sauvé votre enfant ; maintenant assurez son mariage comme vous l'entendrez.

Topee n'a pas prêté attention à l'intonation étrange du jeune homme. Il ne voit pas, à présent, le regard railleur avec lequel le mystérieux voyageur considère les assistants.

Il se lève, désigne du geste Orsato Cavaragio.

— Orsato, prononce doucement Topee, Orsato regrette certaines démarches du passé, et il les efface par une offre pleine de grandeur et de désintéressement.

— Je ne comprends pas, mon père, murmura Laura.

— Je m'explique. J'avais emmagasiné, dans les cavernes sud de Swift, pour plus d'un milliard de cuivre, avec l'idée de décupler ma fortune.

— Oui, je sais cela.

— Eh bien ! Des voleurs qu'il connaît ont tout emporté. Je ne prenais aucune précaution, je me croyais inattaquable... Bref, je suis ruiné... Orsato sollicite la faveur de t'épouser.

— De m'épouser ?

— Oui, il met sa fortune à ma disposition, et il se

charge de contraindre les ravisseurs à me rendre la mienne.

On le voit, Topee embellissait un peu le rôle de Cavaragio, *mais en affaires, il ne faut jamais rebuter le client.* Il agissait en vertu de cet axiome commercial.

Laura avait chancelé. Elle eut un regard implorant à l'adresse de Prince.

— Albert ! bégaya-t-elle...

C'était l'appel au secours. Ce mot seul signifiait :

— Vous êtes mon fiancé ; ce n'est point ma fortune, c'est moi qui remplis votre cœur. Défendez-moi ! Défendez notre bonheur !

Mais vivement Topee s'interposa.

— Mon cher Virgule, dit-il, un gentilhomme comme vous a l'âme trop haute pour ne pas s'effacer devant certaines nécessités inéluctables. Certes, riche, j'aurais recherché votre alliance avec joie ; mais pauvre !... Comprenez ! je ne veux pas vous vexer ; mais puis-je condamner ma fille à la misère couronnée ?

— Albert ! répéta Laura d'un ton douloureux.

Le jeune homme se voila la face et éclata en sanglots :

— Oh ! vœu imprudent, gémit-il parmi ses larmes... Elle est ruinée, comme je le souhaitais, et à moins d'être infâme, je ne puis la contraindre à partager la médiocrité de ma vie, à sacrifier son père !

Topee hocha la tête.

Dans son cerveau de milliardaire, la question de

fortune lui paraissait devoir primer tout autre considération.

Donc la réponse d'Albert lui semblait clore l'incident à la satisfaction générale, et déjà il tendait la main à Orsato pour *toper* à la Canadienne.

Déjà, le señor triomphant croyait avoir partie gagnée, quand brusquement, sur un signe de Dodekhan, Mariole et Tiennette se levèrent d'un même mouvement.

— Hein ! Qu'est-ce ? fit Topee surpris.

Athanase répliqua :

— Oh ! presque rien, c'est ma Tiennette, qui a une histoire très intéressante à vous raconter tout d'abord.

— Il n'y a pas d'histoire plus importante que le mariage de ma fille.

— Justement, c'est de cela qu'il s'agit, comme par hasard.

Et se tournant vers sa fille, avec un orgueil paternel écrasant :

— Parle, ma Tiennette, car tu rendrais des points aux orateurs des deux hémisphères.

Et au milieu de l'ébahissement général, Tiennette prit la parole sans embarras.

— Pour lors, dit-elle, il faut d'abord que je vous apprenne que M. Albert, ici présent, s'appelle Prince de son nom de famille, mais qu'il n'est pas plus prince à couronne, que je ne suis comtesse, ni mon brave père général.

— Pas prince, gronda Topee stupéfait

— Je le savais, fit doucement Laura. Au moment de mourir pour moi, il me l'avait dit.

Tiennette lui adressa un sourire approbateur.

— Bien cela ! J'ai toujours cru que, sous la milliardaire, il y avait une fille de cœur ; maintenant j'en suis sûre. Mais M. Topee attend, je reviens à lui.

Et se tournant vers Ézéchiel, ahuri de ce qu'il entendait.

— Nonobstant cette absence de couronne, monsieur Topee, il faut donner la main de votre héritière à Albert Prince.

— Mais, vous n'avez pas compris...

— Faute de quoi, continua imperturbablement la modiste, vous ne rentrerez jamais en possession de votre cuivre.

— Allons donc, gronda Orsato.

— C'est comme je le dis, fit ironiquement la jeune fille ; attendu que je suis seule ici à savoir où il est.

— Folie !

— De votre part, monsieur Orsato. Il y a longtemps que le stock n'est plus où vous l'aviez fait transporter.

— Enlevé ! ! !

— Parfaitement. Seulement je ne dirai le gîte que si Albert épouse Laura.

A cette affirmation, Nelly, Orsato, Topee s'étaient dressés. Sur leurs traits se peignaient l'étonnement, la colère, l'inquiétude.

Ils interrogaient Tiennette du regard.

Ce fut Dodekhan qui laissa tomber froidement ces paroles.

— Mlle Mariole a dit vrai en ce qui concerne le cuivre... Et la conséquence inattendue pour vous, mais préparée par moi, est, qu'au lieu d'un mariage désagréable et forcé, on en célébrera trois, où se trouvent réunis toutes les conditions de sympathie réciproque et de bonheur.

Et souriant :

— Tout d'abord, assurons celui de miss Laura.

— Celui-là, rugit Orsato, ne peut être discuté que par son père et par moi.

Mais il s'arrêta net. Dodekhan s'était planté devant lui, et enfonçant son regard dans celui du señor, il contraignit ce dernier à baisser les yeux.

— Vous, Orsato, avez seulement à écouter ma volonté et à obéir.

— Obéir ?

— Oui, sous peine de la prison... Ah ! vous avez utilisé la police aux États-Unis. Ici, au Canada, nous en appellerons à la magistrature.

Et comme Cavaragio dominé gardait le silence, Dodekhan lui frappa doucement sur l'épaule :

— Allons, allons, nous pourrons peut-être vous accorder quelque indulgence.

Puis revenant à Topee :

— Mon cher monsieur Topee, tandis que le señor Orsato, par les soins de MM. Troll, Bring et une vingtaine d'autres drôles, vous faisait voler votre stock de cuivre, que ces... employés transportaient sur les bords de la rivière de la Biche, de braves

garçons, sous la conduite de Mlle Tiennette Mariole, reprenaient le métal là-bas et le ramenaient à Swift-Current. Seulement, pour laisser croire à ce bon señor Cavaragio que son opération avait pleinement réussi, on emmagasinait le stock, non plus dans les carrières du Sud, mais dans celles du Nord.

— Oh! rugit Orsato, je me vengerai.

— Ne croyez donc pas cela, plaisanta le Turkmène. Après le dernier voyage, nous avons capturé tous vos complices ; nous leur avons fait écrire un mémoire dûment signé et paraphé... et à la moindre velléité de résistance de votre part, mémoire, associés et vous-même serez remis aux mains des autorités canadiennes... Je n'ai pas besoin de vous faire ressortir les inconvénients de pareille aventure.

De nouveau le propriétaire de l'Arizona courba la tête, en se mordant les lèvres jusqu'au sang : il était dompté.

Dodekhan attendit un moment ; puis certain que son argument avait porté, il reprit :

— Albert Prince et Laura Topee ont l'un pour l'autre la plus tendre affection. Elle consent à se passer de ces titres auxquels elle attachait naguère tant de prix. N'est-ce pas, miss Laura?

La jeune fille sourit et avec force :

— Oh oui !

— Bien. Souvenez-vous que le magicien de l'Ambassade de Chine, à Paris, avait bien lu en votre esprit... Une jolie petite âme, que la vanité ne cachera pas toujours.

Elle tressaillit, rougit, et enfin :

— Vous savez cela.

— Je sais tout... mais tout s'expliquera à la fois. Je passe maintenant à Albert Prince qui se soucie de la fortune de sa fiancée...

— Comme d'un obstacle... commença le brave garçon.

Dodekhan l'interrompit :

— Inutile. Laura le sait... Et cependant, récompense de ceux qui ne recherchent que l'affection, vous aurez la fortune et la noblesse. Albert Prince sera riche et Laura sera duchesse.

— Duchesse ! répétèrent tous les assistants stupéfaits par cette révélation inattendue.

— Mais pardon, se récria Laura, je refuse, car je n'accepterai pas d'autre époux...

— Qu'Albert Prince, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien ! mademoiselle, je le déplore ; mais vous ne sauriez l'épouser sans devenir duchesse d'Armaris, vieille noblesse de France, célèbre en Dauphiné.

Et riant des mines effarées de ses auditeurs, le Turkmène reprit :

— Je conçois votre étonnement. Albert n'a jamais prononcé ce nom, par la raison simple qu'il l'ignore, et c'est moi qui ai reçu la confidence de de sa véritable identité.

— De qui donc ? s'écria le représentant de la maison Bonnard et Cie ?

— De votre mère mourante, mon pauvre ami;

de votre mère à qui j'avais promis d'être pour vous un frère dévoué ; de votre mère pour qui j'ai négligé, depuis des mois, les intérêts de cent peuples.

Mais Albert n'entendait plus. Tout pâle, les lèvres tremblantes, il murmurait :

— Ma mère, ma mère...

Et soudain, comme mû par une impulsion irrésistible...

— Ma mère est morte, à Moscou, il y a près de...

— Il y a un peu plus de vingt-six ans, rectifia gravement le Turkmène, Mme Prince, née d'Armaris, fut arrêtée, à Moscou, comme nihiliste, transportée au pénitencier d'Aousa, dans l'île de Sakhaline, où elle a rendu l'âme depuis quelques mois.

Et au milieu du silence religieux, soudain épandu dans la salle, Dodekhan parla...

Il dit la douloureuse histoire de la famille d'Armaris, la façon dont son père Dilevnor avait sauvé l'enfant, l'avait emmenée avec lui, lui faisant partager son existence de proscrit, la seule que les gouvernements lui permissent.

Il rappela la rencontre de l'ingénieur Prince au Japon, son mariage, la naissance d'Albert, puis la tragique aventure de Moscou.

Il avait bien reconstitué le drame.

A Prince les autorités russes avaient annoncé la mort de sa femme dans une assemblée nihiliste. Jamais l'ingénieur n'avait connu la donation de Dilevnor, et Laura poussa des cris de joie, en apprenant que l'indemnité payée naguère à son père appartenait à son fiancé.

— Oh ! fit-elle, comme cela est bien ainsi... Je vous dois tout : bonheur, fortune, nom.

Pour terminer, Dodekhan tendit au jeune homme une liasse de papiers.

— Ceci, expliqua-t-il, démontre vos droits au duché d'Armaris de façon incontestable ; j'ai réuni toutes les preuves utiles.

Puis changeant de ton :

— Voici un premier mariage heureusement décidé, passons au second.

Et se tournant vers Orsato :

— Señor, je pense que vous n'hésiterez pas entre la comparution, comme chef des voleurs de cuivre, devant un tribunal, ou le don de votre main à une jeune personne charmante, pauvre, cela est vrai, mais dont l'allure indique assez qu'elle est née pour la fortune, J'ai deviné son affection pour vous. Elle vous l'a prouvé en vous servant fidèlement. Récompensez-la en l'élevant jusqu'à vous. Je ne me venge de vos méfaits, des tourments que vous avez infligés à mes amis, qu'en vous assurant le bonheur.

Et prenant par la main Nelly, éperdue, chancelante d'émotion, il la conduisit au señor Orsato.

A la surprise générale, ce dernier ne résista pas. Bien plus, il déclara d'une voix nette :

— Comme épouse, je préfère Nelly... L'autre n'a pas assez grand air, et si je voulais l'épouser, c'était uniquement par entêtement de joueur, désireux de gagner une partie engagée.

— Alors, tout est pour le mieux... Il ne reste plus que mon pauvre Kozets. Je connais une fiancée qui

lui conviendrait à merveille. Elle doit se connaître aussi, car elle est fine comme... une Parisienne. A elle de dire si elle consent à jouer le principal rôle dans le troisième et dernier mariage annoncé.

Kozets était devenu écarlate. Il baissait les yeux, tirait et renfonçait alternativement son mouchoir dans sa poche, et il tomba sur une chaise, quand Tiennette s'écria tout à coup :

— Si c'est de moi qu'il s'agit, monsieur Dodekhan, dites-le ?

— Je le dis, pour vous obéir.

— Eh bien alors, je consens.

— Je dois vous prévenir, mademoiselle Tiennette, que Kozets, attaché à la police russe, doit faire avec moi un voyage assez long.

— J'adore les voyages, moi... si j en suis, cela n'est pas pour m'effrayer.

Le policier eut un cri :

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Les dangers.

Tranquillement le Turkmène murmura :

— Il n'y en aura aucun, je serai là, monsieur Kozets.

— C'est vrai !... Oh ! alors, mademoiselle Tiennette, tous les voyages que vous voudrez. Je suis engagé d'honneur; sans cela, croyez bien que je ne vous obligerais pas à traverser le Pacifique.

Ces diverses répliques se perdirent dans le brouhaha. Tout le monde parlait en même temps. Topee, affolé de ce que son gendre, de prince, fût devenu

duc; Mariole, ravi, lui, l'ancien agent de la paix, de voir sa fille s'unir à un attaché de la police du tzar, et transporté au septième ciel, en apprenant que son gendre avait gagné près de deux cent mille francs au service de Dodekhan, lequel se proposait de donner à Tiennette une dot équivalente.

— Quatre cent mille... disait l'ex-général comte. En voilà un à l'instar de Paris.

— Moi, je m'y perds, clamait Ézéchiel ; je perds mon cuivre, je perds mon prince ; je retrouve mon métal et un duc ; le premier fiancé de ma fille épouse sa femme de chambre !... Ah ! que d'aventures ! que d'aventures !

Parmi ce tapage joyeux, Albert et Laura, les mains unies, causaient à voix basse. Tout à coup, Prince murmura :

— Ma chère Laura, que vous êtes bonne !

Et tous deux enlacés s'approchèrent de Dodekhan.

Seul calme, au milieu de ces gens bruyants, ils les regardait venir.

— Non, fit-il, au moment où ils le rejoignirent, ne me remerciez pas... Conservez seulement quelque amitié au... frère de passage qui, un instant, s'est mêlé à votre existence, et qui, maintenant, va s'enfoncer dans l'inconnu.

— Nous ne venions pas vous remercier, repartit Albert d'un ton ému, cela serait trop difficile... mais notre bonheur ne sera complet que si vous en prenez votre part.

— Moi ?

Un mélancolique sourire passa sur les traits du

Ne me remerciez pas.

Turkmène. Puis lentement, d'une voix assourdie :

— Vous l'avez entendu tout à l'heure. — Je *dois*, — il appuya sur le mot, — je dois me rendre à Aousa, dans l'île Sakhaline.

— Nous attendrons votre retour.

— Je ne reviendrai jamais.

— Jamais ?... répétèrent les jeunes gens, douloureusement impressionnés par l'accent avec lequel leur interlocuteur avait prononcé ces deux syllabes désespérantes.

Il secoua la tête.

— Mes dernières... vacances s'achèvent. Elles vous ont été consacrées. Désormais j'appartiens à une œuvre grandiose..., à laquelle des millions d'hommes sacrifient leur existence, à laquelle j'ai sacrifié la mienne... Mariez-vous, vous que le bonheur attend. J'assisterai à votre union, et après... ma foi..., oubliez-moi... puisque vous êtes des bons et des aimants..., le souvenir pour vous serait une amertume.

— Mais qui êtes-vous donc ? questionna Prince.

— Qui je suis ? Un ex-forçat de Sakhaline, qui a promis d'y revenir après six mois écoulés.

— Un forçat auquel les gardiens, les condamnés, les Japonais, obéissent, et dont moi-même, agent de la police du tzar, je suis fier d'être le serviteur.

C'était Kozets qui entrait ainsi dans la conversation.

— Kozets ! murmura Dodekhan d'un ton suppliant.

Mais Albert lui prit les mains, et le regardant bien en face :

— Frère, qui êtes-vous ?

— Je suis... la justice.

— Je comprends. Pour nous, vous avez accompli ce qui vous semblait juste. D'autres devoirs... les paroles de M. Kozets me les montrent immenses, d'autres devoirs vous appellent... Eh bien... Vous êtes puissant ; vous rencontrerez des serviteurs, des esclaves, des adversaires, mais des amis, jamais.

— C'est vrai, je suis préparé à cela.

— Eh bien ! au nom de ma mère dont vous avez fermé les yeux, acceptez le frère qui vous aime, qui vous aimera pour le bien que vous lui avez fait.

Albert s'arrêta soudain. Son interlocuteur était devenu atrocement pâle.

— Malheureux ! balbutia le Turkmène... Vous ignorez l'œuvre... Quelle amitié est possible entre nous ? Qui vous dit que je ne suis pas l'adversaire implacable de vous, des vôtres.,.

— Impossible !

— Mais si cela était pourtant.

— Alors je vous adresserai une prière.

— Dites.

— Notre voyage de noces, nous sommes libres de le conduire à notre guise.

— Sans doute.

— Eh bien ! laissez-nous vous accompagner à Sakhaline. Vous me montrerez la tombe de celle qui fut ma mère... et là, devant ce tertre de terre,

peut-être la morte nous inspirera le moyen de demeurer frères, quoi qu'il arrive.

Une larme coula lentement sur la joue de Dodekhan, et il serra à la briser la main de Prince, ainsi que celle de Laura qui se tendait, implorante, vers lui.

. . . . . .

Un mois plus tard, en l'église de Moose-Jaw, on célébrait le mariage de la milliardaire Laura avec Albert Prince, devenu duc d'Armaris.

Mais on célébrait aussi une seconde union, celle d'Orsato Cavaragio et de la fille de chambre Nelly qui, à l'avis du señor, devait faire enrager Laura. Le digne gentleman ne se doutait pas une seconde que la correcte servante, sa chère complice comme il la nommait, n'avait jamais visé un autre but que celui que, modestement triomphante, elle atteignait en ce jour.

La veille enfin, Kozets et Tiennette, que la reconnaissance de Laura, se greffant sur les présents de Dodekhan, avait rendus riches, avaient prononcé le « oui » qui lie pour toujours.

Trois jours plus tard, un wagon spécial recevait, en gare de Swift-Current, Dodekhan, Albert, Laura, Kozets et Tiennette.

Tous partaient pour Vancouver et Sakhaline, où ils allaient rejoindre, l'un un devoir géant; les autres, la tombe où dormait celle, qu'au bagne d'Aousa, on avait surnommée la « Française ».

XI

L'ODYSSÉE DE MONA

— La flotte japonaise bloque Vladivostok.

— Les navires nippons occupent le détroit de Sakhaline.

— Hélas!

— Mais alors l'île, les troupes russes qui s'y trouvent; mon père... sont séparés de la terre ferme; privés de tout contact avec la Russie.

— Oui, ma pauvre petite.

— Oh! tante, vous dites cela avec calme... Il est vrai que le général Stanislas Labianov n'est pas votre père...

— Il est mon frère, petite Mona, et ma douleur, pour être moins expansive, est aussi profonde que la tienne.

Dans l'hôtel de la comtesse Olga, situé en bordure de la Perspective, ces répliques sonnaient, prononcées par la sœur du général Labianov et la mignonne Mona, dont elle avait accepté la charge cinq mois auparavant.

La jeune fille secoua la tête sans répondre.

Évidemment elle ne partageait pas la façon de voir de sa tante Olga, et qui eût lu dans son esprit, y eût trouvé cette pensée :

— Une sœur, aimer autant qu'une fille. Il faut avoir le titre de tante pour raisonner pareillement.

Cependant, Mme Olga, femme aimable d'environ quarante-cinq ans, offrant dans ses traits, sa structure, sa façon d'être, une frappante ressemblance avec le général Labianov, se tenait à demi étendue sur un divan, occupant un panneau de son salon, luxueusement meublé à la russe, c'est-à-dire d'objets, de sièges, de meubles, de bibelots, de tableaux empruntés à l'Orient et l'Occident, donnant l'impression d'une race de transition, trait d'union ethnique entre les Aryens de la presqu'île européenne et les Mongols du vaste plateau asiatique.

Après un silence, elle se pencha légèrement en avant.

—Enfin, ma chère petite nièce, le Dieu de la Sainte Russie tient notre sort à tous dans sa main. Nous sommes, toi, une enfant; moi, une femme sans force. Nos paroles, nos angoisses ne changeront rien à ce qui doit advenir. Nous pouvons seulement prier pour ceux qui sont en danger.

— Prier!

Dans ce mot, toute la volonté de Mona se révélait.

Certes, elle était fervente orthodoxe; certes, elle se prosternait avec foi devant les saintes Images du rite grec ; mais l'oraison achevée, le tempérament courageux, combatif, qu'elle tenait de son éduca-

tion autant que de sa nature, reprenait le dessus.

Ayant imploré l'Infini, Mona recherchait l'Action humaine. Elle n'était point la fillette frêle qui attend *passivement* le résultat des conflits; elle voulait y prendre part, agir en un mot.

Alors que sa tante Olga, avec le fatalisme moscovite, semblait avoir pris pour devise :

— Prie et Dieu décidera !

La fille du général Labianov eût volontiers adopté la devise française de notre bon La Fontaine :

—Aide-toi, le ciel t'aidera.

Toutefois tante Olga s'étant levée, et faisant signe à Mona de la suivre, celle-ci ne résista pas.

Dans les traces de sa tante, elle gagna un oratoire, voisin de la chambre à coucher de l'excellente dame, et s'agenouilla auprès d'elle devant les Icones saintes.

Quand elle se releva, on eût cru qu'une métamorphose morale s'était opérée en elle.

A son agitation de tout à l'heure avait succédé le calme. Tout son être exprimait l'apaisement.

Et cependant, ses yeux brillaient étrangement, sur ses lèvres s'ébauchait un sourire de défi.

Tante Olga ne s'aperçut de rien.

Ses dévotions terminées, elle demanda :

— Alors, petite Mona, tu ne veux point assister au dîner du maréchal de la cour de Saint-Pétersbourg.

— Non, tante, je vous l'ai dit ; je suis trop inquiète. Et puis, au milieu de tout ce monde, où, privilège de l'âge sans doute, on sait parler de nos

désastres avec calme, je craindrais de me laisser aller à l'impétuosité de mon caractère. Je suis vive, tante, vive, mais raisonnable, et je me rends compte de ce qui me manque pour devenir digne d'accompagner la chère belle dame que vous êtes.

Que répondre à cette câlinerie d'une nièce bien aimée, à laquelle on a pris l'habitude de tout pardonner?

Rien, pensa tante Olga. Aussi elle embrassa la fillette, puis se retira dans sa chambre, pour se livrer aux mains des femmes de service, qui allaient l'habiller pour la soirée annoncée.

Mona, une fois seule, regagna le salon.

Les fenêtres donnaient sur la cour de l'hôtel, quadrilatère spacieux pavé de cubes rougeâtres de roche de l'Oural, et fermé par un portail géant, portant à son fronton l'écusson de Labianov.

Une voiture élégante, sortie des ateliers d'un maître carrossier de Paris, attelé de deux superbes chevaux noirs de l'Ukraine, stationnait devant le perron-terrasse qui surélevait le rez-de-chaussée.

Sur le siège, cocher et valet de pied, impeccables en leur tenue russe, grise et parements verts, avec leur bonnet circassien orné de la cocarde de la maison, croix de Saint-André émeraude sur fond gris clair, et debout près de la portière ouverte, un valet raide, froid, gourmé, attendant immobile, telle une statue de la Servitude, la venue de la très haute et très noble dame Olga Valestitcheff, née Labianov.

La jeune fille parut s'absorber dans la contemplation de l'équipage.

Les chevaux élégants, admirables de formes, la tête fine, les jambes sèches et nerveuses, piétinaient, grattaient le sol, s'impatientant à se sentir retenus, alors qu'ils avaient hâte de partir à toute allure.

— Ils sont beaux, murmura Mona d'un ton pensif...; mais ceux de Mongolie ont plus d'ardeur encore.

Et après un silence :

— La Mongolie... les deux tiers du chemin...! Après, la voie est au pouvoir des Japonais.

Elle alla vers une table chinoise, aux incrustations délicates. Un album se trouvait là.

Elle l'ouvrit, le feuilleta, et s'arrêta à la page sur laquelle était figuré le tracé de l'immense ligne ferrée, dénommée Transsibérien.

Son index courut sur la ligne noire, dont les sinuosités indiquaient celles d'un long ruban d'acier.

— Après tout, fit-elle encore, c'est une fatigue, mais le danger est nul.

Elle sourit :

— Nul jusqu'à Sakhaline... Une fois là, par exemple, cela change... Oui, mais mon père ne serait plus seul, et s'il doit succomber...

Elle referma l'album et revint à la fenêtre.

D'un regard, elle s'assura que la voiture attendait toujours, puis reprenant la suite de sa rêverie :

— Au bout de six mois, a-t-*il* promis, il se présentera à Aousa, pour délivrer mon père.

Elle eut un soupir :

— Le délivrer ! *il* savait donc ce qui devait arriver !

Pendant une seconde, sa parole fut suspendue. Peut-être hésitait-elle à répondre à l'interrogation. Elle se décida pourtant.

— Oui, *il* savait... mais comment savait-il ?

Avec un geste d'impatience, elle reprit :

— C'est étrange... Et puis ce laissez-passer qu'il m'a remis. Pensait-il donc qu'en apprenant l'investissement de Sakhaline, je ne saurais pas résister au désir de rejoindre mon père... Évidemment, il avait lu en moi plus clairement que je ne vois moi-même.

Et tout bas :

— Avec ce sauf-conduit, vous passerez partout sans danger... Ce sont ses propres paroles : sans danger !... Et je pourrais protéger mon pauvre, mon bien-aimé père.

Ses regards se levèrent vers le ciel, et lentement :

— Il m'a vue à peine... et cependant, il connaissait de moi ce que tante Olga, ce que mon père, ce que Macelle Lisbe, n'ont jamais découvert. Cela est curieux... Mais tout n'est-il pas singulier chez lui : cette entrevue avec la « Française », son évasion, son arrivée à Saint-Pétersbourg en institutrice anglaise.

Elle souriait à présent.

— Et pourquoi a-t-il tenu à entraîner M. Kozets ?... Et depuis, ni l'un, ni l'autre, n'ont reparu. Où sont-ils ? Que leur est-il arrivé ?

Soudain elle s'interrompit.

Sur le perron, Olga Valestitcheff venait d'apparaître. Le cocher maintenait l'attelage immobile.

La tante de Mona monta légèrement dans la voiture dont la portière armoriée se referma.

Au même instant, le portail s'ouvrit lentement, et les chevaux d'Ukraine, bien tenus en main, exécutèrent une sortie majestueuse.

— Elle est partie, murmura Mona avec un mélange de joie et de regret... j'ai toute la soirée à moi.

Sur ce, d'un pas hâtif, comme si elle craignait de retarder l'exécution d'un projet éclos en sa fantasque cervelle, la jeune fille quitta le salon, traversa plusieurs pièces, et enfin pénétra dans la *salle de travail*.

C'était là qu'elle se tenait d'habitude, dessinant, étudiant son piano, ou encore se livrant à un travail, soit de broderie, soit de tapisserie.

Macelle Lisbe s'y trouvait penchée sur un livre.

L'Allemande, comme de coutume, étudiait sans les comprendre les beautés de la langue française.

Elle sauta en l'air à l'apparition brusque de Mona, et son émotion réveillant sa manie des mots composés, elle cria d'une voix rageuse :

— *Quelles manières avez,* ma chère, vous *comme-un-diable-entrez* dans cette *de travail-chambre*.

Ce à quoi, sans se troubler, la fillette répliqua :

— Je m'empressais pour obéir à ma tante!

— A votre tante?

— Oui, elle vient de partir pour la réception du maréchal de la Cour.

— Ah! ah! fit l'institutrice en se redressant, de

même que si elle participait à l'honneur d'assister à si brillante réunion.

— Or, au départ, tante m'a priée de courir de suite, avec vous, chez le pope de la rue Ovstroski.

— Derrière le Palais d'Hiver?

— Précisément. Et de rapporter les icones qu'il a promises... Des icones admirables, Macelle Lisbe, car toute prière, formulée devant elles, est exaucée.

L'Allemande eut un léger haussement d'épaules.

Comme tout Germain qui se respecte, elle alliait à une grande dévotion apparente un profond scepticisme, et elle méprisait la foi russe, demeurée naïve comme aux premiers jours de l'Église.

— Or, continua Mona, sans paraître avoir remarqué ce mouvement irrespectueux, tante désire, ce soir même, en rentrant, s'agenouiller devant les miraculeuses icones, pour obtenir le salut de ceux qui défendent Sakhaline.

— Il vaudrait mieux envoyer des soldats, grommela Lisbe, montrant par ces mots la véritable foi teutonne, la foi en la force brutale.

— Mais la fillette se récria :

— Les saintes images sont plus puissantes qu'une armée.

Et Lisbe ne répondant pas :

— Souvenez-vous de ce qui est arrivé au croiseur cuirassé *le Sevas* (1). Il est surpris en mer, près de Formose, par trois cuirassés et sept torpilleurs ja-

(1) Ce « miracle » a été relaté très sérieusement par les organes de la presse russe les plus réputés.

ponais. Il semblait perdu. Par bonheur, le capitaine avait à bord une image, venant du trésor de la chapelle impériale de Tsarkoië-Selo. Il la fit monter sur le pont. L'équipage s'agenouilla, et l'on courut droit sur l'ennemi. En vain les Nippons ouvrirent contre le vaisseau russe un feu infernal, *pas un obus ne toucha le navire*, qui traversa la ligne ennemie et s'échappa, sans avoir perdu un homme, sans avoir subi la moindre avarie.

C'est par des contes de cette envergure que le saint synode cherchait à endormir l'opinion russe.

Lisbe ne protesta pas.

Sans doute, l'expérience lui avait appris qu'il ne fait pas bon lutter contre les superstitions d'un peuple encore enfant.

Mais elle se leva.

— Je m'habille pour *aux ordres-transmis-obéir*.

— C'est cela même, Macelle Lisbe. Dans dix minutes, je vous attendrai ici.

— Il est *rencontre-convenue*.

La lourde personne quitta aussitôt la salle. Quant à Mona, elle se précipita en tempête dans sa chambre, réunit plusieurs rouleaux de roubles or ; un portefeuille bourré de billets de banque, divers papiers.

Le tout s'engouffra dans une poche profonde dissimulée sous sa jupe.

Puis elle se coiffa à la diable, mit chapeau, gants, à mouvements rapides, pressés, de même que si elle était avare de minutes trop courtes.

Enfin elle fut prête.

Alors elle regarda autour d'elle. Il y eut comme un attendrissement dans ses yeux, à mesure qu'ils se posaient sur le lit blanc aux rideaux transparents, retenus par des nœuds de ruban, sur les sièges, la table, les icones, les livres, les mille riens qui encombrent une chambre de jeune fille.

Mais elle eut un mouvement brusque.

On eût dit qu'elle chassait cette faiblesse passagère.

— Après tout, murmura-t-elle entre haut et bas ; cela ne débutera pas d'une façon triste.

La réflexion lui arracha un petit rire grelottant, où il y avait de l'ironie et de la peur.

— Lisbe hausse les épaules, quand je lui parle des images sacrées ; elle pourra mesurer leur puissance.

Elle rit de nouveau, puis pensive :

— Après, je serai seule... et le chemin à parcourir est si long.

Mais frappant le plancher du pied.

— Il faut que je les sauve. Il m'a donné le laissez-passer pour cela, j'en suis sûre, autrement m'eût-il dit qu'une mission lointaine... quelle mission, je l'ignore, le tiendrait éloigné durant six mois... Si Sakhaline succombait avant qu'il fût de retour... Oh ! je veux penser à cela pour avoir du courage.

Le regard fixe, le pas assuré maintenant, elle revint à la salle de travail, où déjà Macelle Lisbe l'attendait.

Sans un mot, elle entraîna l'Allemande, descendit

au rez-de-chaussée, traversa la cour, et ouvrant elle-même une porte basse, percée dans le mur à côté du grand portail, elle parvint avec son institutrice sur la Perspective.

A vingt pas de là, une forme féminine se tenait adossée à un réverbère. Mona la vit et fit un geste.

L'inconnue quitta aussitôt son poste, et d'une allure rapide s'éloigna.

Macelle Lisbe n'avait rien vu.

De son pas lourd, se dandinant sur les hanches ainsi qu'un canard, elle déambulait à côté de son élève.

A haute voix, elle exprimait sur les piétons, sur les équipages qu'elle croisait des observations d'une finesse germanique, agrémentées de ces barbarismes dont elle savait si bien émailler son étrange français.

La jeune fille l'approuvait du geste, de sourires discrets, et Lisbe, peu accoutumée à pareil succès, redoublait de verbiage.

Ce lui fut une surprise quand Mona, indiquant une petite maison d'apparence modeste, déclara :

— Nous sommes arrivées.

— Déjà ?

— Vous le voyez.

Sur la porte de bois, recouverte d'une teinte vert sombre, se détachait une plaque émaillée multicolore, sur laquelle on lisait :

Ignavus, pope et prêcheur.

Toute heure doit être consacrée à l'orthodoxie.

Au-dessous, un marteau de bronze indiquait de

quelle façon on pouvait provoquer l'ouverture de l'huis.

Devançant son institutrice, Mona souleva le heurtoir et le laissa retomber par deux fois.

Une minute se passa.

Puis une clef cliqueta dans la serrure. Le battant tourna sur ses gonds, démasquant une servante, à la face jaune trouée par deux yeux de jais, vifs et mobiles.

Elle eut pour les visiteuses un regard indéfinissable, et empressée, obséquieuse :

— Je suis seule à la maison. Un mourant a réclamé la présence de mon révérend maître.

— Oh ! s'empressa de répondre Mona, voilà qui est fâcheux.

— Vous désirez lui parler ?

— Oui, il a promis à ma tante Olga des images saintes...

La servante leva les bras au ciel.

— Oh ! si ce n'est que cela, votre visite ne sera pas inutile.

— Comment ?

— Elles sont ici, et le doux pope, prévoyant peut-être votre venue, m'a bien recommandé de vous faire choisir.

Elle s'effaçait en parlant ainsi, son attitude invitant les promeneuses à pénétrer dans le logis du pope.

Délibérément Mona profita de la permission tacite, et Macelle Lisbe fut obligée de la suivre en grommelant :

— Il aurait mieux valu revenir.

— Pourquoi donc?

— Parce que votre pope aurait lui-même désigné les icones. Je ne suis pas de l'Église grecque, moi, je n'entends rien à ces choses.

— Mais j'en suis, moi.

— Sans doute, sans doute. Seulement à votre âge, êtes-vous certaine de procéder à un choix susceptible d'obtenir l'agrément de votre très noble parente?

Mona haussa les épaules et marcha dans les traces de la servante, qui, la porte refermée, avait traversé le vestibule, montrant le chemin aux nouvelles venues.

Derechef, Macelle Lisbe dut emboîter le pas à son élève, sous peine de demeurer seule au milieu du vestibule.

Oh ! ce ne fut pas sans se lamenter en français et en allemand ; mais ses paroles n'influencèrent aucunement celle qui les motivait. Mona semblait décidée à ne tenir aucun compte de la mauvaise humeur de son institutrice.

On traversa le salon, puis on pénétra dans un petit cabinet transformé en chapelle, et dont les murs disparaissaient presque sous les images de piété.

On eût cru se trouver dans un magasin d'imagerie sacrée. Vélins enluminés, émaux, miniatures, triptyques, s'alignaient, se superposaient.

— Si ces dames veulent bien prendre la peine de faire un choix? murmura respectueusement la domestique.

— Oh ! ma bonne Macelle Lisbe, venez à mon secours, s'écria Mona. Il y en a de trop, jamais je ne me déciderai.

— Ah ! Ah ! J'avais donc raison. Et moi, qui ne connais rien à ces choses-là...

— Vous vous calomniez...

— Je n'oserai jamais désigner pour Mme Olga.

Mona parut prête à pleurer.

— Et je serai grondée.

— Pourquoi ? Il n'y a pas de votre faute, si le pope est sorti.

— Certes non, mais ma tante est très inquiète de ce qui se passe en Mandchourie, et elle veut, ce soir même, commencer les prières qui appelleront la protection sur ceux que nous aimons.

Puis s'adressant à la servante qui assistait, imperturbable à ce débat :

— Toutes ces images sont saintes ?

— Et bénies par le procurateur du Saint Synode.

Mona eut un cri de triomphe :

— Là, Macelle Lisbe, vous voyez. Toutes sont également bonnes pour la prière. Le choix est simplement une opération de goût, et comme vous avez un goût excellent...

Lisbe daigna sourire.

Mal lui en prit, car Mona, certaine à présent de ses bonnes dispositions, la saisit par la main, l'entraîna au fond de la petite salle, et la plantant face au mur, devant la légion de saintes Figures :

— Macelle Lisbe, je vous en prie, désignez celles qui vous plaisent davantage.

Flattée de l'importance que lui attribuait son élève, si indisciplinée d'ordinaire, la lourde personne s'arma de son face-à-main, et consciencieusement se mit à examiner les images.

De temps à autre, elle en désignait une (et il faut bien le reconnaître, celle-ci était toujours des plus brutalement enluminées) en disant :

— En voici une qui tout à fait *attrayante à mon regard apparaît.*

Cinq fois elle répéta le geste et la phrase, sans qu'une réponse lui parvînt.

Un peu surprise, elle se retourna enfin en murmurant :

— Ne partagez-vous pas mon avis ?

Mais elle resta saisie. Elle était seule à présent dans la petite salle, dont la porte avait été refermée avec soin.

Elle eut un sourire ironique.

— Ah ! cette petite Mona ! Elle *paresse-aime*. Dans le *proche-salon-assise*, sans doute, où mon *opinion-attendant*.

Et avec l'intention de gourmander quelque peu la jeune fille, elle alla à la porte et tourna le bouton.

La porte ne s'ouvrit pas.

Lisbe tourna plus fort, poussa le panneau de bois.

Efforts inutiles, le battant demeura immobile dans son encadrement, et l'institutrice, vaguement inquiète, s'étant penchée vers la serrure, constata qu'elle était enfermée à double tour.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Avait-on voulu la séparer de son élève ?

Prise de peur, elle appela, frappa. Rien ne répondit. Alors Lisbe s'affola, se répandit en cris de plus en plus rauques, jusqu'au moment où, hors d'haleine, la voix faussée, une sueur froide inondant sa face, elle se laissa tomber sur un siège en gémissant :

— Je suis morte !

Pas un instant il ne lui vint à l'esprit qu'elle était tout simplement victime d'un plan machiavélique ourdi par son élève.

En effet, tandis que l'Allemande s'absorbait dans l'examen des icones, Mona, entraînant la servante du pope, était sortie sur la pointe des pieds. Sans bruit, elle avait repoussé la porte, donné un tour de clé, et, surcroît de précaution, prouvant le sang-froid, compagnon ordinaire de la préméditation, l'espiègle Mona fixa minutieusement un verrou.

Lisbe était dorénavant prisonnière. Elle ne sortirait du réduit du pope que lorsqu'il la délivrerait.

Ceci fait, la jeune fille regarda la servante, qui, impassible, avait suivi tous ses mouvements.

— Jorda, nous pouvons partir.

— Quand il vous plaira, Monaïtza.

Par la terminaison ïtza, diminutif du nom, la domestique démontrait qu'elle était originaire de l'Est-Sibérien, car ce suffixe n'est usité que parmi les populations vivant entre Baïkal et Pacifique.

Elle rit silencieusement en découvrant des dents blanches.

— La « professeur » a des images à regarder, elle ne s'ennuira pas.

— Certes, répliqua la jeune fille sur le même ton... Mais le pope rentrera.

— Demain matin.

— Nous serons déjà loin de Saint-Pétersbourg.

— Le train quitte la gare dans une heure.

Mona approuva de la tête.

— Tu t'es occupée de tout ?

— De tout : Couchettes, couvertures, etc.

— Ah ! Jorda... Je suis bien contente de t'avoir rencontrée. Sans cela, je ne sais vraiment comment j'aurais pu réussir à m'échapper et à rejoindre mon père.

— Vous voulez toujours, Monaïtza ?

— Plus que jamais.

— Alors, ne perdons pas de temps, sinon nous manquerions le train.

Toutes deux regagnèrent l'antichambre et se glissèrent dans la rue en refermant soigneusement derrière elles la porte de la maison, où elles laissaient Lisbe prisonnière et terrifiée, incapable de deviner les causes de l'aventure dont elle était victime.

Vite, pressant l'allure, elles se dirigèrent vers la station.

Comment la jeune fille et l'étrange servante avaient-elles fait connaissance ?

Oh ! de la façon la plus simple.

Huit jours plus tôt, Macelle Lisbe qui avait découvert un compatriote allemand parmi les ingénieurs des usines Poutiloff, célèbres entre toutes en Russie, s'était empressée de solliciter de celui-ci la permission de visiter l'exploitation.

Elle avait naturellement emmené Mona, afin de lui expliquer dans un jargon français-allemand, la machinerie, les transformations physiques et chimiques.

Or, comme elles parcouraient un atelier de triage elles se rencontrèrent avec d'autres visiteurs, le pope de la rue Owstrowski et sa servante Jorda.

De là conversation, empressement du pope en apprenant que Mona était la nièce de *haute dame* Olga, hôtel particulier sur la Perspective.

Un instant, Mona demeura en arrière..

La servante s'approcha d'elle et la voix abaissée, murmura à son oreille :

— Le général Labianov m'avait chargée de rapporter ses paroles à sa fille.

— Mon père... ! s'écria la jeune fille.

— Chut ! interrompit la femme au teint ambré. Je dois les dire à vous seule. Je me suis présentée plusieurs fois à la maison de la Perspective; on ne m'a pas laissée entrer.

— Parlez.

— Pas ici.

— Où donc alors ?

— Chez mon maître, le saint pope.

— Eh ? comment y puis-je venir ?

— Il a une collection d'images sacrées. Le pauvre homme en fait commerce pour subvenir à ses besoins. Vous avez entendu parler de ces images qui portent avec elles le bonheur.

Mona inclina la tête, elle avait compris.

Fine, mutine, surexcitée par la pensée d'avoir

des nouvelles de son père, elle fit tant et si bien qu'elle parvint à décider Lisbe à l'accompagner chez le pope.

Ce jour-là, le brave desservant, flairant une *cliente* d'importance, se confondit en amabilités, et alla même jusqu'à offrir aux visiteuses un grog, thé et vodki.

Bien entendu, Mona refusa, en manœuvrant de telle sorte que Lisbe fut contrainte d'accepter.

Et tandis que le pope et l'institutrice s'installaient en face de la boisson aromatique, la jeune fille, éprouvant décidément une passion désordonnée pour les icones, se tenait, avec Jorda, dans la petite salle où elles étaient exposées.

Là, absorbées en apparence par la contemplation des images, elles causaient à voix basse.

— Jorda, vous avez vu mon père.

— Il y a un mois ; j'étais à son service. J'y suis entrée le lendemain de votre départ, à ce que l'on m'a dit.

— Ah !

— J'avais vu votre portrait sur le bureau du gouverneur général... Car il s'y trouvait toujours.

— Cher père, murmura la jeune fille émue.

— Je crus que c'était le regret d'une morte qui hantait le maître, et un jour, je le surpris, considérant la photographie avec des yeux humides, j'osai lui dire : Maître, on est plus heureux auprès du Très-Haut que parmi les hommes. Il ne se fâcha pas de ma liberté, car il me répliqua dans un triste sourire : « Ce n'est pas une morte, Jorda ; mais

hélas ! je crains que bientôt ce ne soit une orpheline.

— Une orpheline, répéta Mona en pâlissant.

— Oui. Les succès des Japonais ne laissent aucun doute. Avant peu, Sakhaline serait attaquée par des forces supérieures... et le général Labianov étant résolu à défendre jusqu'à la mort le pays dont le tzar lui avait confié le gouvernement...

— Oui, oui, mon père ne se rendra jamais.

La servante hocha la tête d'un air pénétré, puis d'un ton grave qui impressionna son interlocutrice.

— Voyez-vous, Monaïtza, ce court entretien me laissa une préoccupation profonde. Chez nous, quand un danger nous menace, qu'il vienne de la colère des éléments, des hommes ou des fauves, nous nous réunissons tous dans la même *isba* (maison), pour lutter côte à côte, vaincre ensemble... ou partir en même temps vers ce paradis que nous a ouvert Celui qui est mort sur la croix.

— Ah ! vous avez bien raison.

— Les anciens le croient, et je le crois comme eux. Alors, j'ai pensé que le général, que vous-même, seriez heureux d'être réunis en ces circonstances critiques. Lui, ne pouvait venir à vous... je résolus de venir vous chercher... j'ai volé pour faire le voyage... le pope a eu ma mère à son service, j'étais sûre de n'être pas sans asile en arrivant à Pétersbourg... Et tout s'est arrangé... Un peu de difficultés jusqu'à Kharbine, les Japonais occupant la voie ferrée.

— Bon ! nous n'en aurons pas au retour, car j'ai un laissez-passer... avec lequel peut-être, à l'heure suprême, je pourrai sauver mon père...

Elle levait les yeux au ciel, toute sa petite âme concentrée dans ce désir de dévouement filial. Aussi, ne vit-elle pas le sourire énigmatique qui passa, rapide comme l'éclair, sur la physionomie de son interlocutrice.

Dès lors le départ était résolu dans l'esprit de Mona.

A force d'adresse, elle parvint à faire partager à sa tante son engouement subit pour les icones du pope.

Et l'on vient de voir comment, se débarrassant de Lisbé, la jeune fille allait quitter Saint-Pétersbourg, certaine qu'avant le lendemain matin on ne s'inquiéterait pas de son absence.

Or, le lendemain, à neuf heures, quand le pope, rentrant à son domicile, délivra l'institutrice allemande, il y avait exactement treize heures que Mona s'éloignait dans un train, à raison de trente-cinq verstes à l'heure. Elle était donc à quatre cent cinquante-cinq verstes, ce qui, à raison de 1.077 mètres l'une, équivalait à 490 kilomètres 35 mètres.

Ce voyage sur cet interminable ruban d'acier qui s'étend entre Pétersbourg, Moscou, l'Oural, Irkoustk, le lac Baïkal, Kharbine et Vladivostok, fut monotone, sans incidents.

A partir de Kharbine, la voie était gardée par les troupes japonaises, mais le laissez-passer, naguère remis à Mona par Dodekhan, levait tous les obstacles.

A Vladivostok, il n'en eût pas été de même. Aussi la jeune fille et sa compagne ne pénétrèrent-elles pas dans la ville assiégée.

Elles gagnèrent la côte, à travers des campements nippons, firent prix avec un pêcheur, qui les transporta à Sakhaline.

Les croiseurs japonais arrêtèrent l'embarcation à trois reprises ; mais sur la présentation du laissez-passer, ils la laissèrent libre de poursuivre sa route.

Enfin, on entra dans le petit port d'Aousa.

Comme l'aspect en avait changé, depuis le départ de Mona.

Des redoutes s'élevaient sur les hauteurs, et de temps à autre, des détonations sourdes ébranlaient l'atmosphère, disant la riposte des artilleurs russes aux ennemis qui entouraient le pénitencier et ses dépendances, d'un cercle de feu.

Mona et Jorda avaient débarqué.

Soudain un cri les cloua sur place.

— Mademoiselle Mona !

Elle regarda. En tête d'un piquet de cosaques, le lieutenant Vas'li, le même qui naguère l'avait accompagnée à Khabarovsk, se tenait tout droit sur son cheval, les bras étendus en un geste de surprise.

— Je ne me trompe pas, reprit-il, mademoiselle Mona, ici, en un pareil moment. Ah ! Son Excellence sera bien chagrine.

La jeune fille tressaillit à ce reproche indirect.

— Chagrine, pourquoi ?

— Parce que nous sommes à bout de munitions...

Les forçats se sont joints aux assiégeants ; ils leur ont fourni tous les renseignements utiles sur les points faibles de la position. Nous restons cinq cents hommes valides. Au premier assaut, nous nous ferons tuer, et puis ce sera fini.

Elle courba la tête.

Mais elle se souvint du laissez-passer, et de nouveau l'espoir rentra dans son jeune cœur.

— Vous me ferez donner une carabine, Vas'li. Je suis revenue pour ne pas quitter mon père, quoi qu'il arrive.

Le lieutenant salua la jeune fille.

— L'hôtel du gouvernement a été transféré à l'ancienne infirmerie du pénitencier.

— Pourquoi?

— Parce que ce point est dissimulé aux vues de l'ennemi, et qu'il a été épargné par le bombardement.

Mais s'interrompant, l'officier ajouta :

— Excusez-moi, petite Excellence, je porte des ordres qui ne souffrent aucun retard.

Sur ce, il rendit la main à son cheval et s'éloigna avec son escorte de cosaques.

Mona, elle, entraîna Jorda vers l'avenue du Gouvernement.

Les brèves paroles de Vas'li lui avaient donné une curiosité... celle de se rendre compte des résultats de ce bombardement dont elle venait de recevoir la nouvelle.

Sa curiosité lui réservait une surprise pénible.

Les sapins qui bordaient l'avenue étaient brisés

et déchiquetés, comme s'ils eussent subi la rage d'un bûcheron géant. Les pavillons des fonctionnaires n'étaient plus que des monceaux de ruines, au milieu desquelles se dressaient des pans de murailles branlantes, trouées, écrêtées, par les projectiles ennemis.

Mona se sentit le cœur serré.

Un instant, elle demeura pensive devant l'amoncellement de débris marquant la place de l'ancien hôtel du Gouvernement, puis avec un geste de décision, elle s'adressa à Jorda :

— Continuons.

La servante suivit sans observation.

Sa face jaune, alors que Mona ne l'observait pas, s'épanouissait. Il y avait dans ses yeux noirs comme une irradiation de triomphe.

A l'endroit où s'élevaient naguère les baraquements des forçats, il ne restait rien que quelques pieux à demi consumés et un sol noirci. L'incendie avait passé par là.

Toute émue, Mona s'était arrêtée sur un tertre dominant de quelques pieds le vallon d'Aousa. Ses yeux erraient sur ce spectacle de désolation.

A ce moment, un cosaque s'approcha de Jorda, restée au pied de l'éminence.

La servante le salua d'un petit signe de tête.

Il répondit de même et se rapprocha encore.

Il frôla presque la domestique au passage, puis continua sa route, sans qu'un mot eût été échangé. Seulement les mains de l'homme et de la femme jaune s'étaient furtivement serrées.

Il disparut bientôt derrière un bouquet d'arbres.

Là, un autre personnage vêtu en *bouriate* (indigène de la région) semblait attendre.

— Eh bien? fit celui-ci.

— Vu Jorda, répondit laconiquement le cosaque.

— T'a-t-elle remis le laissez-passer ?

— Oui, le voici.

Le soldat russe tendit au Bouriate le papier précieux.

— Elle a donc réussi à le dérober à la jeune fille.

— C'est sûr. Jorda d'ailleurs fait ce qu'elle veut. Or, il fallait que la petite Excellence fût privée de cela.

— Enfin, c'est fait. Quand le Maître doit-il être parmi nous.

— Demain se terminent les six mois qu'il a indiqués.

— Demain...

— Que t'importe d'ailleurs ?

— Il m'importe beaucoup. Je vais au camp japonais, et il ne faut pas qu'ils attaquent avant l'heure fixée.

— Bah ! les Russes ne peuvent résister.

— C'est pour cela.

Et le cosaque considérant son interlocuteur d'un air ahuri, celui-ci haussa les épaules et ricana :

— Tu n'as pas besoin de comprendre. Retourne parmi les tiens, et dors tranquillement cette nuit. Vous ne serez attaqués que demain.

Cependant Mona, ayant rempli ses regards du

tableau de désolation étendu à ses pieds, avait descendu la pente, et rejoignant Jorda, l'entraînait vers l'ancienne infirmerie du pénitencier, cachée au fond du ravin d'Aousa.

A son esprit se représentait la promenade de nuit, effectuée six mois plus tôt, alors que son père, et elle-même, allaient surprendre Dodekhan au chevet de la « Française » mourante.

Elle revivait cette heure étrange.

Elle entendait la voix du Turkmène disant ;

— Je serai libre demain. Et je parie une discrétion. Dans six mois je reviendrai pour délivrer le général Labianov.

Le délivrer ? Le sens de ces paroles lui avait échappé alors ; maintenant elle comprenait la menace renfermée dans ces mots.

Du village des fonctionnaires, des baraquements des condamnés, il ne restait que des décombres.

Le général avait dû se réfugier dans la cabane où la « Française » avait rendu l'âme.

Comment Dodekhan avait-il prévu tout cela ?

Et dans le souvenir de la jeune fille, l'étrange personnage grandissait aux proportions d'un géant, d'un demi-dieu.

Soudain elle s'arrêta, le cœur bondissant dans sa poitrine.

Elle venait de contourner une roche, qui masquait le fond du vallon, et à vingt mètres d'elle se dressait l'humble maisonnette de bois que sa pensée évoquait à l'instant.

Et au dehors, assis devant une petite table pliante,

sur laquelle était déployée une carte, le général Labianov se tenait, entouré d'officiers.

Ah ! les jours écoulés avaient marqué sur le gouverneur.

Sa face colorée avait pris des tons de cire ; ses cheveux, sa barbe, étaient devenus presque complètement blancs.

Toute sa personne exprimait la désillusion, l'envol des dernières espérances.

Et cependant il parlait d'une voix nette, qui, dans le silence, parvenait aux oreilles de Mona.

— Messieurs, au premier assaut, nous succomberons. Nous avons rempli notre devoir jusqu'au bout, et nous pourrons fermer les yeux en nous disant : Il nous était imposssible de faire davantage pour Dieu, pour la sainte Russie, pour notre père, le Czar.

Puis plus doucement.

— Tous, officiers ou soldats, nous avons là-bas, au bout de ce long chemin d'acier du Transsibérien, des êtres chers : mères, sœurs, fiancées, épouses, enfants. Avant le dernier combat, laissons-leur notre dernière pensée. J'accorde une heure à la garnison pour écrire ses adieux. Les correspondances seront centralisées ici, enfermées dans un sac, et l'un de nos blessés sera chargé de les remettre à l'ennemi vainqueur, avec prière de les faire parvenir. Allez, Messieurs.

Frissonnante, Mona avait tout entendu.

Cette décision de mort la remplissait pour son père d'une admiration douloureuse.

Elle comprenait qu'il songeait à elle ; que c'était pour elle qu'il allait tracer sur le papier l'adieu du soldat marchant au combat sans espoir.

Et emportée par la situation, les yeux obscurcis par les larmes, elle courut à lui les bras tendus, criant éperdument :

— Père !

A sa voix, Labianov s'était dressé. Comme égaré, il balbutia :

— Toi, Mona, que viens-tu faire ici ?

— Je viens mourir avec toi, si je ne puis te sauver.

Comme les yeux du gouverneur se fixaient sur Jorda :

— Tu la reconnais... Elle a quitté Sakhaline en te volant de l'argent. Pardonne-lui, elle en avait besoin pour venir me chercher, pour me ramener auprès de toi, afin que, quoi qu'il advienne, nous ne soyons plus séparés.

Puis la voix changée :

— Ne gronde pas ; rien n'est perdu peut-être. Éloigne tes officiers, je veux te parler, te prouver que ma folie, — car c'est ainsi que tu qualifies mon retour, — que ma folie, dis-je, ne manque pas de raison.

Stanislas Labianov la tenait dans ses bras. Elle sentait un frissonnement de tout son être, et dans la poitrine de l'officier, il lui semblait percevoir comme un long sanglot intérieur.

Il murmura, s'adressant aux officiers qui considéraient la jeune fille avec une surprise presque superstitieuse.

— Allez, messieurs, vous avez entendu mes ordres. Que dans une heure, les adieux soient faits, afin que l'on n'ait plus à songer qu'au devoir.

Et d'un pas lent, comme si ses jambes s'étaient raidies sous l'empire de l'émotion, il entraîna Mona à l'intérieur de la cabane,

La jeune fille ne put se défendre d'un trouble profond, en repassant ce seuil qu'elle avait franchi six mois auparavant.

Malgré elle, ses yeux cherchèrent le lit sur lequel était morte la « Française », ce lit au chevet duquel se tenait Dodekhan, alors forçat... aujourd'hui disparu, mais triomphant, puisque ses affirmations d'antan se trouvaient presque réalisées.

La couchette avait disparu.

Mais la paroi de bois conservait encore les écorchures creusées par les montants de fer.

— Eh bien ! enfant, dit tout à coup le général, nous sommes seuls... Gronder, à quoi bon ? Plus rien ne saurait être changé... Et puis cela est, donc cela devait être... Seulement tu as parlé de raison, je sais bien que, dans ta petite cervelle, il y a souvent plus de raison qu'on ne le croirait... Explique-toi donc et fais-moi connaître tes motifs.

— Merci, père, de me recevoir ainsi. En venant, j'avais peur surtout de vos reproches.

— Je les dissimule, Mona.

— Et moi, je plaide ma cause.

Puis souriante à travers ses pleurs, se pelotonnant dans les bras de son père :

— Je suis forcée de vous conter toute une his-

toire, père, et de reprendre à l'époque de mon départ. Car c'est de là que date la première raison de mon retour.

— Que dis-tu ?

— La vérité. Tu vas en juger.

Et successivement, elle dit sa sympathie pour le forçat Douze, sa joie intime en apprenant qu'il s'était évadé ; puis le traîneau l'emportant sur le détroit glacé de Sakhaline, la poursuite des loups, la chute de Vas'li, la soudaine apparition de Dodekhan, caché dans l'étui de peau de phoque, où la jeune fille croyait enfermées les pelleteries destinées à sa tante Olga.

Le visage du gouverneur décelait la surprise.

— C'est un hardi coquin, grommela-t-il entre haut et bas.

Elle secoua la tête avec énergie.

— Non, père.

— Comment non ?

— J'ignore son véritable nom ; j'ignore ce qu'il est ; mais un coquin n'aurait pas ses traits loyaux, son regard clair, sa voix sincère. Écoutez du reste, je n'ai pas fini.

Et le récit fut repris.

Elle narra au général, de plus en plus étonné, comment, après l'avoir sauvée des loups, Douze avait disparu à Khabarovsk ; comment elle avait reçu sa lettre à Vladivostok ; comment il avait reparu en institutrice anglaise, en Mrs Mary Marily, juste à point pour tirer, et elle Mona, et ses compagnons des mains des Japonais.

Elle décrivit le reste du voyage, le don du laissez-passer fait par l'ex-forçat, laissez-passer qui, alors qu'elle revenait vers Sakhaline, avait déblayé sa route de tout obstacle, puis la séparation à Saint-Pétersbourg : elle se rendant chez sa tante avec Lisbe, lui continuant son voyage vers l'Allemagne, en tête à tête avec le policier Kozets.

Labianov, très intéressé, ponctuait ses phrases d'exclamations.

Évidemment l'ex-forçat prenait, pour lui aussi, l'apparence d'un homme supérieur, d'une audace, d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels.

— Or, conclut Mona dont les yeux brillaient de plaisir en voyant les préventions du gouverneur se fondre peu à peu, voici la raison déterminante qui me vaut le bonheur d'être auprès de toi.

Et se serrant davantage contre la poitrine de son père.

— Ce papier qui m'a protégé, te protégera aussi. Quand la lutte sera finie, que tu auras fait tout ce que la patrie russe peut exiger du soldat, redeviens père, et laisse-moi tâcher de me conserver mon cher papa bien-aimé.

Quel père eût résisté à de telles paroles ?

Le général Labianov embrassa tendrement sa fille, pardonna à la servante Jorda, et les deux femmes, installées tant bien que mal dans le campement qui avait remplacé le pénitencier ruiné, le digne gouverneur s'absorba dans les soins multiples de la préparation du combat suprême.

. . . . . .

— Rendez-vous!

— Sans conditions?

— Rendez-vous. Ne nous obligez pas à vous massacrer. Toute résistance est inutile, vous êtes cernés.

Ces ordres sont clamés par un officier japonais, dont les soldats entourent la cabane de bois, où se sont réfugiés le général Labianov, Mona, Jorda, le lieutenant Vas'li et une douzaine de combattants russes.

C'est le lendemain de l'arrivée de Mona.

Dès le matin, l'artillerie nippone a fait pleuvoir une grêle d'obus sur les soldats du czar.

Puis l'infanterie du mikado est entrée en action.

Un à un, les points occupés par les Russes ont été enlevés, et les divers détachements, refoulés de façon constante, ont convergé vers le ravin d'Aousa.

Ils ont résisté avec le courage du désespoir, semant le sol de cadavres, *fondant* sous le feu d'un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Et maintenant, il ne reste debout que les quatorze hommes, qui se sont groupés autour du drapeau et de cette petite Mona, venue là avec l'espoir de sauver son père.

La fusillade s'est tue de chaque côté.

L'officier japonais s'est approché encore, sans souci du danger. Il est près de la porte de la chaumière.

Sans doute, de l'intérieur, on a pu suivre ses mouvements, car la porte s'ouvre ; le visage du général Stanislas Labianov apparaît dans l'entre-bâillement.

— Monsieur, dit-il, accordez-nous un quart d'heure d'armistice.

— Un quart d'heure ?

— C'est peu ; mais nous ne pouvons nous échapper, n'est-ce pas ?

— Certainement non.

— Si je demande cette courte trêve, c'est pour tenir conseil avec ceux des miens qui vivent encore.

Le Japonais salue militairement.

— J'attendrai un quart d'heure.

Et il rejoint ses hommes, pensif, pénétré de ce respect frissonnant qu'inspire le malheur.

Les Nippons, à son ordre, posent l'arme au pied, et ils demeurent immobiles, les yeux fixés sur cette cabane de bois, où sont enfermés, ainsi qu'en une souricière, les rares survivants de la garnison d'Aousa.

Pourtant leurs visages n'expriment pas la joie du triomphe.

Pour le combattant, après l'écrasement d'un adversaire trop inégal en nombre, il reste une tristesse. Le succès laisse une amertume, car l'héroïsme, le droit à la gloire appartiennent aux vaincus.

Cela, en leurs cerveaux frustes, les petits soldats jaunes le sentent confusément.

Certes, ils ont remporté la victoire. Aousa, le dernier point occupé par les Russes, est maintenant en leur pouvoir. Sakhaline, cette île qui prolonge, au nord, l'archipel du Japon, va faire retour à l'Empire du Soleil Levant.

Oui, mais on a combattu cinq mille contre cinq

cents, et dans chaque mort rencontré sur leur route offensive, les Nippons ont cru voir un témoin de la courageuse obstination russe, un témoin de ce qu'ils appellent, eux, tout bas, leur lâcheté.

Cela est ainsi. Ces soldats jaunes, à la bravoure indomptable, sont froissés d'avoir été envoyés si nombreux contre un ennemi ne pouvant mettre en ligne que des effectifs restreints.

Il y a là un sentiment chevaleresque inexprimé peut-être, mais ressenti par ces représentants d'une jeune et ardente armée, que la campagne de Mandchourie vient de révéler au monde.

De là, le désir d'épargner la poignée de braves qui survivent.

De là, la démarche du chef de la première ligne; démarche que tous ont approuvée, qui leur a été comme une douceur.

Maintenant ils attendent, les yeux fixés sur la cabane.

Pourvu que les Russes ne s'entêtent pas à une défense inutile.

A l'intérieur de la chaumière, un drame se déroule.

Mona a poussé un cri de joie, lors de la proposition de l'officier nippon.

Elle a tiré son père en avant, lui disant d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Un armistice, père, je vous sauverai tous.

Et Labianov a demandé quinze minutes.

Cependant Mona a glissé sa main dans son corsage. Dans la doublure elle a ménagé une petite

pochette, où elle gardait précieusement le laissez-passer que lui remit naguère Dodekhan.

Elle songe au jeune homme, à ce forçat N° 12, qui, même absent, la protège, elle et les siens.

Mais soudain, une pâleur envahit son visage.

Sa main tremblante explore la pochette cachée.

Que se passe-t-il donc ?

Une chose horrible, inattendue, déchirante. C'est une épouvante ! C'est un écroulement !

La poche est vide. Le laissez-passer a disparu.

Mais elle cherche, fouille dans ses vêtements, regarde autour d'elle d'un air affolé.

Rien, rien qui ressemble au papier libérateur.

Elle a perdu ce chiffon de parchemin, qui était la vie, la liberté pour ceux dont elle est entourée, pour son père debout auprès d'elle.

— Qu'as-tu, Mona ?

D'une voix sourde, frissonnante, elle murmure :

— Le papier..... je ne le retrouve pas.

Cette phrase si simple sonne comme un glas aux oreilles du général.

Tout à l'heure, il a ouvert ; il a répondu au parlementaire nippon, parce que sa fille lui a dit :

— Nous sortirons d'ici avec notre drapeau, avec les honneurs de la guerre.

Il a accepté avec joie, car il n'admet pas que l'on remette dans d'autres conditions à l'ennemi une forteresse qui a été confiée par le czar à l'un de ses sujets.

Une grande joie inondait son cœur.

Du même coup, il éviterait à sa chère Mona le trépas ou la captivité.

A présent tout était remis en question.

— Cherche, cherche encore, fait-il.

Lui-même se met en quête. Les coins et recoins de la baraque sont explorés.

Peine inutile. Le papier sauveur ne se montre pas.

Personne ne saurait deviner que Jorda l'a dérobé à sa jeune maîtresse, qu'elle l'a remis la veille à un agent japonais, et que, à cette heure, le laissez-passer est entre les mains du commandant en chef de l'expédition contre Sakhaline, lequel, à quatre kilomètres en mer, suit les opérations du pont de l'*Ossiouma*, croiseur cuirassé, où il établit son quartier général.

Oh ! la désespérance plus atroce après quelques minutes d'espoir.

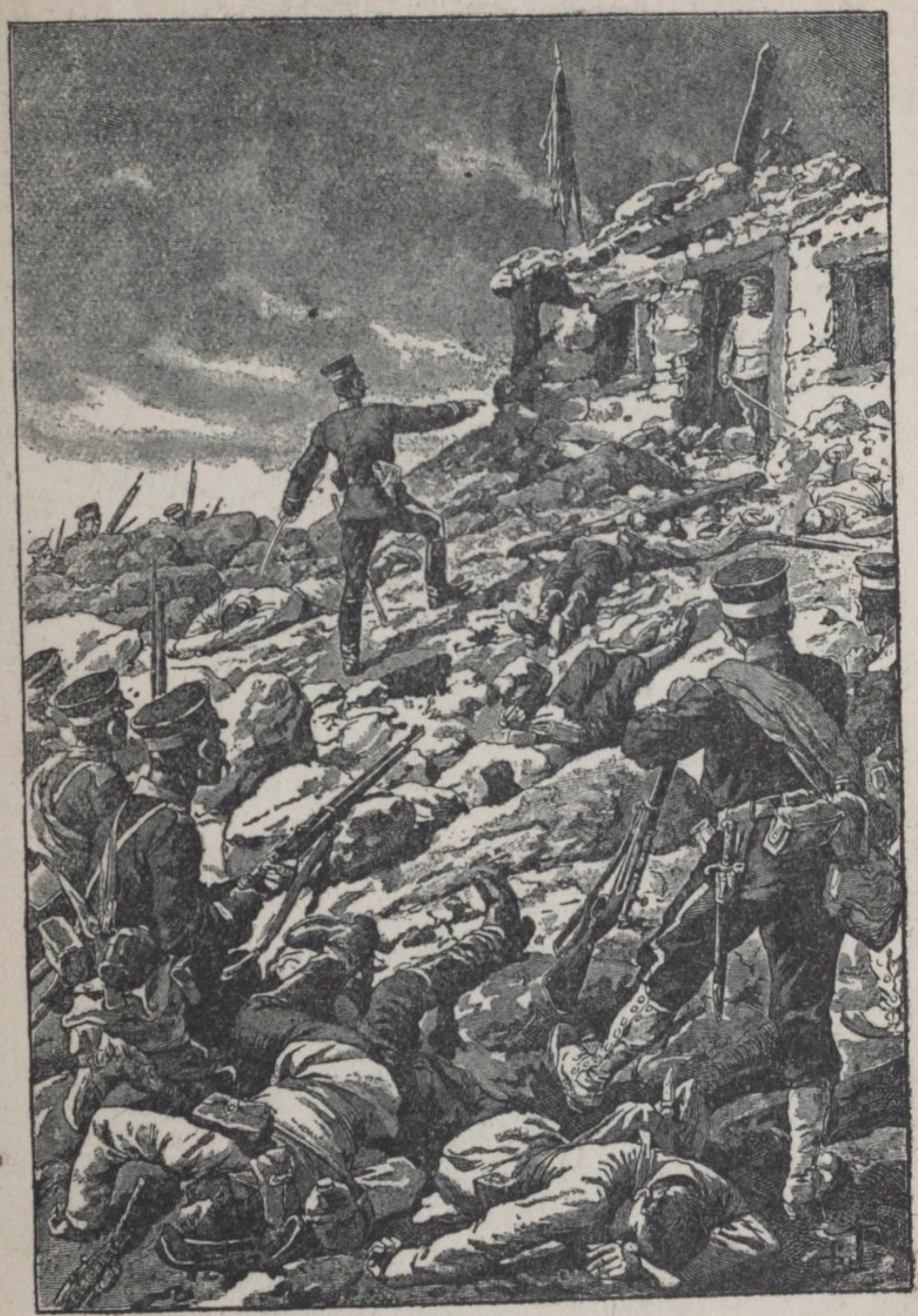
Labianov sent des larmes ardentes monter à ses paupières. Il étreint sa fille dans ses bras, ne trouvant à dire d'une voix gémissante que ces mots :

— Mona ! ma petite Mona !

Tout ce que peut souffrir un père est enfermé en cela.

Mais la jeune fille se redresse :

— Père, avec le parchemin, nous étions certains d'obtenir les honneurs de la guerre, mais il est perdu. Cependant vous avez combattu jusqu'à l'extrême limite, vous avez forcé l'admiration de nos ennemis. Comme condition de votre reddition, demandez la liberté de vous retirer avec armes et bagages.



Le général Labianov apparaît dans l'entre-bâillement.

— Bien minces les bagages, soupire Labianov.

— Raison de plus pour qu'ils fassent droit à votre demande.

— Et s'ils refusent ?

Elle a eu un léger frisson, mais elle domine son émotion :

— Alors, père, je suis la fille d'un brave soldat. Nous ferons notre devoir jusqu'au bout... pour la Sainte Russie.

Il a un gémissement. Son étreinte se fait plus étroite.

La jeune fille murmure :

— Père, le quart d'heure est près de finir. Il ne faut pas qu'ils voient votre trouble.

Ces paroles lui rendent son énergie.

Mona a raison. Sa douleur doit être cachée au vainqueur. D'un pas ferme, il va à la porte, l'ouvre et se montre au dehors.

Aussitôt l'officier japonais vient à lui.

— Eh bien ! général ?

— Nous accepterons la vie avec l'honneur, monsieur.

— C'est-à-dire ?...

— Qu'ayant bien combattu, nous souhaitons nous retirer avec nos armes, notre drapeau...

Le Nippon hoche la tête :

— Je ne puis prendre sur moi de vous accorder cela.

Puis par réflexion :

— Mais je puis prolonger l'armistice... pendant que j'en référerai au commandant en chef.

Le général Labianov s'incline.

— J'accepte... et je vous remercie de votre courtoisie.

Ce à quoi le Japonais répond :

— Je souhaite ardemment épargner un adversaire qui a toute mon estime.

Et il regagne la ligne de ses soldats, tandis que Stanislas Labianov rentre dans la cabane, et que, prenant Mona dans ses bras, il s'abandonne enfin à la douloureuse douceur des larmes.

Des heures s'écoulent.

C'est l'attente anxieuse.

Les soldats, Vas'li, partagent l'angoisse du général.

Eux, parbleu, ils ont fait le sacrifice de leur vie ; mourir leur semble naturel ; mais à la pensée que Mona, que cette fillette, apparue parmi eux à cette heure tragique, va partager leur sort, il leur apparaît que le déchirement de la défaite est plus affreux.

La jeunesse, la gentillesse de la jeune fille leur rappellent celles qui, au loin sur le sol de la patrie, leur ont donné, au départ, le baiser d'adieu.

La cabane, où agonisent ces vaillants, se remplit d'images de femmes : mères, sœurs, fiancées, amies, parentes. C'est le grand défilé des pensées, des souvenirs, des espoirs, que la voix grondante du canon, le crépitement de la fusillade avaient en quelque sorte engourdis.

Sur les visages une émotion se lit.

Et soudain tous sursautent.

Un coup sec vient de retentir contre la porte. Un

soldat ouvre. L'officier japonais est debout sur le seuil, une enveloppe à la main.

Personne ne l'a vu approcher, car tous regardaient en dedans d'eux-mêmes.

— Réponse du commandant en chef, dit-il.

— Fait-il droit à ma requête? questionna Labianov.

— Je ne sais, général. Il m'est enjoint de vous remettre cette missive, d'en prendre connaissance avec vous et d'agir conformément aux ordres y inclus.

Le général rompt le cachet d'une main hésitante ; puis, le Nippon auprès de lui, il lit lentement à haute voix :

« A bord du croiseur *Ossiouma*.

« Général, votre valeur m'eût fait incliner à vous accorder la capitulation la plus honorable. Malheureusement, durant la guerre, plusieurs détachements japonais, surpris par les troupes russes, se sont vu refuser toute satisfaction de ce genre.

« Mon souverain a dès lors interdit à ses soldats tout acte de courtoisie qui, n'étant pas payé de retour, pourrait être taxé de faiblesse.

« Je vous refuse donc, à mon grand regret, les honneurs de la guerre.

« Toutefois, afin de vous démontrer mon bon vouloir, mon désir sincère d'épargner cette poignée de braves que vous commandez, je vous donne jusqu'à demain pour prendre une décision.

« Je vous prie, en mon nom personnel, de ne pas persister dans une résistance complètement inutile. Vous avez fait le possible ; votre mort, qui affligerait vos adversaires eux-mêmes, n'ajouterait rien à leur admiration.

« Recevez, général, l'expression émue de ma très haute considération.

« *Signé :* Togo fils. »

Un grand silence suivit cette lecture.

Enfin, l'officier nippon murmura :

— Vous avez vingt-quatre heures, mon général.

Liabianov haussa les épaules.

— A quoi bon ! Dans vingt-quatre heures, je penserai exactement comme à présent.

Le Nippon eut un sourire mélancolique.

— Qui sait, mon général ? Les Japonais de Kiou-Siou ont un dicton : Aujourd'hui, le ciel est de cendre grise, demain il est de tissu d'or. Qui sait ?

Puis Labianov secouant obstinément la tête, il continua :

— Je dois, en tout cas, me plier aux ordres du commandant en chef. Donc, mon général, notre armistice se trouve prolongé d'un jour Et comme, durant une suspension d'armes, aucun règlement n'interdit aux belligérants de se rendre de bons offices, vous me permettrez de vous faire tenir des vivres pour vous et vos soldats.

— Cela de grand cœur car nous en sommes complètement dépourvus.

Et avec un sourire :

— Seulement, songez qu'ainsi vous augmenterez notre vigueur pour le dernier combat.

— S'il doit avoir lieu, mon général ; je souhaite que vous disposiez de tous vos avantages.

— Ma foi, monsieur, on ne saurait être plus noblement ennemi.

Labianov serra la main de son interlocuteur, qui se retira pour revenir bientôt avec plusieurs petits soldats jaunes, portant en des corbeilles toutes les provisions que l'on avait pu réunir.

Au moins les assiégés ne connurent pas la faim.

La journée, puis la nuit s'écoulèrent. Le lendemain commença. Avec une impatience angoissée, tous comptaient les heures qui coulaient une à une, rapprochant sans arrêt l'instant où ces vaillants allaient mourir.

Midi.

Encore trois heures.

Qu'elles furent lentes pour ces hommes !

A deux heures cinquante, le général Stanislas Labianov se rencontra une fois encore avec l'officier nippon. Les deux chefs échangèrent ces quelques mots :

— Deux heures cinquante, mon général.

— Oui, monsieur, le feu reprendra dans dix minutes.

— Rien ne peut faire fléchir votre résolution ?

— Rien, n'insistez pas, vous me désobligeriez.

— Alors, mon général, permettez-moi de vous serrer la main.

Et d'un ton impossible à rendre, le Nippon conclut :

— Mon général, je vous souhaite une blessure qui me permette encore de vous sauver.

Sur ce, ils se séparèrent, chacun rejoignant ses soldats.

A l'intérieur de la cabane, chaque combattant occupait son poste de combat. Dans les troncs d'arbres formant les parois, faible obstacle contre la pénétration des balles modernes, des meurtières avaient été ouvertes, et les tireurs se tenaient auprès, fusils chargés, prêts à jouer le dernier acte de la sanglante tragédie.

Mona vint à son père, l'embrassa longuement.

— Adieu ! père.

— Non, pas adieu ;... toi, tu n'es pas un soldat, tu peux être sauvée.

Elle arrêta Labianov.

— Je suis la fille du général, gouverneur d'Aousa, mon père...et vous m'insultez en m'offrant de vivre quand vous allez mourir.

Puis la voix changée :

— Trop tard d'ailleurs... la trêve est terminée.

Se penchant à une meurtrière, le général vit les Nippons se former en tirailleurs et s'aplatir sur le sol, le fusil menaçant.

— Attention, enfants, clama-t-il, l'ennemi va attaquer.

Et les soldats, épaulant leurs armes, répondirent d'une voix tranquille :

— Oui, *petit père !*

XII

DILEVNOR

— Mais ce sont des vaisseaux japonais, voyez leurs pavillons.

— Je les vois, capitaine.

— Eh bien, ils ne vous laisseront pas passer.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, capitaine, vous vous trompez.

Sur le pont d'un beau trois-mâts à vapeur, le capitaine très interloqué, Dodekhan très calme, causaient ainsi.

Autour d'eux, Albert, Laura, Tiennette, écoutaient, pensant à part eux que le capitaine avait parfaitement raison.

Kozets seul semblait d'un avis différent.

Il se frottait les mains et quiconque eût pu l'approcher, l'eût entendu marmonner avec un indéniable accent de satisfaction :

— Puisqu'il veut passer, il passera... Et peut-être...

oh ! pour mon édification toute personnelle, j'apprendrai qui est mon maître... Je garderai cela pour moi, bien entendu, car on ne trahit pas un maître qui, pouvant vous écraser, vous a fait riche et heureux.

Il coula un regard attendri vers Tiennette, et de nouveau prêta l'oreille,

Dodekhan reprenait :

— Si je ne me trompe, voilà un croiseur qui porte le pavillon de l'amiral.

— En effet, monsieur.

— Gouvernez sur lui.

— Quoi, vous voulez... ?

— Obéissez... Que l'on prépare la coupée ; le commandant en chef viendra à notre bord.

A cette affirmation, le capitaine leva les bras au ciel

Il n'était qu'un *officier de commerce*, dont le bateau, *le Gold*, avait été affrété à Vancouver, par le mystérieux Turkmène ; mais il savait fort bien qu'un commandant en chef de forces navales appelait parfois, à son bord, les officiers de navires passant à sa portée, mais que jamais il ne faisait de visite à un passager de bâtiment marchand.

— Mais, monsieur, commença-t-il...

— Faites ce que j'ai dit, ordonna tranquillement le jeune homme...

Puis s'adressant à Kozets :

— Voulez-vous vous rendre dans ma cabine. Vous y trouverez un rouleau de papier long d'environ un mètre. Vous me l'apporterez ici.

Et le policier s'étant précipité pour obéir, Dodekhan revint au capitaine.

— C'est un pavillon que je vous prierai de faire hisser.

L'interpellé haussa les épaules :

— Il n'empêchera pas ces torpilleurs de nous barrer la route.

Du doigt, il indiquait deux longs fuseaux d'acier qui, s'étant séparés de la ligne de l'escadre, se dirigeaient à toute vitesse vers *le Gold*.

Un sourire passa sur les traits de Dodekhan.

Justement Kozets reparaissait, portant sur l'épaule un paquet, gros comme le corps d'un homme

Sur l'ordre du Turkmène, il arracha l'enveloppe de papier, et étala sur le pont un pavillon dont le fond bleu pâle portait deux signes d'or bordés de rouge.

— Qu'est-ce que c'est que ça, grommela le marin, je n'ai jamais rien vu qui ressemble à cela ?

— Peu importe, faites-les hisser sans retard. Sinon les torpilleurs seront sur nous avant que vous ayez terminé.

Avec un geste insouciant, le capitaine transmit à quelques matelots l'ordre de l'étrange passager, et deux minutes plus tard, le pavillon bleu flottait sur *le Gold*.

Pendant un instant, il ne sembla pas que cette manifestation dût changer quoi que ce fût à la situation ; mais soudain, les torpilleurs évoluèrent, et reprirent à toute allure le chemin qu'ils avaient parcouru auparavant.

Dodekhan les montra au capitaine, à ses amis.

— Vous voyez.

Le marin absolument médusé murmurait :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Tout à coup il eut un cri :

— Ils tirent sur nous.

En effet, de la tourelle du croiseur amiral japonais un tourbillon de fumée venait de s'échapper.

D'un signe Dodekhan rassura tout le monde.

— Ils tirent *à blanc*. Ils nous saluent.

En effet, un second coup de canon, un troisième retentirent, et tous, stupéfaits, en comptèrent ainsi vingt et un, nombre réglementaire dans les marines d'Europe.

— Il n'y a pas à dire, c'est un salut, gronda le capitaine ; mais qui diable saluent-ils ?

— De la main, le Turkmène désigna le pavillon bleu.

— Çà ?... allons donc !

— Vous êtes incrédule, mon cher capitaine. Je tiens à vous convaincre. Faites stopper, et par le *langage des pavillons*, veuillez exprimer que le Drapeau Bleu attend, à votre bord, le commandant en chef des forces japonaises.

Ahuri, le capitaine du *Gold* obéit. Les signaux maritimes transmirent les paroles du Turkmène, et une heure ne s'était pas écoulée, que le canot major du croiseur japonais amenait à bord le commandant en chef.

. . . . . .

Trois heures allaient sonner.

Au fond du vallon d'Aousa, la suprême tuerie allait s'engager.

Soudain les Russes, enfermés avec Labianov et Mona, eurent un cri de stupeur.

Un parlementaire, avec le drapeau blanc, se détachait de la ligne japonaise.

Et Mona, le visage appliqué à une meurtrière, disait d'une voix palpitante :

— Lui! Lui! C'est lui. Il vient nous délivrer comme il l'a promis.

— Qui, lui ? interrogea le général.

— Douze, fit-elle, Douze ; le forçat 12.

— Que dis-tu ?

Le gouverneur regarda à son tour. Il reconnut celui qui, au milieu de son pénitencier, de ses soldats, l'avait bravé, avait osé ce pari audacieux de s'évader malgré toutes les précautions prises, et de revenir, au bout de six mois pour le délivrer lui-même.

A ses oreilles résonnèrent soudain les paroles de l'étrange personnage :

— Pariez sans crainte. Je serai discret ; je parie une discrétion.

Cependant, il fallait prendre une décision. Le parlementaire, parvenu à vingt mètres de la chaumière avait fait halte, et un fifre modulait une sonnerie.

Brusquement Labianov se décida.

Il ouvrit la porte et s'avança vers le parlementaire.

Celui-ci fit un geste, et à la profonde stupéfaction du gouverneur, il vit s'approcher un homme, qu'à

ses insignes il reconnut pour le général même des forces japonaises opérant contre Sakhaline.

Que signifiait cela ? Que lui voulait-on ?

Son attente ne fut pas longue.

Le commandant suprême des Nippons le joignit et dignement :

— Général, je salue en vous le courage malheureux. Vous serez libre de vous retirer, après signature de la capitulation, avec armes, étendards et bagages.

— Comment cela ? S. M. le Mikado n'avait-il pas interdit?...

— Si... mais celui-ci le veut ainsi.

Il montrait, avec un respect évident, l'ancien forçat n° 12.

— Celui-ci, répéta Stanislas avec un étonnement bien compréhensible. Quel est-il donc ?

— Il est le Maître du Drapeau Bleu.

Et sans permettre à son interlocuteur de le questionner davantage :

— Je fais préparer le traité... Dans une heure nous le signerons, général ; après quoi, vous et les vôtres serez libres.

Tellement étonné qu'il ne put prononcer une parole, Labianov restait là, regardant le Nippon qui regagnait les lignes occupées par ses soldats.

A ce moment, la voix de Dodekhan se fit entendre :

— Général Labianov, estimez-vous que j'ai gagné mon pari ?

— Votre pari, grommela le Russe rappelé à lui-même... Ah ! oui... Vous évader et revenir après

six mois pour me délivrer... Parbleu ! A moins de se plaire à mentir, il faut reconnaître que vous avez gagné.

— Gagné une discrétion, général.

— Oui... C'est ainsi que vous vous êtes exprimé.

— Alors, général Stanislas Labianov, je viens de vous faire obtenir les honneurs de la guerre ; je vous demande de venir, avec vos soldats, rendre les honneurs à une victime, à une martyre.

— Qui donc ?

— La « Française »... dont le fils, retrouvé par moi, nous attend au cimetière du pénitencier d'Aousa.

Sur les traits du gouverneur se marqua une imperceptible hésitation ; mais il la repoussa et d'un ton calme :

— Cela est juste, il sera fait ainsi que vous le souhaitez...

. . . . . .

Une tombe garnie de fleurs, sur laquelle une croix étend ses bras portant ces mots :

LOUISE-ALBERTINE PRINCE, NÉE D'ARMARIS.
Priez pour la martyre.

On s'est battu dans la nécropole. Les tombes voisines sont ravagées, piétinées, les croix sont brisées. Seule, la sépulture de la « Française » n'a pas souffert.

Et comme Albert, Laura, que suivent Tiennette et Kozets, s'en étonnent, Dodekhan leur répond seulement :

— Je veillais sur elle.

Il se tait. Des pas cadencés sonnent sur la terre ; c'est le petit détachement russe, conduit par Labianov, qui arrive au funèbre rendez-vous.

La troupe présente les armes ; le drapeau s'incline sur la tombe ; le gouverneur salue du sabre.

Et soudain, Mona, qui a suivi, appuie sa main sur le bras du Turkmène.

Le visage de la jeune fille est bouleversé ; dans ses yeux il y a des larmes.

Elle demande sur le ton de la prière :

— Qui êtes-vous donc ?

Il la regarde à son tour et d'une voix tremblante :

— Je suis un Devoir.

Et plus bas :

— Oubliez, enfant. Vous serez heureuse, vous. Oubliez que vous avez rencontré le Maître du Drapeau Bleu, Dilevnor le Justicier.

FIN DU TOME DEUXIÈME

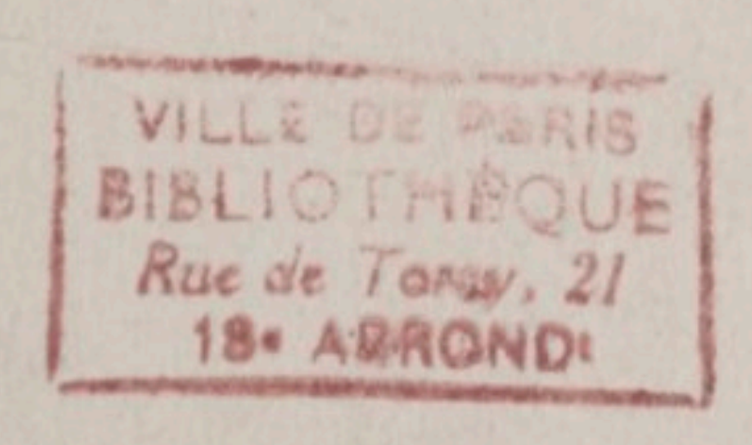

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
Rue de Tolbiac, 21
18e ARRONDt

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres	Pages.
I. L'enlèvement	1
II. Le chariot	39
III. Un mariage sur « plots »	62
IV. Enrôlés dans l'Armée du Salut	88
V. Où Laura devient horse-police-guard	124
VI. Captifs dans des paniers	153
VII. Les légumes animés	181
VIII. Les fusils électriques	207
IX. La dernière embûche	228
X. Le poteau du supplice	239
XI. L'odyssée de Mona	265
XII. Dilevnor	308

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1935.